



ÉTUDES

SUR L'ASTRÉE

ET SUR

HONORÉ D'URFÉ,

PAR

NORBERT BONAFOUS.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 56.

1846.

En publiant ces *Études* sur l'*Astrée* et sur Honoré d'Urfé, nous ne nous sommes proposé d'autre but que d'appeler sur un auteur, aujourd'hui presque entièrement oublié, l'attention de ceux qui prennent quelque intérêt à l'histoire des lettres françaises. Honoré d'Urfé ne fut pas, il est vrai, la plus grande gloire littéraire des règnes de Henri IV et de Louis XIII. D'autres auteurs, ses contemporains, obtinrent une autorité plus grande et plus légitime que la sienne. Mais aucun, à notre avis, n'exerça sur les mœurs et sur la société une influence plus salutaire et plus féconde. L'ordre que Malherbe établit dans notre poésie, en disciplinant les forces diverses qui, depuis Ronsard, se perdaient en efforts inutiles et en tentatives malheureuses, Honoré d'Urfé contribua, pour une très-grande part, à le

faire renaître au milieu d'une société dont les mœurs étaient encore plus corrompues que le goût. Cette assertion peut paraître étrange d'abord. Mais nous espérons prouver, dans la suite de ces Études, qu'en attribuant à Honoré d'Urfé un rôle important dans l'heureuse réforme qui se fit alors, nous n'exagérons pas la valeur morale de ses écrits.

Il y a d'ailleurs quelque intérêt à examiner un des romans les plus célèbres de notre littérature, dans un temps où ce genre de composition nous envahit de toutes parts. Nous verrons avec quelle patience, quelle lenteur sérieuse, les écrivains du XVIIe siècle composaient les ouvrages en apparence les plus frivoles. Honoré d'Urfé mit vingt-cinq ans à écrire l'*Astrée*, et la mort le surprit avant qu'il eût mis la dernière main à son travail. C'est un exemple qu'il nous est plus facile d'admirer que de proposer à l'imitation des écrivains de notre temps.

Ces Études se divisent en deux parties. Dans la première, nous avons essayé d'écrire, d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la vie d'Honoré d'Urfé et de quelques-uns de ses frères. Cette partie de notre travail était la plus facile, grâce aux

précieux documents recueillis et publiés par M. Aug. Bernard (de Montbrison), dans son livre intitulé : *Les d'Urfé, Souvenirs historiques et littéraires du Forez au* XVIe *et au* XVIIe *siècle.* Nous avons très-peu ajouté, nous devons le reconnaître, aux renseignements qui nous ont été fournis par cet estimable savant. Il était difficile de faire quelque découverte dans un terrain qu'il avait exploré avec tant de patience et tant de succès. Nous avons cependant éclairci quelques points obscurs, et rédigé la vie de notre auteur avec un ordre que M. Bernard n'avait pas recherché, et qui n'entrait pas dans le plan de son ouvrage. Dans la seconde partie, nous avons examiné les œuvres diverses d'Honoré d'Urfé, en suivant, autant qu'il nous a été possible de le faire, l'ordre chronologique dans lequel ces écrits ont été composés. Nous avons réservé pour la fin l'étude du roman de l'*Astrée,* qui était l'objet principal de notre travail.

BIOGRAPHIE

D'HONORÉ D'URFÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Antiquité et noblesse de la famille d'Urfé.

S'il fallait s'en rapporter aux légendes recueillies par quelques historiens, la maison d'Urfé ne serait pas seulement une des plus considérables familles de France, elle serait encore une des plus anciennes. André Duchesne nous apprend, dans son *Histoire de Bourgogne* (1), que, vers l'an 610, sous le règne du roi d'Orléans Théodoric, petit-fils de Sigebert et de Brunehaut, un Wlphe était patrice de la Bourgogne transjurane. Or, ce nom de Wlphe devint plus tard celui d'Urfé, en subissant des modifications successives dont l'histoire a gardé le souvenir. Vers le

(1) *Histoire des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, Paris, 1619 et 1628, 2 vol. in-4°. Voyez, pour la citation, le XXXIV[e] chap. du premier livre.

milieu du XIIe siècle, Wlphe le Vaillant le changea en celui d'Ulphé, ou Ulpheu, ou Ulphieux. Ce n'est qu'à la fin du XVe, que Pierre II l'écrivit avec l'orthographe qui n'a pas varié depuis. Au reste, les altérations que ce nom a subies s'expliquent facilement. Elles viennent surtout de l'incertitude des traductions latines qu'on en a faites dans les titres et dans les chartes.

D'après le même Duchesne, la maison d'Urfé tirerait son origine du comte Welphe, que les chroniques des Pays-Bas appellent duc de Bavière, et dont la fille Judith devint la femme de Louis le Débonnaire. C'est de ce duc ou comte que descendaient Conrad, comte de Paris, et Bozon, roi de Bourgogne. Les d'Urfé faisaient remonter leur origine jusqu'à cette famille royale, et ils citaient avec orgueil un Wlphe, surnommé le Robuste, qui ajouta à l'illustration de sa noblesse la gloire d'avoir combattu vaillamment contre les Turcs au siége d'Antioche, en 1098. En récompense de sa belle conduite, Wlphe reçut de l'assemblée des princes chrétiens, pour lui et pour sa postérité, l'écu d'armes blasonné *de vair au chef de gueules*, qui a depuis été celui de la maison d'Urfé.

Il serait assez difficile de concilier ces traditions diverses. La famille d'Urfé est-elle originaire de France ou d'Allemagne? J'inclinerais à la croire entièrement française, d'autant plus que les auteurs qui lui donnent une origine germanique

ne la font venir, dans le Forez, qu'au XIIIe siècle; tandis qu'une charte, tirée du Cartulaire de Savigny, et qui se trouve dans les *Preuves de l'histoire des comtes de Forez*, par de la Mure (1), manuscrit de la bibliothèque de Montbrison, prouve qu'à la fin du XIe siècle, ou au commencement du XIIe, cette famille était déjà établie dans la province, dont elle devint une des plus grandes illustrations (2).

Il n'est pas étonnant que des récits fabuleux, de véritables légendes, soient venues se mêler à ces traditions obscures et incertaines. D'après une généalogie écrite par les ordres d'Anne d'Urfé, et annotée de sa main, Hirmantride, femme d'Isambert Wlphe, qui vivait à la fin du VIIIe siècle, ayant mis au monde douze enfants en une seule fois, craignit, dans son ignorance naïve, que son époux ne l'accusât d'infidélité.

(1) Jean-Marie de la Mure, né à Roanne, au commencement du XVIIe siècle, devint chanoine de l'église de Notre-Dame de Montbrison. Les ouvrages qui nous restent de lui, imprimés ou manuscrits, ont presque tous pour objet l'histoire du Forez. M. Patin en a donné une liste très-exacte dans le *Journal des Savants*, octobre 1840, p. 578, dans une note.

(2) Cette charte est citée en entier dans l'excellent ouvrage de M. Aug. Bernard, p. 6, dans les notes. L'ouvrage de M. Bernard est intitulé : *Les d'Urfé, Souvenirs historiques et littéraires du Forez au* XVIe *et au* XVIIe *siècle.* (Paris, imprimerie royale, 1839, 1 vol. in-8°.)

C'est pourquoi, après en avoir gardé un seul, elle ordonna à un de ses domestiques d'aller jeter les autres dans la rivière. Isambert, qui était à la chasse, rencontrant le valet, lui demanda ce qu'il portait et ce qu'il venait faire en ce lieu. Celui-ci, tout effrayé, lui répondit qu'il portait des louveteaux qu'une louve, qu'il faisait nourrir chez lui, venait de faire, et qu'il voulait en noyer une partie. Le maître voulut les voir, et le valet lui ayant montré les onze nouveau-nés, Isambert se douta de la crainte de sa femme, dont il connaissait d'ailleurs la fidélité. Il fit donc élever avec soin ces onze enfants, à l'insu d'Hirmantride; et, six ans après, il les fit tous habiller de la même manière, et les présenta à sa femme, en lui demandant si elle connaissait ces *Wlphes,* ce qui en allemand signifie *loups.* Hirmantride, à la vue de ces enfants qu'elle reconnut, se jeta aux genoux de son époux, en lui demandant grâce. Celui-ci s'empressa de la relever, et lui dit qu'elle était pardonnée depuis longtemps.

Mais si, laissant de côté les fables et les traditions merveilleuses, dans lesquelles se complaît la vanité des familles, nous demandons à l'histoire des faits positifs, ou présentant du moins quelque probabilité, nous trouverons que, l'an 1129, Wlphe, surnommé le Vaillant, accompagna Louis le Gros dans le voyage que ce roi fit en Auvergne, pour calmer les troubles suscités par le comte de Clermont. Au retour de cette

expédition, Wlphe s'arrêta à Montbrison, où il fut si épris de la beauté et des vertus d'une cousine de Guy Ier, comte de Forez, nommée Aymée, qu'il la demanda en mariage, et l'obtint du consentement de ses parents. Wlphe s'établit dans le pays de sa femme, et fit construire, sur une haute colline, un château qu'il appela de son nom. Cependant, pour donner à ce nom une physionomie moins germanique, il retrancha le double V, et accentua la dernière syllabe. Wlphe le Vaillant fut donc le premier seigneur d'Ulphé. Le nom patronymique de Wlphe paraît avoir été celui de Raimbe ou Reybi, qu'on trouve très-souvent dans les chartes, avec quelques variations d'orthographe.

La famille d'Urfé ne tarda pas à obtenir, dans la province où elle s'était établie, toute la considération que peuvent donner le courage, la vertu, et le noble emploi de l'autorité et de la fortune. Mais sa gloire s'augmenta surtout, lorsque le comté de Forez passa dans la maison de Bourbon. Guichard d'Ulphé devint l'ami et le confident de Louis II, duc de Bourbon et comte de Forez, qui le nomma d'abord capitaine du Roannais, et ensuite bailli de tout le comté. Ce seigneur, étant mort sans enfants, laissa tous ses biens à son frère Arnulphe.

Vers l'an 1418, une affreuse catastrophe plongea dans la consternation tout le Forez, et fut sur le point d'arrêter à jamais les destinées de

cette glorieuse famille. Jean, fils d'Arnulphe, se proposant d'acquérir la terre de Crémeaux, qui était en vente, avait ramassé, à cet effet, une assez forte somme d'argent. Ses domestiques, voulant s'en emparer, le massacrèrent avec une grande partie de sa famille. Heureusement Pierre, son fils aîné, se trouvait alors à la cour du roi de France, Charles VI. Il semble que la Providence ait voulu sauver cet enfant, pour qu'il pût continuer le nom et préparer la gloire dont les d'Urfé devaient bientôt se couvrir (1). Pierre assista au sacre de Charles VII, qui lui donna, plus tard, la charge de grand maître des arbalétriers de France.

Pierre II, son fils aîné, changea son nom d'Ul-

---

(1) Antoine, frère cadet de Pierre, fut sauvé comme par miracle, si l'on en croit la tradition. Elle rapporte qu'après avoir massacré tout ce qu'ils rencontrèrent, et le maître lui-même, qui, surpris sans défense, ne put qu'opposer une résistance inutile, et dont la main sanglante était restée empreinte sur le mur, les assassins trouvèrent un enfant au berceau, qui semblait leur sourire. Cet aspect désarma l'un d'entre eux, lassé de cette boucherie. « A quoi servirait de le tuer? dit-il; il ne nous trahira pas. » Après un moment de délibération, ils résolurent de le faire lui-même l'arbitre de son sort, et lui présentèrent une pomme et une pièce d'or, croyant découvrir par là s'ils auraient un jour à redouter sa vengeance. « S'il prend la pomme, laissons-le vivre; s'il prend la pièce d'or, tuons-le, » dirent-ils. L'enfant prit la pomme et fut sauvé. *Les d'Urfé*, p. 27, notes.

phé en celui de d'Urfé. D'abord partisan du duc de Bourgogne, il assista à l'entrevue de Péronne. Il embrassa plus tard la cause royale, et devint successivement, sous les rois de France Louis XI, Charles VIII et Louis XII, bailli du Forez, sénéchal de Beaucaire, capitaine de cinquante lances des ordonnances de France, et, enfin, grand écuyer de France et de Bretagne. Il fut chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Toison d'or. En 1480, il reçut au siége d'Otrante, où il combattait contre les Turcs, l'accolade de chevalier du Saint-Sépulcre. Ces titres et ces honneurs ne furent pas de vaines récompenses accordées à la faveur. Pierre les avait bien mérités par l'importance des services qu'il avait rendus à la France. Il fut un des principaux négociateurs du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne; union qui valut à la monarchie l'accession pacifique de plusieurs provinces importantes. Chargé par le roi de rassembler l'armée qui devait franchir les Alpes, et marcher à la conquête de Naples, il se montra aussi habile négociateur que , plus tard, brave soldat dans les journées de Fornoue et du Taro contre les princes d'Italie, et dans celle de Novarre contre Ludovic Sforce, duc de Milan. Ce fut lui aussi qui équipa, à Gênes, la flotte qui devait seconder les opérations de l'armée de terre. Les mémoires du temps sont remplis de son nom; et, pour comble de gloire, il eut l'honneur d'épouser en secondes noces

Antoinette de Beauveau, alliée à la branche de la maison de Bourbon, appelée alors de Bourbon-Vendôme, de laquelle sont issus tous nos rois par Henri IV. Ce seigneur mourut en 1508. Jean d'Urfé, son frère, fut père de François d'Urfé, baron d'Oroze, qui se rendit si célèbre par son courage, en combattant avec Bayard contre treize Espagnols qui les avaient défiés. Le *loyal serviteur* a raconté ce combat homérique avec une naïveté qui est à la fois pleine de grâce et de force (1).

Claude, fils unique de Pierre II, hérita de ses honneurs et de son crédit. François Ier le nomma bailli du Forez, « en reconnoissance, ainsi que le dit le roi dans ses provisions, des bons, grands et vertueux services qu'il nous a rendus dans nos guerres prez et à l'entour de nostre personne. » Henri II le nomma, en 1548, ambassadeur pour la France au concile de Trente, et ensuite ambassadeur à Rome, auprès des papes Paul III et Jules III. A son retour, il fut fait gouverneur des enfants de France, qui étaient le dauphin, depuis François II, et ses deux frères

---

(1) Voyez la *Très-joyeuse, plaisante et récréative histoire des faits, gestes, triomphes et prouesses du bon chevalier sans paour et sans reprouche, gentil seigneur de Bayart.* (Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, publiée par MM. Michaud et Poujoulat. Tom. IV, p. 518.)

qui régnèrent sous les noms de Charles IX et Henri III.

Mais ce qui fait, à notre avis, la plus grande gloire de Claude d'Urfé, ce n'est ni la noblesse de son nom, ni l'éclat des dignités dont il fut revêtu. Ce qui l'honore à nos yeux, ce que nous devons surtout remarquer dans ces études littéraires, c'est son amour pour les lettres. Héritier des livres d'Anne de Graville, par sa femme Jeanne de Balzac, qui était fille de cette dame célèbre (1), Claude forma dans son château de la Bâtie, près de Montbrison, une des plus belles et des plus riches bibliothèques de France. On peut voir encore à la Bibliothèque royale de magnifiques débris de cette précieuse collection, qui appartint plus tard au duc de la Vallière. Parmi toutes ces richesses que nous a léguées Claude d'Urfé, on remarque surtout deux manuscrits célèbres, connus l'un et l'autre sous le nom de *Manuscrits d'Urfé*. Le premier contient toutes les pièces du procès de Jeanne d'Arc. Le second, qui n'est pas relié, renferme un nombre considérable de poésies des troubadours, choisies avec beaucoup de goût et d'intelligence. Ce recueil forme, avec les travaux de Sainte-Palaye et le célèbre manuscrit de la bibliothèque *Es-*

---

(1) Anne Malet de Graville, dame de Marcoussis et de Montagu, femme de Pierre de Balzac, seigneur d'Entragues.

tense de Modène (1), le plus vaste dépôt qui nous reste de poésies écrites en langue provençale.

Claude d'Urfé mourut en 1558. Jacques, son fils aîné, se montra digne des vertus et de la renommée de ses ancêtres. Henri II, dont il était chambellan, lui accorda la charge de bailli du Forez, vacante par la mort de son père. Charles IX lui donna une compagnie d'hommes d'armes, et le titre de lieutenant de la province, en l'absence du duc de Nemours (2). Henri de Valois, roi de Pologne et comte du Forez par apanage, le nomma son lieutenant général au gouvernement dudit pays.

Le temps était venu où les vertus civiques

(1) Le Recueil de poésies provençales de la bibliothèque de Modène contient trois cent quarante-cinq feuillets et mille quatre cent soixante-quatorze pièces. Il fut composé en 1254, pour le marquis d'Este, par un célèbre troubadour, maître Ferrari, de Ferrare.

(2) Jacques de Savoie, premier duc de Nemours de la maison de Savoie, épousa Anne d'Este, veuve du duc de Guise. Il en eut deux fils qui jouèrent tous deux un rôle important dans la Ligue : Charles-Emmanuel, duc de Nemours, et le marquis de Saint-Sorlin. Jacques de Savoie fut nommé gouverneur du Lyonnais, vers la fin de 1562, en remplacement du maréchal de Saint-André, tué à la bataille de Dreux. (Voyez la *Notice sur Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours*, par M. Péricaud, pag. 4, notes; Lyon, 1827.)

allaient avoir une vaste carrière pour se produire et se développer. Les guerres de religion, après avoir bouleversé l'Allemagne, et ensanglanté le berceau de la réforme, venaient d'éclater en France, et les partis en étaient venus aux mains, avec cette ardeur et cette impétuosité que la foi religieuse communique à tous les mouvements politiques. Jeté au milieu de ces guerres dont il déplorait les excès, Jacques fut un des plus fermes soutiens de la cause catholique. Il assista à la bataille de Cognac, en 1568, et deux ans plus tard, après avoir plusieurs fois empêché l'amiral de Coligny de passer la Loire, il fortifia la ville de Montbrison, augmenta la garnison catholique, et força ainsi le chef protestant de renoncer au dessein qu'il avait formé de marcher contre la capitale du Forez. Il paraît au reste que Jacques d'Urfé avait une de ces âmes intrépides, qui, au milieu des agitations politiques, conservent assez de calme pour écouter la voix de la raison et de l'humanité, et dominer la fureur des partis. Non-seulement il repoussa les religionnaires qui, en 1574, s'étaient cantonnés le long du Rhône, et qui de là ravageaient d'une manière horrible les terres de sa province; mais lorsque la guerre se fut un peu calmée, lorsqu'après l'expédition de Henri III contre la petite ville de Livron, les troupes commencèrent à se retirer, Jacques empêcha tous ces soldats indisciplinés, aussi bien les

Français que les étrangers, de passer par le Forez. Il sauva ainsi le pays, du moins en cette occasion, de tous les malheurs qu'entraîne avec elle la guerre civile excitée par le fanatisme religieux.

Rien ne manquait à la gloire de la famille d'Urfé. La mystérieuse grandeur de son origine, l'éclat des alliances qu'elle avait contractées, les biens immenses qu'elle possédait, la faveur dont elle jouissait auprès de nos rois, tout semblait se réunir pour en faire la première famille du Forez, et une des plus nobles maisons de la France. Cependant Jacques d'Urfé ajouta encore à son illustration par son mariage avec Renée de Savoie, petite-fille d'Anne de Lascaris, dont le père, Jean-Antoine de Lascaris, était le fils aîné d'Honorat de Lascaris, souverain de Tende et de Vintimille. Ainsi la famille d'Urfé pouvait se vanter de tenir à deux souches impériales : à la maison de Saxe, par Wlphe d'Allemagne, et à la maison de Lascaris, qui, chassée de Constantinople par les Paléologues, était venue porter en Occident les débris de sa fortune et de son antique splendeur. Nous avons déjà vu les d'Urfé unis par une alliance à la branche des Bourbons-Vendôme. Jacques devenait par son mariage neveu d'Anne de Montmorency, connétable de France, qui avait épousé Madeleine de Savoie, tante de Renée.

Jacques eut de Renée sa femme douze enfants,

six fils et six filles. Les six fils furent Anne, Claude, Jacques, Christophe, Honoré et Antoine. Claude mourut jeune. Les cinq autres jouèrent un rôle important dans l'histoire de leur temps, et nous aurons occasion d'en parler souvent, en écrivant la biographie d'Honoré. Des six filles, quatre, qui furent Françoise, Marguerite, Madeleine et Catherine, contractèrent d'illustres alliances. Gabrielle mourut jeune, et Diane fut religieuse à Soissons.

Dans cette esquisse rapide des destinées de la maison d'Urfé, il nous a été impossible de parler de toutes les fondations pieuses que ces nobles seigneurs avaient faites dans le Forez. La plus remarquable de toutes est celle du couvent de l'Observance, que Pierre d'Urfé, grand écuyer de France, fit élever à côté du château de la Bâtie, à son retour de Jérusalem. Les d'Urfé firent en outre construire ou réparer à leurs frais un grand nombre de chapelles et d'églises, avec une magnificence qui paraissait dépasser les ressources d'une seule famille. Tous ces édifices sont aujourd'hui presque entièrement détruits. La révolution de 1789, qui semblait s'être donné la mission d'effacer toutes les traces du passé pour commencer une ère nouvelle, n'a presque rien laissé subsister de ce qui pouvait rappeler la gloire et l'opulence de cette famille célèbre. Le poëte a raison de le dire : *Debemur morti nos nostraque*. La famille d'Urfé s'est

éteinte à la fin du dix-huitième siècle; les monuments qui témoignaient de son ancienne fortune, et les archives où se conservaient les titres de sa gloire, ont été la proie de la tourmente révolutionnaire; et de tout le bruit que les d'Urfé ont fait dans le monde, de tous les monuments qu'ils ont élevés, il ne reste aujourd'hui que le souvenir de leurs vertus, et l'obscure renommée de quelques livres que les hommes d'étude ont bien de la peine à sauver de l'oubli, au milieu de l'indifférence de la postérité.

CHAPITRE II.

Naissance d'Honoré d'Urfé; ses premières années; ses études.

Honoré, cinquième fils de Jacques d'Urfé, naquit à Marseille le 11 février 1568. Ruffi, dans son *Histoire de Marseille*, place la naissance d'Honoré en 1567. Mais il est probable que l'édit de Charles IX du mois de janvier 1563 (1), dont le 39e article ordonne de dater les actes publics et particuliers en commençant l'année au premier janvier, n'était pas encore exécuté à Marseille, et que l'année, dans cette ville comme dans une grande partie de la France, commençait le samedi saint, après la bénédiction du cierge pascal. En effet, la loi de Charles IX ne fut adoptée par le parlement de Paris qu'en 1567. Cette sage réforme fut admise encore plus tard dans les provinces. L'église de Beauvais, par exemple, ne commença à se conformer à l'ordonnance de Roussillon qu'en 1580. La ville de Marseille, où en tout temps l'action du gouvernement central s'est fait sentir plus difficilement que dans le reste

(1) Cet édit fut confirmé par la déclaration que ce même prince donna à Roussillon en Dauphiné, le 4 août suivant.

du royaume, dut s'y conformer encore plus tard. La date donnée par Ruffi se rapportant au 11 février, appartient donc, dans le nouveau style, à l'année 1568.

Nous savons d'ailleurs, par Honoré lui-même, qu'il était dans sa vingt-septième année, à l'époque de sa captivité à Feurs et de la mort du duc de Nemours, arrivée à Annecy, en Savoie, le 15 août 1595 (1). Il fut baptisé dans l'église des Accoules, et fut tenu sur les fonts baptismaux par Escalin des Aimars, baron de la Garde, général des galères de France, et par Honorat de Savoie, comte de Tende, son oncle (2). Une vi-

(1) M. Péricaud dit, dans sa *Notice sur le duc de Nemours*, p. 33, que ce prince mourut à Annecy, le 13 août 1595. Mais Honoré d'Urfé dit, en termes formels, que la mort du prince arriva le 15 seulement. « Après avoir languy quelque temps dans une estroite prison, et plaint longuement la maladie du prince que je suivois, pour clore non pas tous, mais le plus grand de mes malheurs, la nuict du quinziesme d'aoust couppa toutes mes espérances du mesme coup dont le filet de ce grand prince le fut. » (*Épistres morales*, I, 1.)

(2) Nous avons retrouvé l'acte de baptême d'Honoré d'Urfé dans les archives du tribunal de Marseille; le voici : « Le 11 février 1567, par moy soussigné, a été baptisé Honoré, fils de noble prince et magnifique seigneur monseigneur d'Urphé, et de madame très-puissante princesse de Savoye, mariés. Son parrain est le magnifique seigneur et prince monseigneur Honoré de Savoye, comte de Tende, lieutenant pour le roy en tout ce pays de Provence, tant

site de Renée à son frère fut probablement la cause tout à fait accidentelle de la naissance d'Honoré à Marseille; car la famille d'Urfé n'a laissé aucune trace d'un long séjour dans cette ville (1). Jacques d'Urfé, par son alliance avec la famille de Savoie, ayant acquis la terre de Marignane, en Provence, le voyage de Renée à Marseille trouva une explication naturelle dans le désir qu'elle aurait eu de passer l'hiver dans sa terre, sous le beau ciel de la Provence (2).

Il n'est pas probable, malgré l'assertion contraire de presque tous les biographes, qu'Honoré ait été élevé près de son oncle, et qu'il ait passé les premières années de son enfance à Marseille (3).

---

par mer que par terre, chevalier de l'ordre du roy, et monseigneur Antoine Escalin des Aymars, baron de la Garde et chevalier de l'ordre du roy, général des galères dudit seigneur. Signé, J. Pena, vic. »

(1) Les archives départementales des Bouches-du-Rhône ne contiennent rien de relatif à la famille d'Urfé, ni dans les registres et papiers provenant de l'ancien chapitre des Accoules, ni dans les séries de reconnaissances passées en faveur du même chapitre, de 1529 à 1663.

(2) C'est à Marignane, petite ville de Provence, et non à Marignan, en Italie, qu'Anne d'Urfé a composé sa *Diane*. Les biographes, comme pour excuser la singulière confusion qu'ils faisaient entre les deux villes, ont inventé un voyage d'Anne d'Urfé en Italie, qui fait plus d'honneur à leur imagination qu'à leur exactitude. (Voyez *Les d'Urfé*, par M. Bernard, p. 95, dans les notes.)

(3) Moréri est le premier qui ait conçu des doutes sur le

Ce fait, bien que généralement admis, ne repose sur aucune preuve positive. Toutes les conjectures que l'on peut faire sur l'enfance d'Honoré tendent au contraire à établir que, peu de temps après sa naissance, il fut porté par sa mère au château de la Bâtie, et qu'il passa ses premières années dans le beau pays qu'arrose le Lignon.

A la fin du xvi[e] siècle, Marseille était bien déchue de son ancienne splendeur littéraire. Elle n'était plus, comme au temps de Tacite, la reine de l'éloquence dans les Gaules, et la maîtresse des nobles études. Mais déjà tous les vices qui désolent les villes maritimes, ces vices dont Cicéron a fait une peinture si vraie dans sa *République* (1), avaient commencé à s'introduire dans l'antique cité des Phocéens. Un manuscrit très-intéressant de la bibliothèque de Marseille (2)

---

long séjour d'Honoré à Marseille. « Il y a lieu de croire, dit-il, qu'il fit ses études au collége des jésuites, à Tournon. »

(1) Liv. II, chap. 4.

(2) *Athenæum Massiliense, seu notitia virorum illustrium tam indigenarum quam alienigenarum, qui veteri memoria ad nostram usque ætatem doctrina aut scriptis Massiliæ floruerunt.* Un vol. in-fol. de 628 pages, écrit vers l'an 1755. « L'auteur du *Dictionnaire des hommes illustres de Provence* a mis souvent à contribution le P. Zacharie Artaud, de l'Oratoire, auteur de ce manuscrit. Il était certainement dans ses intentions de lui payer un tribut de reconnaissance; mais, faute de renseignements suffisants, il ne lui a consacré dans son dictionnaire qu'un article fort court, et dont les dates

contient, sur cette décadence des lettres dans une ville où elles avaient jeté tant d'éclat, des plaintes éloquentes, qu'il ne sera peut-être pas inutile de transcrire ici, pour montrer que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on reproche à Marseille de sacrifier l'amour des belles-lettres aux froides spéculations des intérêts matériels. « Ce dégoût des lettres et des sciences, dit le père Zacharie Artaud, prit naissance au moment où commencèrent à se répandre chez nous la mollesse et le luxe, qui mirent en fuite les muses et les professions libérales. On introduisit à leur place des arts grossiers et sans noblesse. En effet, comme les richesses et l'opulence sont surtout nécessaires à celui qui veut se livrer à ses caprices et satisfaire ses passions, presque toute l'activité de nos concitoyens se tourna vers le commerce; et non-seulement le peuple, mais encore les premiers citoyens, pensèrent que tout le bonheur de la cité dépendait des immenses profits qu'ils pourraient faire eux-mêmes. Vous auriez vu aussitôt toute la jeunesse laisser là tous les livres, déserter les écoles pour se livrer à une

---

sont erronées. Le P. Zacharie Artaud n'était point mort en 1749; il ne mourut à Marseille qu'au mois de septembre 1758. Je tiens ce fait de Pierre de Tende, que j'ai connu, et qui était supérieur de la maison de Marseille. » (Note manuscrite de M. Jauffret, bibliothécaire, ancien élève de l'Oratoire.)

seule étude, regardée comme la première de toutes, celle de la navigation. Ce qui ne contribuait pas peu à amener ce résultat, c'est la situation même de la ville, qui, placée pour ainsi dire au centre de l'univers, fournit, pour aller dans toutes les parties du monde, des moyens prompts et faciles. De là cette affluence de marchands et d'étrangers qui s'y rendent de tous les points de la terre. Vous trouveriez difficilement une autre ville qui ait jamais possédé un aussi grand nombre de banquiers et d'armateurs (1). »

Bien que la ville de Marseille se soit toujours un peu trop préoccupée des intérêts de son com-

---

(1) Cœpit apud nos illud litterarii otii ac disciplinæ tædium, cum ingruerunt lascivia et luxus, a quibus Musæ togæque in exilium actæ sunt; et in earum loco exceptæ artes sordidæ et illiberales. Nam cum ad genio indulgendum et ad explendas cupiditates, divitiæ opesque in primis necessariæ sunt, omnis fere civium nostrorum opera in mercaturam se vortit; ita ut non plebeii modo, sed et optimates omne reipublicæ bonum ex hoc pendere existimarunt, ut plurimum lucri facerent. Juventutem vidisses statim in navicularia assiduam atque frequentem, libris abjectis, scholis desertis, unum ad studium, tanquam præcipuum, colere. Ad quod non parum etiam conferebat urbis situs, ex qua, velut orbis meditullio, in omnes circumquaque regiones brevissima commodissimaque navigatione itur. Hinc tanta mercatorum et advenarum huc undique terrarum commeantium frequentia; hinc non facile aliam urbem reperies, quæ trapezitis et naviculatoribus fuerit abundantior. (*Athenæum Massiliense, in præfatione*, § 9.)

merce, au préjudice de sa culture littéraire, nous ne pouvons cependant admettre sans réserve cette critique un peu vive, et que nous croyons exagérée. Marseille possédait, dans le XVIe siècle, un gymnase où Jacques d'Urfé aurait pu faire élever son fils (1). Mais il n'est pas probable qu'il ait préféré une ville bruyante et éloignée à une cité calme et studieuse, qui touchait presque à la province du Forez, et dans laquelle les études étaient alors dans l'état le plus florissant. Nous voulons parler de la ville de Tournon. Les jésuites y avaient fondé un établissement célèbre, dont la réputation s'est soutenue jusqu'à nos jours. L'Université, n'ayant pas voulu laisser périr la mémoire d'une école si renommée dans tout le haut Languedoc, l'a remplacée par un collége royal, qui s'est jusqu'à présent montré digne de posséder un si noble héritage.

Des considérations que nous venons d'exposer, nous pourrions déjà conclure qu'Honoré d'Urfé n'a point passé à Marseille les premières années de son enfance. Mais nous en avons d'autres preuves plus directes. Honoré lui-même dit plusieurs fois dans ses ouvrages que les bords du

---

(1) Charles IX donna, en 1571, à la réquisition des Marseillais, des lettres patentes, datées du 16 août, portant permission d'établir en cette ville un collége à l'instar de ceux de Paris, avec défense de tenir des écoles particulières. Ce collége fut confié aux Oratoriens, en 1620.

Lignon ont vu se développer sa jeunesse. Il se plaît à décrire avec un enthousiasme qui ne peut s'expliquer autrement que par la vivacité des premières impressions de l'enfance, ces rives fortunées, ces collines ondoyantes, ces forêts silencieuses, qui furent le théâtre de ses premiers jeux, et où il a placé la scène de son roman. Il était déjà sur le déclin de la vie, et il s'était volontairement exilé loin de la France, lorsqu'il écrivait ces belles descriptions du Forez, avec toute la fraîcheur d'une imagination naissante, et ce je ne sais quoi de vrai et de senti, que l'on ne trouve que dans les tableaux de ceux qui peignent d'après nature. « Auprès de l'ancienne ville de Lyon, dit-il, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forests, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules : car estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles, et situées en un air si tempéré, que la terre est capable de tout ce que veut le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore trop enflé ny orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes; mais l'un des plus beaux est Lignon, qui vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va

serpentant par cette plaine, depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmasel, jusques à Feurs, où Loire le recevant, et luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Océan (1). »

« Belle et agréable rivière de Lignon, s'écriet-il ailleurs, sur les bords de laquelle j'ai passé si heureusement mon enfance, et la plus tendre partie de ma première jeunesse, quelque payement que ma plume ait pu te faire, j'advoue que je te suis encore grandement redevable, pour tant de contentements receus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraischeur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon aage me laissoit jouir de moy-mesme, et me permettoit de gouster en repos les bonheurs et les félicitez que le ciel, d'une main libérale, répandoit sur ce bienheureux pays que tu arrouses de tes claires et vives ondes (2). » Plus d'une fois Honoré s'est plu à décrire les bords verdoyants de cette rivière qu'il a illustrée par son génie. On voit qu'il se complaît dans ces peintures. Il n'est pas un seul aspect de la nature champêtre, un seul accident de terrain qui ne lui ait fourni la matière de quelque phrase naïve et colorée. La montagne de Marcilly, la fontaine des Aliziers,

(1) *Astrée*, première partie, liv. 1.

(2) Préface de la troisième partie de l'*Astrée*.

le pont de la Bouteresse, le sentier sinueux qui, après avoir traversé la prairie, va se perdre dans l'obscurité des bois; il a tout vu, tout décrit. Les souvenirs de son enfance, de sa douce liberté, de ses joyeux ébats dans le domaine de ses pères, ont survécu dans son cœur aux sanglantes agitations de la Ligue, aux ennuis que lui causèrent la mort du duc de Nemours et la douleur d'une union mal assortie. Voyez avec quelles vives couleurs il sait peindre le paysage au milieu duquel il a vécu dans sa première enfance :

Près d'un rivage verdoyant,
En courbes replis ondoyant,
Sous l'ombre d'un penchant bocage,
Esmaillé d'un printemps de fleurs,
Où l'esté, noirci de chaleurs,
Jamais n'outreperçoit l'ombrage,

Sireine, amoureux pastoureau,
Conduisant son camus troupeau,
Viut pour fuyr le chaud extresme,
Tellement oppressé d'ennuy
Qu'il sembloit de vivre en autruy,
Tant il estoit mort en soy-mesme.

Ce ruisseau sourdoit d'un rocher,
Que dévost n'eust osé toucher
De main, ni de langue altérée,
Ny le berger, ny son troupeau,
Parce qu'on croyoit que cette eau
Fust à Diane consacrée.

Son onde alloit à petits bonds,
Flottant par les menus sablons

Qu'elle emportoit hors de la source;
Et qui tout autour accueillis
Faisoient un si doux gazouillis,
Qu'ils sembloient animer sa course.

....

Ses bords en siéges rehaussez
S'ouvroient en des lieux crevassez,
Cavez comme par artifice;
Siéges où les nymples le soir,
Ce dit-on, se venoient asseoir,
Lasses d'un trop long exercice.

Un peu plus en là reculez
Les aliziers eschevelez
Faisoient à l'entour mainte allée,
Rouges des bouquets de leurs fruicts,
Et d'eux, la fontaine depuis
Des Aliziers fut appelée (1).

Ces vers laissent beaucoup à désirer sans doute; mais ce qu'il nous importe de constater ici, c'est qu'il y règne un sentiment profond des beautés champêtres; c'est que les détails minutieux, dans lesquels entre le poëte, prouvent qu'il a longtemps étudié son modèle. Or, ce n'est que dans son enfance qu'Honoré a pu vivre tranquille à la campagne, et tout observer avec

(1) *Le Despart de Sireine*, stances 3-12; Paris, Toussainct du Bray, 1618. Quoique l'auteur décrive ici la rivière d'Ezla en Espagne, on voit bien que c'est le Lignon qui lui a servi de modèle.

cette liberté d'esprit qui permet de tout retenir. Entraîné pendant sa jeunesse dans les guerres de religion, vivant ensuite à la cour ou loin de la France, il ne pouvait guère goûter ce bonheur paisible des champs, si bien décrit par Horace, bonheur dont la première condition est l'oubli de toutes les agitations de la vie, *sollicitæ jucunda oblivia vitæ*. Il nous est donc permis de conclure que si Honoré d'Urfé a si bien décrit les beautés de la nature, c'est que les premières impressions de sa vie avaient laissé de profondes traces dans ses souvenirs, et formé, pour ainsi dire, son âme aux douces émotions de la vie pastorale.

Après avoir ainsi passé son enfance dans l'intimité du foyer domestique, ou dans les douces distractions que peut offrir une campagne fertile et riante, Honoré fut envoyé au collége de Tournon. Il nous serait bien difficile de fixer l'époque de son entrée dans cette école célèbre; mais nous pouvons affirmer, en examinant les premières œuvres sorties de sa plume, qu'il y avait acquis une érudition peu commune, et qu'il dut par conséquent y faire de longues et sérieuses études. Il y était encore en 1583, avec ses deux frères Christophe et Antoine, et il fut chargé, dans cette même année, de rédiger le programme des fêtes qui furent célébrées à Tournon, à l'occasion du mariage de Just Loys de Tournon, seigneur et baron dudit lieu, avec

Madeleine de la Rochefoucauld. Honoré n'avait alors que quinze ans, et cependant il s'acquitta de cette mission difficile avec un succès qui fait autant d'honneur à la précocité de son esprit qu'au sage discernement de ses maîtres. Nous nous proposons d'examiner plus tard avec soin cet opuscule, qui renferme les premières fleurs d'une imagination si féconde et d'un esprit si délicat. Nous nous contenterons pour le moment d'en extraire quelques détails curieux sur l'organisation des écoles fondées par les jésuites, et sur les matières de l'enseignement à la fin du seizième siècle.

« Les escholiers du Collége et Université passèrent au devant la dicte dame (Madeleine de la Rochefoucauld), vestus de leurs habillements scholastiques, conduicts et rangés de trois à trois, portants en main un petit rameau, qui d'olivier, qui de laurier, qui d'aubespin fleuri. Et premièrement ceux de la cinquiesme classe, deux gentils hommes desquels en passant recitèrent des vers françois à la louange de la dicte dame, et ainsi de suite ceux de la quatriesme, troisiesme, seconde et première : comme ceux de la dialectique, physique, métaphysique, mathématique et théologie; chacune classe conduicte par bastonniers, et par deux régents qui les suivoyent pas à pas : et à mesure que chaque classe s'approchoit, deux des plus nobles et des plus suffisans d'icelle récitoyent quatre ou cinq vers,

les uns en latin, les autres en grec, hébreu, caldée, syriac, allemand, italien, anglois, escossois; et à leur départ redoubloyent gracieusement ces voix d'allégresse, *vivat, vivat.*

« En dernier lieu vint monsieur le recteur de l'Université de la compagnie du nom de Jésus, habillé de sa grand-robbe noire (faicte à la façon de celle des présidents) fourrée d'hermines blanches, avec son chapperon fourré de mesme, et son bonnet carré garny au sommet d'une petite houppe de soye blanche, ayant devant soy ses deux bédeaux, avec leurs masses d'argent doré, et marques de la dicte Université, faictes en riche broderie, aux armoiries de feu monseigneur l'illustrissime et révérendissime François cardinal de Tournon, fondateur d'icelle, avec sa devise vrayment noble et chrestienne : *Non quæ super terram.* De l'autre costé un nom de Jésus, de mesme estoffe, et tout autour cette belle sentence de sainct Paul : *Factus est nobis sapientia.* Après venoit monsieur le chancelier de l'Université, ayant son chappeau bordé d'un passement de soye verte, et un floc de mesme sur son bonnet carré. Le doyen de la faculté des arts l'accompagnoit. Puis suivoyt le doyen des langues, et le secrétaire de l'Université : et les trois professeurs en philosophie, et plusieurs autres docteurs et prestres, tous de la mesme compagnie de Jésus. Après lesquels venoyent les plus anciens pédagogues, avec leurs belles robbes noires, en fort bon ordre.

« Le spectacle des susdicts escholiers et Université fut merveilleusement beau, tant pour le bel ordre et modestie, que pour le grand nombre d'iceux, qui estoit presque de quinze cents : la plus part fort honnestement habillez, entre lesquels y avoit de sept à huit cents gentils hommes de race, et plusieurs de grandes et illustres maisons, tant de Forests, que du Dauphiné, Vivarez, Auvergne, Velay, Gascongne, Provence, Languedoc, Bourgogne, Lyonnois, Savoye, Piedmont, Flandres, Escosse, Italie. Or la dicte harangue estant achevée, le dict sieur recteur et officiers de l'Université passèrent au devant de la dicte dame (1). »

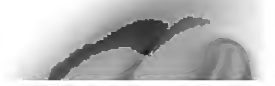
Nous avons étendu cette citation, parce qu'elle nous donne une idée de l'importance qu'avait déjà acquise l'université fondée par le cardinal de Tournon. Quinze cents élèves venus de toutes les parties de la France, et même des pays voisins, y recevaient une instruction aussi profonde que variée, et renouvelaient dans le seizième siècle les prodiges qu'on nous raconte de l'école d'Autun sous la domination romaine. Et qu'on ne pense pas que cette longue énumération de langues dont parle Honoré d'Urfé, soit un fruit précoce de cette imagination féconde qui devait tant inventer. On trouve à la fin de son livre sur

(1) *La Triomphante Entrée*, pag. 14-16.

la Triomphante Entrée de madame de Tournon, des pièces de vers en français, latin, grec, hébreu, italien, toutes composées par les élèves. Honoré nous donne les raisons qui l'ont empêché de les citer toutes. « Le quatriesme jour furent présentez à monsieur et à madame, en la cour du collége, plusieurs épigrammes et poëmes en neuf ou dix langues, une partie desquels nous mettrons sur la fin de ce livret, n'ayant eu le moyen de les recouvrer tous : joint que c'eust esté une chose par trop longue, outre qu'on n'eust pu imprimer les syriaques, à faute de charactères. Nous avons aussi laissé les anglais, escossois et allemans, pour les mesmes raisons (1). »

C'est dans cette école célèbre qu'Honoré d'Urfé acquit ces connaissances profondes et cette érudition élégante que l'on remarque dans ses écrits. Sous les fleurs infinies dont son inépuisable imagination jette partout l'élégante broderie, on n'a pas de peine à distinguer une substance plus solide qui sert, pour ainsi dire, de tissu à cette trame légère. Les épîtres morales qu'il écrivit à l'âge de vingt-sept ans, et surtout le roman de l'*Astrée*, nous prouveront qu'Honoré d'Urfé n'était pas un de ces écrivains qui mettent la paresse et la fantaisie à la place et au-

(1) *La Triomphante Entrée*, pag. 78.



dessus du travail et de la science, mais que dans sa jeunesse il avait, comme le dit Horace, supporté le froid et le chaud, et longtemps tremblé sous un maître. Ceux qui cherchent à excuser leur ignorance et la faiblesse de leur éducation première, prétendent que l'étude des langues anciennes, et généralement de tout ce qui fait la matière de l'enseignement appelé classique, enlève à l'esprit toute sa verve et toute son originalité. Nous ne voyons pas cependant qu'Honoré d'Urfé ait rien perdu à être instruit, et que son imagination se soit affaiblie dans les longues et patientes études qu'il fit dans sa jeunesse.

CHAPITRE III.

Jeunesse d'Honoré d'Urfé. Erreurs des biographes sur son amour pour Diane de Châteaumorand. Son prétendu voyage à Malte. Sa conduite pendant la Ligue.

C'est probablement en 1584 qu'Honoré d'Urfé termina ses études au collége de Tournon. Il retourna alors au château de la Bâtie, où il passa quelques années au sein de sa famille, dans cette douce tranquillité d'esprit et de cœur qui précède ordinairement le développement des grandes passions. Errant sur les rives du Lignon, s'abandonnant aux charmes de la rêverie et des promenades solitaires, il fécondait son imagination naissante par les souvenirs de ses études classiques et le spectacle ravissant de la nature. Il a décrit lui-même le bonheur de ces années de jeunesse dans quelques pages pleines de sentiment, qui servent de préface à la troisième partie de l'*Astrée*. Nous ne pouvons résister au désir de prouver par une citation combien est vraie et profonde la sensibilité qu'Honoré a répandue çà et là dans ses écrits; sensibilité qui éclate surtout quand sa pensée se reporte aux souvenirs d'autrefois. La prose française n'avait pas encore fait entendre un langage si doux et

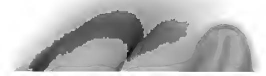
si harmonieux. Elle avait reçu de Montaigne la richesse, la précision, et une admirable justesse de rapport entre la pensée toujours claire, et l'expression toujours heureuse, originale, *trouvée*. Balzac allait lui donner la noblesse, la pompe et la solennelle majesté de la période; elle dut à Honoré d'Urfé cette molle abondance, cette rêveuse sensibilité, qui répand tant de charmes dans la lecture de certaines pages du Télémaque.

« Je te voue et te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux souspirs, et tous les désirs plus ardens, qui, durant une saison si heureuse, ont nourry mon âme de si doux entretiens, qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. Que si tu as aussi bien la mémoire des agréables occupations que tu m'as données, comme tes bords ont été bien souvent les fidèles secrétaires de mes imaginations, et des douceurs d'une vie si désirable, je m'asseure que tu recognoistras aisément qu'à ce coup je ne te donne, ny t'offre rien de nouveau, et qui ne te soit désia acquis, depuis la naissance de la passion que tu as veüe commencer, augmenter et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage; et que ces feux, ces passions, et ces transports, ces désirs, ces souspirs, et ces impatiences, sont les mesmes que la beauté qui te rendoit tant estimé par dessus toutes les rivières de l'Europe, fit naistre en moy durant le temps que je fréquentois tes bords, et que, libre

de toute autre passion, toutes mes pensées commençoient et finissoient en elle, et tous mes desseins et tous mes désirs se limitoient à sa volonté. Et si la mémoire de ces choses passées t'est autant agréable que mon ame ne se peut rien imaginer qui lui apporte plus de contentement, je m'asseure qu'elles te seront chères, et que tu les conserveras curieusement dans tes demeures sacrées, pour les enseigner à tes gentilles nayades, qui peut estre prendront plaisir de les raconter quelquefois, la moitié du corps hors de tes belles ondes, aux belles dryades et napées, qui le soir se plaisent à danser au clair de la lune parmy les prez qui esmaillent ton rivage d'un perpétuel printemps de fleurs. Et quand Diane mesme, avec le chaste chœur de ses nymphes, viendroit, après une pénible chasse, despouiller ses sueurs dans ton sein, ne fais point de difficulté de les raconter devant elles; et sois asseuré, ô mon cher Lignon, qu'elles n'y trouveront une seule pensée qui puisse offenser leurs chastes et pudiques oreilles. Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau, qu'il n'eut point de fumée, et l'embrazement si pur et si net, qu'il ne laissa jamais noirceur après sa brusleure en pas une de mes actions ny de mes désirs (1). »

Mais quelle est cette beauté qui alluma, dans

(1) Préface de la troisième partie de l'*Astrée*.



le cœur d'Honoré, des feux si purs et si constants? Presque tous les biographes, se copiant les uns les autres, ont écrit que ce ne pouvait être que la belle Diane de Châteaumorand; et ils ont bâti là-dessus une fable ingénieuse et romanesque, d'après laquelle notre écrivain aurait été la victime de l'amour et le héros fidèle d'une passion malheureuse. Cette fable, qui n'a d'autre fondement que le double mariage de Diane de Châteaumorand avec les deux frères, Anne et Honoré d'Urfé, fut probablement imaginée par Patru (1), et adoptée par Huet (2), Charles Perrault (3), Nicéron (4), Vigneul-Marville (5) (dom d'Argonne). Tous ceux qui ont eu à parler d'Honoré d'Urfé l'ont ensuite reproduite avec des corrections et des embellissements qui en ont fait un véritable roman, dont voici la substance:

« Il y avait, disent-ils, dans le Forez, une famille qui se distinguait entre toutes par l'anti-

(1) *Éclaircissement sur l'histoire d'Astrée*, tom. II de ses œuvres.

(2) *Lettre à mademoiselle de Scudéry touchant Honoré d'Urfé et Diane de Châteaumorand*, dans le recueil de Dissertations publié par Tilladet, 1714, tom. II, p. 79.

(3) *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le* XVIIe *siècle*, 2 vol. in-8°. Paris, 1701. Vol. II, p. 90.

(4) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tom. VI, p. 217.

(5) *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1699-1701, t. III, p. 141.

quité de son origine et la grandeur de ses richesses. C'était la famille de Châteaumorand, qui, depuis longtemps, vivait dans une très-grande inimitié avec la maison d'Urfé. Jacques, père d'Honoré, fatigué de ces longues querelles, et désirant en détruire entièrement la cause, voulut, par une alliance, s'unir à cette famille riche et puissante. Il résolut donc de demander en mariage, pour son fils aîné, l'unique héritière des Châteaumorand; et il n'eut pas de peine à l'obtenir. Mais, tandis qu'on s'occupait de ce mariage, Honoré eut occasion de voir souvent l'épouse future de son frère, et d'avoir avec elle de nombreux entretiens. Épris d'abord par la grâce et la beauté de Diane, et bientôt enflammé, au delà de tout ce qu'on peut dire, par l'amour qu'elle lui inspira, il parvint enfin à se mettre dans ses bonnes grâces, en lui faisant une cour assidue; tellement qu'il était toujours auprès d'elle, et qu'il lui parlait sans cesse de son amour avec un langage dont les larmes redoublaient l'éloquence. Jacques d'Urfé, ayant deviné cet amour, et craignant que cette passion ne vînt contrarier ses desseins, fit partir pour Malte Honoré, qui était déjà chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et maria aussitôt Diane à son fils aîné (1). »

(1) Nous avons traduit cette page de l'*Athenæum Massiliense*, p. 302.

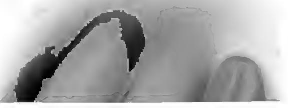
Il est fâcheux, pour tous ceux qui aiment les aventures extraordinaires, que cette histoire ne soit qu'un roman. La passion d'Honoré, son exil, sa longue constance, la patience avec laquelle il attendit que son frère fût dégoûté de Diane pour en faire lui-même sa femme, ses tristes regrets et ses douloureux ennuis qu'il aurait lui-même chantés dans son poëme de *Sireine:* tout cela était bien fait pour toucher les cœurs sensibles et exalter les imaginations. Aussi la passion d'Honoré et la beauté de Diane ont-elles été célèbres pendant tout le XVIIe siècle; elles ont même fourni le sujet d'un petit roman ou plutôt d'une nouvelle, dans laquelle l'auteur a développé les faits dont nous venons de donner la substance (1).

Mais, quand on examine ces faits avec quelque attention, on reste surpris que les biographes aient mis tant de temps à en reconnaître la fausseté. En effet, M. Bernard est le premier qui se soit aperçu que le mariage d'Anne d'Urfé ayant été célébré en 1574, il est impossible d'ad-

(1) Cette nouvelle se trouve dans un petit volume in-12, intitulé: *Anecdotes galantes, ou Histoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé.* Cet ouvrage, qui est assez rare, est attribué à mademoiselle Durand. Il a été imprimé à Cologne, chez Pierre le Jeune, en 1700; le titre a été rafraîchi en 1702.

mettre qu'Honoré, alors âgé de six ou sept ans, ait pu concevoir une violente passion pour sa future belle-sœur. Or, le mariage d'Anne d'Urfé, généralement placé en 1576, a eu lieu au plus tard en 1574 (1). L'estimable historien des d'Urfé établit cette date par des preuves qui, sans présenter tous les caractères de la certitude, ne laissent pas que d'être ingénieuses et satisfaisantes. D'après lui, Anne d'Urfé, qui aimait éperdument Marguerite Gaste, dame de Luppé, qu'il a célébrée dans sa *Diane*, sous le nom de Carite, n'eût pas laissé passer l'occasion de se marier avec elle, lorsque, veuve du seigneur de Montrond, mort le 31 mars 1574, elle épousa peu de temps après, en secondes noces, le baron de Bressieu. « Amoureux comme il le fut toute sa vie de sa chère Carite, Anne n'eût pas manqué de l'épouser lorsqu'elle fut libre, s'il l'avait été lui-même. La date de ce mariage, ainsi fixée, explique aussi pourquoi Anne n'éprouva aucune

(1) Il est certain que ce mariage fut célébré avant l'an 1577. Du Verdier, en dédiant à Anne d'Urfé ses *Diverses Leçons*, le qualifie baron de Châteaumorand, titre qu'il n'eut que par son mariage avec Diane, et cette dédicace est de l'an 1577. Mais on a lieu de croire que ce mariage se fit du vivant de Jacques d'Urfé, son père, et conséquemment qu'il fut antérieur au 23 octobre 1574, qui est l'époque de la mort de Jacques, suivant son épitaphe rapportée par la Mure, dans sa Chronique de la très-dévote abbaye des religieuses de Sainte-Claire de Montbrison. (Moréri.)



difficulté à obtenir dans cette même année 1574, et malgré sa jeunesse, la charge de bailli de Forez, que la mort de son père laissait vacante (1). »

Lors même que nous accepterions la date que les biographes donnent au mariage d'Anne d'Urfé, nous n'en serions pas moins autorisés à conclure que l'amour d'Honoré pour la fiancée de son frère n'est qu'une fable qui ne peut supporter le plus léger examen. En effet, à l'époque du mariage d'Anne, Honoré aurait eu neuf ans; Diane en avait treize environ (2). Peut-on supposer, dans un âge aussi tendre, une passion tellement violente, qu'elle aurait alarmé la prudence de Jacques d'Urfé? Le prétendu voyage de Malte ne repose pas sur des preuves plus solides que l'amour d'Honoré pour Diane avant le mariage de son frère. Bien loin d'être en âge d'aller à Malte, prêter le serment de l'Ordre, comme on l'a supposé, Honoré pouvait tout au plus entrer au collége de Tournon, où nous le retrouvons en 1583.

Quelle était donc cette femme dont le souvenir vivait encore dans le cœur d'Honoré au mo-

---

(1) *Les d'Urfé*, p. 98.

(2) L'âge de Diane, à l'époque de son mariage, nous est connu par le bref du pape, qui déclare nulle l'union contractée par Anne d'Urfé. L'original de cette pièce intéressante, datée de Rome, aux ides de janvier 1598, se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Lyon (n° 1264).

ment où il écrivit la préface de la troisième partie de l'*Astrée?* Elle s'appelait mademoiselle de la Roche-Turpin. Dans un sonnet adressé par Anne d'Urfé à cette dame, nous trouvons le titre d'un poëme qu'Honoré avait écrit sous l'inspiration de ce premier sentiment. Il était intitulé *Le triomphe d'amour.* Quant à sa passion pour Diane de Châteaumorand, nous verrons plus tard qu'elle n'a jamais existé; et qu'alors même que Diane fut devenue libre, bien loin de voler à elle comme à l'objet de sa constante passion, Honoré ne l'épousa que pour des motifs d'intérêt, afin de ne pas laisser sortir de la maison des d'Urfé l'opulent apanage qu'elle avait eu pour dot. Honoré fit un véritable mariage de raison (1).

Après avoir passé quelques années dans ces doux loisirs, Honoré d'Urfé se trouva tout à coup jeté au milieu des discordes sanglantes de la Ligue. Depuis le commencement des guerres de religion, le Forez n'avait pas eu à souffrir, plus que les autres provinces, de tous les malheurs que les dissensions civiles entraînent après elles. Les guerres qui désolaient le reste de la France n'avaient pas produit une grande agitation dans

---

(1) Le désir que nous avons eu de réfuter ici tout ce que les biographes ont inventé touchant l'amour d'Honoré pour Diane, nous a fait un peu anticiper sur les événements; car le mariage d'Honoré ne se fit qu'après la fin des troubles de la Ligue.

le pays situé entre la Loire et le Rhône, et quelques prises d'armes ayant surtout pour objet d'arrêter les troupes errantes des reîtres ou des religionnaires, avaient été les seuls événements un peu remarquables depuis le commencement des troubles. Dans ces luttes éparses et passagères, qui n'étaient que le prélude d'une guerre si meurtrière et si désastreuse, les d'Urfé avaient joué le principal rôle, et leur résistance active et soutenue n'avait pas peu contribué à préserver la province des discordes civiles, et à arrêter les progrès de l'hérésie.

Mais lorsque après la bataille d'Auneau, où le duc de Guise avait battu complétement l'armée des reîtres venus au secours de leurs coreligionnaires de France, Châtillon traversa le Forez pour aller rejoindre dans le Vivarais le protestant Chambaud, le passage de ces bandes aguerries, redoutables encore dans leur fuite, donna dans tout le pays le signal de la guerre et de l'insurrection. Les esprits, une fois émus, ne pouvaient être facilement calmés. Les nouvelles arrivées de Paris et des autres provinces entretenaient dans le Forez une agitation toujours menaçante, qui n'attendait qu'une occasion pour éclater et se convertir en guerre déclarée. Cette occasion se présenta bientôt. Le duc de Guise et son frère le cardinal venaient d'être assassinés aux états de Blois. Henri III, pour défendre une couronne dont il ne pouvait supporter le poids,

avait eu recours à la violence et à la trahison, armes ordinaires de la faiblesse. A cette nouvelle les catholiques prennent les armes; Lyon se déclare pour la Ligue (1); et la plupart des seigneurs forésiens s'empressent d'offrir leurs services à cette ambitieuse cité.

Il serait difficile de se rendre compte des événements accomplis dans le Lyonnais et dans le Forez, à partir de l'année 1589 jusqu'à l'année 1596, si l'on ne cherchait à comprendre les intentions et le but des personnages qui jouèrent un rôle dans ce drame sanglant. La plupart des seigneurs qui avaient embrassé le parti de la Ligue obéissaient à des convictions religieuses fortement enracinées dans les cœurs, et qui ne leur permettaient pas de transiger avec la cause d'un prétendant hérétique, et d'un roi qui, après s'être déclaré le chef de la sainte Ligue, semblait depuis quelque temps être devenu lui-même le fauteur de l'hérésie. Nous ne chercherons pas à justifier le principe même d'une guerre qui avait pour objet de noyer dans des flots de sang la plus sainte des libertés, celle des consciences; mais il nous sera bien permis de dire que les motifs qui firent prendre les armes aux gentilshommes forésiens et lyonnais avaient un côté noble et chevaleresque. Ces gentilshommes défendaient la foi de leurs pères, attaquée par les

(1) Le 24 février 1589.

prédications des religionnaires, et par les armes de quelques fougueux sectaires. Le baron des Adrets avait laissé à Montbrison des traces de sang et de feu qui ne s'étaient pas encore effacées (1).

Les seigneurs qui s'engagèrent dans la Ligue ne comprirent pas qu'ils se faisaient les instruments de l'ambition démesurée du jeune duc de Nemours, qui ne prétendait à rien moins qu'à la couronne de France, et de la cupidité hypocrite des échevins de Lyon, qui trahissaient au besoin la cause sainte, toutes les fois qu'ils craignaient de voir souffrir leur commerce ou leur industrie. Une intelligence parfaite ne pouvait s'établir au milieu d'intérêts si opposés. Plus d'une fois la commune lyonnaise devint suspecte aux ligueurs, et, malgré toutes les protestations de franchise et d'amitié prodiguées dans les conférences qui avaient pour but de rétablir l'harmonie, chacun avait son arrière-pensée, chacun se tenait sur ses gardes.

---

(1) Le baron des Adrets saccagea Montbrison le 14 juillet 1562. Anne d'Urfé, dans sa description du Forez, rappelle un souvenir de cette catastrophe. Nous le reproduisons ici dans son orthographe naïve : « Là estoit ceste tour si haulte, ou se (*sic*) cruel baron des Adretz fict sauter le sieur de Montcelard et plusieurs aultres après la prise de la ville faite le 14 juillet 1562; en laquelle ils firent un si furieux ravage que les marques sont pour en estre perpétuelles. » (*Les d'Urfé*, p. 429.)

Mais lorsque l'ambition du duc de Nemours se fut démasquée par la prise de Montbrison, ville qui avait toujours soutenu la Ligue, et où commandait Anne d'Urfé; lorsque, dans le but de se rendre indépendant, il eut fait fortifier cette place, pendant que le marquis de Saint-Sorlin, son frère, s'emparait de quelques autres fortes positions; on vit la noblesse de la province et les bourgeois de Lyon se rallier à la cause royale qu'ils avaient combattue avec tant d'acharnement. L'abjuration de Henri IV et l'habileté de ses émissaires amenèrent un résultat qu'avaient préparé l'indignation causée par l'audacieuse tentative du duc de Nemours, et le sentiment un peu confus, il est vrai, mais puissant déjà, de l'unité nationale. Dans le mois de janvier 1596, l'édit de pacification donné par Henri IV fut publié à Lyon par le gouverneur de la Guiche, et le calme fut rétabli.

Anne d'Urfé avait joué pendant la guerre sainte un rôle actif et important. Il avait presque toujours tenu la campagne, et on l'avait vu successivement porter l'appui de son nom et de ses armes dans le Forez, dans le Lyonnais, dans le Velay, dans l'Auvergne et dans le Bourbonnais. Après l'attaque du duc de Nemours contre la ville de Montbrison, il embrassa le parti du roi, et ne contribua pas peu à la soumission du pays.

Les services qu'Honoré d'Urfé rendit à la Ligue, ne furent pas aussi importants que ceux

de son frère. Ce n'est pas qu'il apportât à la défense de cette cause moins d'ardeur et moins d'activité; mais tandis que son frère, toujours placé à la tête des troupes, dirigeait les opérations, Honoré, n'ayant avec lui que quelques soldats, tout au plus quelques compagnies, ne trouvait que rarement l'occasion de se signaler. Le 2 mai 1590, les royalistes ayant fait irruption dans le midi de la province, il écrit aux échevins de Lyon : « Messieurs les échevins et consuls de la ville de Lyon, je vous supplie de laisser sortir de vostre ville quatre pacquets d'estoffes au sieur Mathieu Falgard, marchand de nostre ville, ayant charge de M. Jehan Hure, armurier, affin qu'il ayt moyen de promptement parachever les cuirasses et plastrons que je lui ay commandé, tant pour moi que pour armer ma compagnie, qui est acheminée pour le secours de la ville du Bourg-Argental, et pour me servir en toutes autres occasions qui se présenteront pour la tuition et conservation de ceste province de Forez, pour l'obéissance de M. le marquis d'Urfé, mon frère, et en l'obéissance de la saincte union, et m'asseurant que me l'accorderez, pour la grande nécessité où nous en sommes, je vous baise les mains, en mesme volonté que je vous suis vostre bien humble et très-affectionné à jamais. *Le chevalier d'*URFÉ (1). »

(1) *Les d'Urfé*, p. 384. M. Bernard a publié dans son

Nous retrouvons Honoré d'Urfé au siége du château d'Espaly, dont la prise pacifia le Velay pour quelque temps (1). Il resta toujours attaché à la fortune du duc de Nemours, et ne l'abandonna pas même lorsque Anne son frère, irrité de la prise de Montbrison, se fut détaché de la Ligue pour embrasser la cause royale. Une seule fois, Honoré d'Urfé sembla trahir le parti qu'il avait toujours soutenu. Le duc de Nemours était prisonnier au château de Pierre-Scise, et le marquis de Saint-Sorlin ravageait la campagne autour de Lyon, pour forcer la ville à rendre la liberté à son frère. Honoré, qui s'était laissé entraîner dans le mouvement royaliste, s'empara de Sury-le-Comtal, pour forcer le marquis à s'éloigner de Lyon, et à courir à la défense d'une ville qui tenait encore pour le duc de Nemours. Sury-le-Comtal, qui était presque sans défense, ne put résister au canon de Saint-Sorlin, et Honoré fut obligé de l'évacuer.

Le duc de Nemours étant parvenu à s'échap-

---

volume un recueil de 41 lettres écrites du temps de la Ligue par les d'Urfé. Cette correspondance, dont les originaux se trouvent dans les archives de Lyon, jette le plus grand jour sur les événements de cette époque à Lyon, et dans les provinces voisines.

(1) Le château d'Espaly est situé à peu de distance du Puy. C'est là que, après la mort de son père, Charles VII fut proclamé roi par quelques serviteurs fidèles, tandis que les Anglais triomphaient à Paris.

per de sa prison, continua pendant quelque temps encore à soutenir une cause désespérée. Honoré d'Urfé, séduit par les qualités brillantes du prince, sa bravoure, sa générosité, son caractère aventureux et chevaleresque, n'avait pas tardé à se rattacher à sa fortune. Il lui avait donné des preuves de dévouement à l'époque où tout semblait permis aux ambitieuses espérances du frère des Guises; il lui resta fidèle dans le malheur, quoiqu'il prévît bien que sa constance le mettrait en disgrâce à la cour de Henri IV. En effet, la cause de la Ligue était entièrement perdue. Lyon ouvrit ses portes aux troupes royales le 7 février 1594; les villes voisines imitèrent son exemple, et Henri IV, après de si violentes tempêtes, put faire briller sur toutes les parties de son royaume les rayons bienfaisants de sa clémence et de son amour.

CHAPITRE IV.

Amitié d'Honoré d'Urfé pour Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours; son mariage avec Diane de Châteaumorand.

Nous avons, dans le chapitre précédent, dit quelques mots de l'amitié qui unissait Honoré d'Urfé au duc de Nemours. Si notre intention n'était que de présenter une esquisse rapide des principaux événements de la vie de notre écrivain, nous pourrions peut-être continuer notre récit, sans insister davantage sur un détail qui n'a pas d'ailleurs une grande importance littéraire. Mais cette amitié a été si honorable pour l'un et pour l'autre, qu'on nous pardonnera sans doute de recueillir dans les *Épîtres morales* d'Honoré les passages où ce sentiment éclate dans toute sa noblesse. Les écrivains ne sont qu'à moitié connus quand on étudie seulement les productions de leur esprit; car c'est dans les qualités de l'âme qu'on trouve souvent la raison du génie (1). Cette élévation de sentiments, cette noblesse de caractère que nous allons admirer dans Honoré d'Urfé; son inaltérable amitié pour

(1) Les grandes pensées veinnent du cœur, a dit Vauvenargues.

le duc de Nemours, amitié qui resta la même quand ce prince eut perdu, l'une après l'autre, toutes les ambitieuses espérances de sa rapide fortune; cette fidélité au malheur, ces constants sacrifices pour une cause qu'il jugeait perdue; toutes ces nobles vertus que les grandes âmes seules peuvent connaître et apprécier, nous expliqueront mieux que nous ne pourrions le faire nous-mêmes, tout ce qu'il y eut de vraiment élevé dans l'esprit d'Honoré, et la tendance morale de ses ouvrages.

Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, était fils de Jacques de Savoie et d'Anne d'Este, veuve en premières noces de François de Lorraine, duc de Guise. Frère utérin des Guises, il eut les brillantes qualités des premiers et l'ambition sans bornes du second. Il joignait à la bravoure et à l'activité de l'homme de guerre, cette prudence résolue et cette haute raison qui font l'homme politique. Lieutenant général, pendant la Ligue, de toutes les provinces dont Lyon était la métropole, gouverneur de Paris pendant le siége que cette ville rebelle soutint contre Henri IV, il déploya partout ce courage invincible qui semble maîtriser la fortune. Sa présence seule ranimait les espérances abattues; et pendant que Mayenne, par son caractère irrésolu, compromettait la cause de la Ligue, Nemours seul soutenait le parti, ranimait le zèle des tièdes, et multipliait,

pour ainsi dire dans tous les lieux, les secours de son habile politique et de ses armes victorieuses. Il est véritablement déplorable que de si rares qualités aient été mises au service d'une mauvaise cause, et que ce zèle prétendu pour la religion n'ait servi qu'à masquer des espérances coupables et une ambition démesurée.

Cette ambition n'éclata pas au commencement de la guerre. Nemours, longtemps maître de lui-même, parvint à cacher au fond de son âme la passion ardente qui le dévorait. Mais lorsqu'il vit ses prétentions à la couronne de France repoussées par l'ambition rivale de Mayenne, et froidement appuyées par ses partisans, il renonça tout à coup à cette dissimulation qui lui pesait, et il voulut, au défaut de la couronne de France, en conquérir une, moins brillante il est vrai, mais plus facile à obtenir, en se faisant reconnaître comme souverain dans les provinces dont il était gouverneur. Nous n'avons pas besoin de raconter ici l'histoire de son audacieuse tentative et de sa chute rapide. Il nous suffira de dire que celui qui ambitionnait une couronne, fut contraint à demander lui-même la faveur d'être conduit prisonnier au château de Pierre-Scise; et que, s'étant ensuite évadé de cette prison sous le déguisement d'un valet, il alla mourir à Annecy d'une maladie étrange et inconnue des médecins (1).

(1) M. Péricaud, de Lyon, a publié une notice fort inté-

Honoré s'était attaché à la fortune du duc de Nemours peu de temps après la révolte de Lyon. Il avait été entraîné par la séduction, par le prestige que devait exercer sur lui un prince de son âge, que les provinces accueillaient comme un libérateur, et qui semblait maître des événements. On trouve presque à chaque page, dans ses *Épîtres morales,* l'éloge du prince qu'il avait suivi; et alors l'écrivain, s'abandonnant à son enthousiasme, semble écrire plutôt sous l'inspiration du cœur que sous la dictée de la raison. Veut-il consoler Anne d'Este de la mort violente ou prématurée de trois de ses enfants : « Leur vie peut plustôt estre admirée, dit-il, que leurs actions imitées; ayant esté en leur vertu si eslevez que la mort des uns a esté accompagnée de tant de morts de leurs ennemis, que je ne sçay si la vengeance de César en a traîné davantage; et de l'autre tellement regrettée, que ses ennemis mesmes l'ont plainte... Cette princesse n'avoit pas entrepris de faire des hommes immortels; ainsi des princes vertueux, suyvant et honorant leurs ancestres. Mais ils n'ont pas vescu tant qu'ils eussent fait, si on ne leur eust advancé leurs jours? A quoi servent ces longueurs, si au peu

---

ressante sur le duc de Nemours. Lyon, 1827. La *Biographie universelle* de Michaud a oublié le duc de Nemours, quoiqu'elle ait consacré un article au marquis de Saint-Sorlin, son frère.

de temps qu'ils ont demeuré entre nous, ils ont par mille preuves donné cognoissance qu'ils étoient vrayment issus de ces grands princes leurs ayeuls? Ils ont tellement vescu que pour les rendre plus honorez, il ne faut pas rapporter avec leur gloire celle de ces grands Regnaults, de ces grands Bouillons, ny de ces très-grands Bérolds, tant s'en faut; ce sont eux qui en leurs tombes se doivent resjoüir de l'honneur de tels descendants (1). »

Il parle ailleurs de la fortune de son ami, et de ses disgrâces soudaines, avec une éloquence qui rappelle la majesté de Balzac, et qui semble annoncer la grandeur de Bossuet : « C'en est fait, Agathon. Ce grand prince nous a laissés, et lassé la fortune par la force de son courage. Mais regarde quel beau théâtre a esté sa vie aux divers événements des choses de ce monde! Le voilà comblé de trophées et de puissance; et à peine avons-nous tourné l'œil, qu'il ne luy reste plus que le ressouvenir de ces choses! Quel de ses voisins n'a désiré et recherché son amitié? Et quel de ses ennemis n'a craint et fuy sa haine? De quelles grandeurs le désespéroit la grandeur de sa fortune? Et quels désastres sembloyent estre suffisans de divertir le cours de ses espérances? Quelles colonnes d'Hercule ne promettoit-il d'outrepasser? Et quelles mers se montroyent estre

(1) *Epistres morales*, liv. I, ép. 3.

assez difficiles pour interrompre la suite de ses victoires? Toutes ses grandeurs, toutes ses espérances, toutes ses forces, toutes ses victoires, que sont-elles devenues? Un seul malheur les a accablées et esgalées à la terre. Aussi de la grandeur à la ruyne d'Ilion, quelle séparation plus grande y mirent les destinées que d'une seule nuict? Si bien que le soleil, qui se couchant se resjouyssoit d'esclairer de ses rayons un si bel empire, se levant eut occasion d'en pleurer les ruynes? .....Que dirons-nous de ce grand prince, de qui nous avons veu la fortune s'eslever comme le vol de l'aigle, quasi plus haut que nostre veuë ne pouvoit s'estendre? De sorte que, comme un autre Ganimèdes, il sembloit que l'oiseau de Jupiter le deut porter au ciel. Que dirons-nous, que tout à coup nous l'avons veu fondre comme le gibbier, qui en volant est frappé dans le cœur (1)? »

Honoré d'Urfé ne laisse passer aucune occasion d'excuser son ami de cette ambition coupable qu'on lui a toujours reprochée. « Après que Vienne eust été soustraicte au prince, de la sorte que tu sais (2), il tomba en cette grande

---

(1) *Epistres morales*, I, 2.

(2) Nemours perdit cette ville par la trahison de Dizimieu, auquel il avait confié la garde du Pipet, principal château de Vienne. Dizimieu fit sa soumission au roi, et introduisit dans Vienne les troupes de Montmorency, qui vint y recevoir le

maladie, dont il ne releva depuis. Et encore que ses affaires allassent en décadence, à cause du grand coup que cette ville lui avoit donné, si ne laissa-il d'estre fort recherché de ses ennemis. Je vis lors quelques-uns de ses serviteurs, qui le conseilloient d'accommoder ses affaires, puisque le temps le requeroit, et que l'occasion en estoit belle: tant s'en faut, leur respondit-il; c'est à cette heure qu'il faut que nostre résolution se change, s'il est possible, en opiniastreté, pour faire paroistre que non point l'ambition, mais la religion nous a mis les armes à la main (1)..... Quand on luy dit que le sainct Père recevoit son ennemy au giron de l'Église: « Tant « mieux, dit-il, lors nous vivrons en un repos ho« norable. » Tu vois comme il avoit désir de se rendre au port, après avoir tant voyagé (2). »

C'est surtout dans le récit de la mort du prince que l'amitié d'Honoré se montre dans toute sa grandeur. Placé près du lit de son ami, recueillant ses dernières paroles et ses derniers embrassements, il en conserve religieusement le souvenir, et il raconte ensuite ses impressions avec un style triste et solennel, comme la circonstance qui l'inspire: « Au sortir de ma pre-

---

serment des habitants, le 1er mai 1595. (Voyez la *Notice sur le duc de Nemours*, par M. Péricaud, p. 31.)

(1) *Epistres morales*, I, 22.

(2) *Ibid.*, I, 23.

mière prison, dit-il, j'allay en Savoye vers ce grand prince que nous avons suivy, qui peu auparavant y estoit venu de Vienne, comme si les destins le guidoyent, afin qu'il vînt fermer les yeux dans la province, où desja tant d'autres princes de son sang avoyent et régné et fini leurs jours. Il avoit desja souffert un très-grand assaut de son mal, et fut à tel terme que plusieurs l'avoyent tenu pour mort. Il sembloit que le ciel nous le voulût conserver encore, lui redonnant assez de forces pour monter à cheval et pour rejoindre ses troupes. Mais, après avoir supporté plus avec le désir qu'il avoit de ne nous point abandonner, sentant l'ennemy si près, que par force qui luy fût restée de sa dernière maladie, il fut enfin contraint de se retirer à Annecy, où avec quelques particuliers, il faisoit dessein de se guérir en repos. Mais hélas! celuy qui dispose de nous ne voulant nous le laisser plus longtemps, l'appela après une très-longue et inaccoustumée maladie. Très-longue, car il eust quatre mois la fièvre continue: inaccoustumée, d'autant que jamais les médecins ne sceurent recognoistre au vrai quelle elle estoit.

« Mais, pour revenir à cette pitié dont je fus vaincu: au commencement croyant son mal procéder de tristesse, je me figuray qu'il estoit plustost long que dangereux. De sorte qu'attendant sa guérison, je me retiray près de là, avec mon frère de Bussi, employant le temps tantost à la

lecture, tantost aux promenoirs : et tantost à visiter ces grands rochers et agréables précipices de ruisseaux. Mais lorsque j'attendoy quelque nouvelle de sa santé, ne voilà pas un de mes amis, qui m'advertit qu'on ne luy espéroit vie. Quel tressaut fut le mien! et quel le desplaisir qui m'en demeura! Juge-le, Agathon, si jamais ce que tu as aimé a esté en telle extrémité. Je monte à cheval, et ne prends repos que je ne sois près de luy. Je le treuvay tellement abattu de la perte du sang, qu'on ne pouvoit luy estancher, qu'il n'avoit presque la force de lever les bras. Aussi est-il allé traçant ses derniers jours de son sang : et la dernière goutte a esté le dernier moment de sa vie.

> O quelle veüe me fut celle là,
> Et quel m'apparut-il! Et de combien changé
> D'Hector, quand il tournoit des dépouilles chargé
> D'Achille, et de lancer le feu dans les navires
> Des Grecs!

Il avait les yeux haves et enfoncez, les os des joües eslevez : de sorte que la machoire au-dessous, couverte seulement d'un peu de peau, sembloit s'estre retirée et abattue : car ses mouvements en estoient si apparents qu'il sembloit qu'elle ne tînt plus qu'à quelques nerfs : la barbe hérissée, le teint jaune, ses regards lents, ses souffles abattus monstroyent bien à quel point son mal l'avoit réduit. Mais sa main, qui autre-

fois avoit emporté le prix sur les plus belles, n'estoit du tout point cognoissable : car sa jauneur, sa maigreur, ses rides, ses os eslevez et grossis, ses doigts qu'à peine pouvoit-il joindre, et joints tenir droits, la rendoyent si dissemblable de ce quelle souloit estre, qu'il n'y avoit personne qui ne s'estonnast de ce changement..... Sans mentir, Agathon, quand je vis ce schelette, les larmes aux yeux donnèrent témoignage de mon peu de force.

« .... Deslors qu'il se recogneut en danger, il se fit promettre aux médecins, que quand ils le jugeroyent près de sa dernière heure, ils l'en advertiroyent. Se sentant réduit à l'extrémité, et recognoissant à peu près la grandeur de son mal, il leur demande luy mesme sans s'estonner, si sa fin estoit proche. Et ayant sçeu qu'il estoit en très grand danger si la veine se r'ouvroit : Or sus, dit-il, ne faut pas attendre l'extrémité : il vaut mieux avoir beaucoup de temps de reste, que s'il nous en manquoit un moment. Et lors, après avoir fait ce que nous devons tous comme chrestiens, il joint les mains, et les yeux tendus au ciel :

« J'ai, dit-il, autresfois esté aussi près de la mort que je le sçaurois estre à cette heure : et la mesme prière que je te fis, je la fais encores. C'est, ô mon Dieu, que ta volonté soit faicte. Après il fit appeler son frère, et tous ses gentils hommes, qui estoyent pour lors près de luy : et

les nommant tous par leurs noms, et leur disant le dernier adieu, les toucha tous en la main; à l'un luy recommandant une chose; et à l'autre le faisant ressouvenir de sa particulière affection. Enfin d'une voix de tant en tant de la foiblesse interrompue, il leur pria à tous ainsi :

« Dieu me soit tesmoing, mes amis, s'il y a rien que je laisse avec tant de regret que vous. Je sçay que vous avez desdaigné, tout ce qui vous devoit estre plus cher pour moy ; et toutes fois je suis contraint de vous abandonner. Mais pour mon contentement, vivez avec cette créance que de n'avoir encores peu satisfaire à vos mérites est mon plus grand desplaisir. Toutesfois je vous laisse un autre moy-mesme, qui comme de toute autre chose, héritera particulièrement de ma bonne volonté envers vous tous. Je vous supplie de remettre en luy, à ma considération, toute l'amitié dont vous m'avez obligé; et je m'asseure que la fortune qu'avec vous j'aurois commencée, luy permettra de recognoistre vos services et vos affections (1). »

Le duc de Nemours se tourne ensuite vers le marquis de Saint-Sorlin, son frère, et lui adresse les conseils les plus touchants. Il lui recommande ses amis, sa mère, et la sainte cause qui leur a fait prendre les armes. Et puis, sentant ses derniers moments venus : « O mon Dieu, s'écria-t-il,

(1) *Epistres morales*, I, 9.

que je meurs content, ayant les trois biens que j'ay toujours le plus requis : dire adieu à mes amis, voir mon frère, et mourir advisé. » Et se tournant à l'évesque, il luy demanda sa bénédiction, tant pour mourir en l'obéyssance de l'Église, que pour lui tenir lieu de celle de sa mère (1). »

La grandeur d'âme du prince ne se démentit pas un seul moment dans sa longue agonie. Entouré d'une troupe de jeunes seigneurs de son âge qui s'étaient attachés à sa fortune, il vit arriver la mort avec le sang-froid du philosophe et la résignation du chrétien. On aurait dit un sage de l'antiquité, s'entretenant avec ses disciples, et agitant les plus grands problèmes de la vie, au moment où la mort va, pour ainsi dire, donner à ses paroles une consécration divine. Honoré vit s'évanouir les espérances qu'il avait fondées sur la fortune de ce prince. Cependant il ne désespérait pas encore. « Ne crois pas, Agathon, que ma fortune soit perdue, voyant celle que j'avois bastie jusques ici desmolie, en sorte qu'il y a peu d'apparence qu'elle se puisse relever. Je suis encor de mon âge au trois fois neuf; ce n'est qu'à cette heure que je la devroy commencer. Aussi tout ce que j'ai fait jusques icy, je veux que ce ne soit que comme avant que le musicien jouë sur son luth : on luy voit tirer quel-

(1) *Epistres morales.*

ques fredons dessus, tant pour voir s'il est bien d'accord que pour cognoistre s'il a la main en bonne disposition (1). »

La crainte d'interrompre ce que nous avions à dire de l'amitié de Nemours et d'Honoré nous a forcé d'anticiper un peu sur les événements. Nous allons reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé. Après la défection d'Anne d'Urfé, qui s'était fait royaliste, Honoré avait reçu du duc de Nemours la charge de lieutenant général, et il fit en cette qualité quelques efforts inutiles pour soutenir une cause expirante. La trahison désolait les restes d'un parti que les victoires des royalistes et la conversion de Henri IV avaient déjà frappé de mort. Au mois de février 1595, Honoré fut arrêté à Feurs, dans un conseil qu'il présidait. Telle est l'incertitude des renseignements que nous avons pu recueillir sur ce fait, et le peu de précision des détails dans lesquels Honoré d'Urfé entre dans ses *Épîtres morales* à l'occasion de cet événement, qu'il nous est impossible de dire s'il fut arrêté par les royalistes ou par les ligueurs. Quelques biographes ont raconté qu'il avait été fait prisonnier par les soldats de Marguerite de Valois, alors retirée au château d'Usson en Auvergne, et que l'amour de la reine avait adouci les rigueurs de sa captivité. Il semble d'abord difficile de croire qu'Ho-

(1) *Epistres morales*, I, 14.

noré ait été arrêté par les ordres de Marguerite, puisqu'ils suivaient tous deux le même parti; on peut cependant supposer que la défection d'Anne, son frère, l'avait rendu suspect aux ligueurs. Cette hypothèse s'accorderait d'ailleurs avec les détails qu'Honoré d'Urfé donne lui-même sur son arrestation : « Je n'ay pas esté pris à force, dit-il, mais surpris à l'espère : autrement j'auroy honte de ma prise, au lieu que je n'ay que regret de sa perfidie (1). » Il se plaint ici de la perfidie d'un ami qui l'avait sans doute calomnié auprès du duc de Nemours, pour lui enlever la charge de lieutenant général que le prince lui avait confiée : « Il se figuroit de se prévaloir de ma charge, si je demeuroy les mains liées, et il lui est advenu non autrement qu'à l'enfant peu advisé qui, voyant la flamme de la chandelle, espris de sa beauté, y porte la main sans jugement pour la prendre, et pensant se l'estaindre avec les doigts, treuve que tuant la beauté de cette flamme, il ne lui en reste autre chose qu'une bruslure qui luy en cuyt par après longuement (2). »

Le cœur d'Honoré avait été ulcéré par la douleur de cette trahison inattendue. Ses *Épîtres morales* sont pleines de ses regrets et de ses mépris à l'égard de cet ami perfide. « Que si tu me

(1) *Epistres morales*, I, 5.
(2) *Ibid.*

demandes, dit-il, que vouloit signifier cette estroite prattique avec cet homme, croy que ce n'estoit point amitié, mais arrbes d'un fondement, ou encores les premières pierres n'estoyent bien jettées. Car je cherchois l'argille, afin que sur le fort je peusse assurer mon édifice (1). Marquons donc de blanc ce jour, comme celuy qui très heureux m'a fait descouvrir ses idoles mensongères, et ces larmes faintes de la Circé de son ame : Circé pour certain en soy-même, mais bien différente de l'autre, car sa science n'est pas de transformer autruy, mais ses discours, son visage et ses actions, en diverses métamorphoses (2). Il reste de satisfaire au désir qu'a l'advanture tu auras de sçavoir quel est celuy dont je plains la perfidie. Sçaches que c'est une personne qui a pensé

Pour se mettre en honneur de se prendre à Ronsard,

et qui se voyant incognue a creu que brusler le temple de Diane le feroit renommer. Que cela te suffise, attendant que mon espée t'en rende plus claire cognoissance; car c'est elle et non pas cette plume qui m'a esté donnée en partage pour marquer mes ennemis (3). »

---

(1) *Epistres morales*, I, 1.

(2) *Ibid.*, I, 7.

(3) *Epistres morales*, 1re édit., 1598, p. 28 (Ep. au lecteur).

La prison d'Honoré d'Urfé dura un mois et demi. Il en sortit à temps pour aller recevoir les derniers adieux du duc de Nemours. Tout ému encore par la mort de ce prince, en qui il perdait un protecteur et un ami, il vola à la défense de Montbrison, menacé d'un siége par les royalistes. Mais, à peine fut-il arrivé dans cette ville, que, par des circonstances dont il est bien difficile de se rendre compte, il fut arrêté de nouveau, et conduit en prison dans la ville qu'il était venu secourir. Cette seconde captivité, et la mort d'Antoine d'Urfé, qui avait été tué par les ligueurs, le 1er octobre 1594, près de Villeret en Roannais, me confirment dans l'idée que cette famille était devenue suspecte au parti qu'elle avait jusqu'alors si puissamment soutenu. Ce fut pendant sa captivité à Montbrison qu'Honoré d'Urfé écrivit les *Épistres morales*, pour se distraire et se consoler.

Tant de malheurs avaient porté le découragement dans cette âme intrépide. Honoré soupirait après le moment où il pourrait aller vivre dans la retraite, loin d'un monde où il n'avait encore trouvé que la guerre et la trahison. Cependant il voulait se retirer avec honneur, et, pour cela, il avait résolu d'attendre que la victoire fût entièrement décidée pour l'un des deux partis. Ces sentiments nobles et chevaleresques sont admirablement exprimés à la fin du premier livre des *Épistres morales*. « Si tu croyois,

Agathon, que la retraitte que je te sonne fust pour te clorre dans les montagnes affreuses, ou pour te séparer, comme un Timon, entièrement de la compagnie des hommes, tu te tromperois beaucoup; je veux que tu te retires seulement de la mer sur le rivage... Je sçay que tu me mettras devant les yeux, puisque c'est un bien si souverain, pourquoy je ne l'eslis. S'il m'estoit permis, Agathon, avec quel contentement le feroy-je! Je suis trop engagé au combat; il faut que nous sçachions à qui le champ de bataille demeurera; et, si j'ay la victoire, tu cognoistras que je ne te donne conseil que je ne veuille prendre pour moy; mais, à cette heure, elle seroit estimée fuitte, et non pas retraitte (1). »

Lorsque l'autorité royale eut été entièrement rétablie dans le Forez, Honoré se retira à la cour du duc de Savoie, qui était son parent. Il put enfin jouir de cette retraite paisible, qui était, depuis quelque temps, le plus ardent de ses vœux. Vivant, à Chambéry, dans la société de quelques hommes choisis, il se livra avec ardeur à ces études littéraires qui devaient illustrer son nom. Son esprit, si bien cultivé dans l'enfance, avait été rapidement mûri, dans la jeunesse, par la pratique des hommes et les leçons de la mauvaise fortune. Son âme, trempée par le malheur, avait je ne sais quoi de triste et d'élevé

(1) *Epistres morales*, I, 23.

qui éclate surtout quand il parle de la perte de ses espérances. C'est dans les doux loisirs qu'Honoré goûta à Chambéry, après tant de violentes tempêtes, qu'il composa son poëme de *Sireine*, qu'il conçut le plan de la *Savoysiade*, et qu'il rédigea ses *Épistres morales*.

Anne d'Urfé ayant embrassé les ordres sacrés, Jacques son frère venait d'être nommé bailli de Forez à sa place. Celui-ci, par suite de quelques arrangements de famille, avait cédé à Honoré le comté de Châteauneuf en Bresse, dans lequel étaient compris la terre et le château de Virieu-le-Grand, où Honoré faisait quelquefois sa résidence. Peu de temps après cette cession, Honoré se maria avec Diane de Châteaumorand, non par amour, comme on l'a si souvent répété, mais par intérêt, et pour ne pas laisser sortir de sa famille les grands biens que Diane y avait apportés (1). Il avait fallu des dispenses à Anne pour entrer dans les ordres, quoique marié; il en fallut à Honoré pour épouser sa belle-sœur. Urbain VIII disait à cette occasion, que les d'Urfé auraient besoin pour eux seuls d'une chancellerie pontificale et d'un pape tout entier. Le mariage d'Honoré d'Urfé ne fut pas le dénoûment longtemps attendu d'un long roman de souffrances et d'amour; c'était une pure spéculation de fortune qui ne pouvait amener le bonheur. Nous

(1) *Les d'Urfé*, p. 148.

verrons dans le chapitre suivant combien cette union causa d'ennuis et de dégoûts à celui qui a cependant si bien décrit dans l'*Astrée* les charmes de l'amour vertueux, et le bonheur de deux âmes qu'unissent des liens indissolubles.

CHAPITRE V.

Dernières années d'Honoré d'Urfé ; sa mort.

Honoré n'avait que trente-deux ans quand il épousa Diane, sa belle-sœur. Cette union, contractée, comme nous l'avons dit, pour des motifs d'intérêt, n'était assortie ni par l'âge, ni par le caractère des époux. Diane avait sept ans de plus que son nouveau mari, et elle était hautaine, et sottement orgueilleuse de sa beauté. Sans cesse entourée de grands chiens qui répandaient partout et jusque dans son lit une saleté insupportable, elle fuyait la société, et se retirait dans sa chambre, où sa seule occupation était de prendre des moyens pour conserver cette beauté qui la rendit célèbre. Non contente d'opposer aux impressions de l'air et aux rayons du soleil un double rempart de vitres et de rideaux, elle portait presque toujours un masque sur la figure. Segrais rapporte que le marquis d'Urfé, neveu d'Honoré, qui avait connu Diane, disait qu'elle était devenue fort grosse avec l'âge, et qu'elle était idolâtre de sa beauté. Un jour, raconte-t-il, elle fit un voyage en Forez, et vint se loger dans la petite abbaye des bénédictines de Bonlieu, qui n'est qu'à une lieue de la Bâtie. Quoique Ma-

rie de Neuville, sa belle-sœur, n'eût jamais été en bonne intelligence avec elle, elle ne laissa pas d'envoyer Charles-Emmanuel, son fils aîné, lui faire un compliment et la prier de ne point prendre d'autre logis que le sien. Elle s'en excusa sur ce que les vitres y étaient mal entretenues; il repartit que, depuis qu'elle en avait fait enlever les vitres de cristal qui y étaient, on avait eu soin d'y en faire mettre de verre. « Voilà, lui répliqua-t-elle un peu émue, des discours que vous avez appris de votre mère: il en faudrait d'autres pour m'attirer chez vous (1). »

Ces défauts de Diane, et peut-être aussi l'humeur inconstante d'Honoré, finirent par amener la froideur et la désaffection entre les deux époux. On peut croire cependant que si des enfants étaient venus resserrer les liens de cette union, Honoré aurait pu supporter plus facilement les défauts de leur mère. Mais Diane ne donnait à son mari que des espérances trompeuses. Aussi, après avoir vécu quelque temps avec elle à Châteaumorand, Honoré, désespérant d'en avoir un héritier, se sépara d'elle, mais de corps seulement, et sans formalités légales. Ainsi l'écrivain qui a décrit avec tant de charme le bonheur et la constance des feux de l'amour, a trouvé, dans un mariage où les calculs de la

(1) Voyez le *Segraisiana* et *Les d'Urfé* de M. Bernard, p. 150.

fortune avaient pris la place de l'affection et du sentiment, la juste récompense de son ambition, la froideur d'abord, et puis le dégoût et la haine. Honoré n'eut pas pour sa Diane l'inaltérable dévouement de Céladon et de Silvandre; mais comme l'inconstant Hylas, il s'éloigna par une séparation volontaire de celle qui aurait dû être toujours l'objet de ses affections.

Le mariage d'Honoré, sa mésintelligence avec sa femme, la séparation qui en fut la suite, ne suspendirent pas ses travaux littéraires. Le *Sireine* avait été achevé en 1599. Il le dédia au duc de Savoie, et en offrit à Marguerite, fille de ce prince, un exemplaire qui se voit encore dans la bibliothèque de l'Université de Turin. De 1600 à 1606, il écrivit le poëme de la *Savoysiade*, qui est resté manuscrit, et dont quelques vers seulement ont paru, en 1615, dans les *Délices de la poésie française* de Rosset. Ce fut enfin vers cette époque qu'il commença l'ouvrage célèbre qui devait immortaliser son nom. Honoré s'était retiré dans les États du duc de Savoie. Il était tombé dans la disgrâce de Henri IV, tant pour la conduite qu'il avait tenue pendant la Ligue, qu'à cause de l'amour de Marguerite de Valois, dont la médisance lui avait fait honneur. Nous devons probablement la première et la seconde partie de l'*Astrée* aux ennuis de cet exil volontaire.

Nous parlerons ailleurs du succès véritable-

ment merveilleux de ce roman. Henri IV lui-même, quoiqu'il n'aimât pas l'auteur, se plaisait à la lecture de ce livre, et nous savons par un passage des mémoires de Bassompierre qu'au mois de janvier 1609, le roi, pendant une attaque de goutte, se faisait lire toutes les nuits « le livre de l'*Astrée*, qui étoit lors en vogue (1). » Il était impossible que l'auteur d'un livre qui avait tant de succès n'eût pas en même temps un grand nombre d'amis et d'admirateurs. Aussi Honoré commença-t-il dès lors à fréquenter la cour. Il partageait son temps entre le séjour de Paris et celui de la cour du duc de Savoie. Il allait quelquefois visiter ses terres, ainsi que le prouve un passage curieux de l'*Esprit de saint François de Sales*, ouvrage de Pierre Camus, évêque de Belley : « Honoré d'Urfé, dit-il, estoit de Forests, d'une maison fort illustre, du partage de laquelle lui estoit escheu le marquisat de Valromey et la comté de Chasteauneuf, qui estoient dans mon diocèse, et quoy que son séjour ordinaire fut aux cours de France et de Savoye, ses ancestres ayant eu alliance avec les princes des Allobroges, lorsqu'il venoit en ses terres y faire quelque demeure, et y respirer cette douce liberté qui ne se trouve point dans les cours, qui est un païs d'esclavage et de servitude, j'estois pasteur de cette ouaille, et outre cette amitié

---

(1) Tom. XIX, p. 385, de la collection de Petitot.

particulière dont il me favorisoit, j'avois le bonheur de sa fréquente conversation (1). »

La troisième partie de l'*Astrée* parut en 1619, dédiée à Louis XIII. Cette lenteur dans la publication s'explique par la grosseur des volumes ou parties, divisées chacune en douze livres, et par les devoirs que l'auteur avait à remplir dans la société. Devenu célèbre par le succès de son ouvrage, il était l'objet de toutes les prévenances. Il était obligé de sacrifier une partie de son temps aux devoirs de l'amitié et à la correspondance qu'entretenaient avec lui quelques-uns des lecteurs de l'*Astrée*. Il n'avait pas d'ailleurs renoncé à la profession des armes. A peu près vers cette époque, il se signala dans les armées du duc de Savoie, qui lui conféra les ordres de Saint-Lazare et de l'Annonciade.

Honoré passa les dernières années de sa vie dans une petite maison de campagne près de Turin. C'est là qu'il écrivit les *Paraphrases* des Psaumes, la *Silvanire*, et la quatrième partie de l'*Astrée*. Gabrielle d'Urfé, sa nièce, publia, en 1624, un fragment de cette quatrième partie, lequel diffère un peu par le fond et beaucoup plus par la forme, de celle que Baro publia trois ans plus tard. La vogue de ce roman ne faisait que

---

(1) *L'esprit de saint François de Sales*, par Pierre Camus, évêque de Belley, tom. VI, p. 119. (Paris, 1640 et 1641, 6 vol. in-8°.)

grandir. Il n'était pas seulement répandu en France et en Savoie ; déjà les peuples étrangers cherchaient à se l'approprier par des traductions, et Honoré d'Urfé reçut à cette époque un témoignage précieux de l'enthousiasme que son livre excitait partout. Cette anecdote trouve ici naturellement sa place, et nous allons la rapporter telle que nous la trouvons dans l'excellent livre de M. Bernard.

« Honoré d'Urfé reçut alors une lettre fort curieuse, qui lui fut adressée par vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne, qui, ayant pris les noms des personnages de l'*Astrée*, avaient formé, sous le nom d'*Académie des vrais amants*, une réunion pastorale à l'imitation de celles de ce roman. Dans cette lettre, datée du *Carrefour de Mercure*, le 10 mars 1624, Honoré est supplié de vouloir bien prendre pour lui le nom de Céladon, qu'aucun des membres de cette étrange académie n'avait eu l'audace d'usurper, dans le sentiment de son imperfection. Soit que le volume publié sous le nom de la demoiselle d'Urfé ne fût pas encore connu en Allemagne, soit que ses défauts l'eussent fait rejeter tout d'abord comme un enfant bâtard, les membres de l'Académie des vrais amants prient instamment l'auteur de l'*Astrée* de vouloir bien leur donner enfin la quatrième partie, qu'ils attendent depuis si longtemps, l'assurant qu'ils ont relu si

souvent les trois premières, qu'ils pourraient sans peine, grâce à leur mémoire, les redonner au monde, supposé que tous les volumes en fussent anéantis. Honoré d'Urfé fit à cette lettre une réponse, qui est datée de Châteaumorand, le 10 mars 1625, précisément un an après. Elle ne contient rien de remarquable : seulement il dit aux princes allemands qu'il se trouve trop honoré de leur épître, et qu'il leur dédie non-seulement la quatrième partie de l'*Astrée*, mais encore toutes les productions de sa plume (1). »

Cette lettre singulière, envoyée à l'auteur de l'*Astrée* par l'*Académie des vrais amants*, est sans contredit un des monuments les plus curieux des mœurs et de la société du commencement du XVIIe siècle. C'est comme un souvenir des anciennes *Cours d'amour*, renaissant au milieu de la rêveuse Allemagne. Nous verrons, quand nous nous occuperons plus particulièrement de l'*Astrée*, quelques salons de Paris, au milieu du XVIIe siècle, s'occuper encore des aventures de l'*Astrée*, et engager sérieusement des paris sur quelques points obscurs de la géographie de ce roman : tant fut profonde et durable l'impression produite par ce livre!

Malheureusement Honoré d'Urfé n'eut pas le temps de l'achever et de le porter à sa perfection. Après un dernier voyage en Forez, il re-

(1) *Les d'Urfé*, par M. Bernard, p. 166.

passa les Alpes qu'il ne devait plus revoir. « La dernière fois que mes yeux eurent le plaisir de le voir, dit Pierre Camus, il passoit en Savoye, et de là en la guerre de Piémont, où il mourut dans une assez grande charge et parmy les fonctions militaires. Il me vint de sa grâce dire adieu ; il désira pour la prospérité de ses armes la bénédiction de son évesque ; et le dernier repas qu'il ait fait en France fut chez nous, où parlant de mon *Agathonphile* et de ma *Parthenice*, qu'il avoit leus, disoit-il, avec contentement, il ajouta : C'est à cette heure que je puis dire :

.... Terras Astræa reliquit.

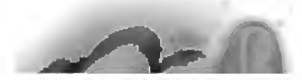
Si vous continuez, vous ferez perdre terre à tous les romans. Je luy dy que sous un monarque si juste que celuy qui nous commande, nous devions faire de meilleurs présages, et dire plustost :

...... terras Astræa gubernat.

La mémoire de ce seigneur, qui m'est douce comme l'espanchement d'un parfum, me sera en esternelle bénédiction (1). »

L'éclat dont brilla le roman de l'*Astrée* contribua peut-être à jeter dans l'ombre les dernières années d'Honoré d'Urfé. Aussi nous pardonnera-

(1) *L'esprit de saint François de Sales*, tom. VI, p. 122.



t-on de recueillir dans les auteurs contemporains tous les souvenirs qui se rattachent à cet homme illustre. Nous trouvons, dans le premier volume de la *Bibliothèque des Romans* (1), un opuscule du célèbre Patru, contenant quelques détails intéressants sur les dernières années d'Honoré. C'est un travail très-curieux sur l'*Astrée*, donnant l'explication des motifs qui portèrent l'auteur à écrire ce roman, et faisant en même temps connaître les personnages contemporains dont Honoré a voulu peindre le caractère et raconter l'histoire dans son ouvrage. Nous aurons plus tard à revenir sur ce document; nous allons seulement en extraire ce que Patru raconte de ses relations avec Honoré d'Urfé :

« Puisque vous me l'ordonnez, madame, je veux bien vous obéir; mais je crains que ce peu d'éclaircissement que je pourrai vous donner ne contente ni votre curiosité, ni l'extrême passion que j'ai de vous plaire. Lorsqu'en mon voyage d'Italie, je passai par le Piémont, je vis l'illustre d'Urfé; et je le vis avec tant de joie, qu'encore aujourd'hui je ne puis penser, sans plaisir, à des heures si heureuses. Il avoit cinquante ans, et davantage; je n'en avois que dix-neuf; mais la disproportion de nos âges ne me faisoit point de peur. Bien loin de cela, je le cherchois comme on cherche une maîtresse; et les moments que

(1) Milan, 1790, premier vol., p. 179

je passois auprès de lui ne me duroient guère plus qu'ils ne me durent auprès de vous. Il m'aimoit comme un père aime son fils. S'il avoit le moindre loisir, j'avois aussitôt de ses nouvelles; il me menoit aux promenades; il me fit voir tout ce que je voulois voir du grand monde et de la cour de Savoie; mais tout cela avec tant de témoignages de tendresse et de bonté, que je serois un ingrat si je n'en gardois éternellement la mémoire. Je le vis donc pendant trois semaines que je séjournai à Turin. Dans nos entretiens, il me parloit de diverses choses; mais, pour moi, je ne lui parlois que de son *Astrée*. Il n'y en avoit alors que trois volumes d'imprimés, et je les savois presque par cœur, parce que je les lisois même au collége. Ainsi, il n'étoit ni berger, ni bergère du Lignon que je ne misse sur les rangs; mais toujours je revenois à la belle Astrée; car, outre que parlant d'elle avec admiration, comme je faisois, ce discours ne pouvoit être que très-agréable à notre héros; avec cela, je vous confesse que pour l'amour, l'humeur de cette divine fille est tout à fait de mon goût; et si vous m'en demandez la raison, c'est que son cœur, à la vérité, est d'une conquête difficile; mais du moment qu'il est à vous, il est à vous tout entier.

« Or, pour revenir à notre propos, je savois déjà quelques vérités de l'*Astrée*. Feu mon frère aîné, qui étoit alors assez dans le monde, m'avoit appris ce qui s'en disoit. Je connoissois, par

exemple, Céladon et sa bergère; je connoissois Daphnide, Célidée, et leurs amants; mais ce peu de connoissance étoit mêlé de tant d'incertitude et d'obscurité, qu'à vrai dire, ce n'étoit presque rien savoir. Cependant je me servois de ces petites lumières pour faire parler notre illustre. Tantôt je lui demandois s'il étoit vrai qu'il fût Céladon, que le grand Euric fût Henry le Grand, et ainsi des autres personnages de ma connoissance. Il me répondoit toujours que c'étoit bien peu que dix-neuf ans, pour me confier tant de secrets d'une si haute importance. Car, ajoutoit-il, il y a des princes et des princesses, il y a des rois et des reines qui montent sur notre théâtre; et je ne puis vous entretenir de leurs passions, sans vous découvrir beaucoup de choses, dont peut-être, à l'âge où vous êtes, vous auriez peine de vous taire. Tous ces refus ne purent me rebuter; je revenois toujours à mon point. Enfin, un après-dîner que je le pressois avec toute la chaleur que vous pouvez vous imaginer: Je vous promets, me dit-il, qu'à votre retour je vous donnerai tout ce que vous souhaitez; et toutefois, lui répondis-je, je n'aurai alors que vingt ans. Cela est vrai, reprit-il en m'embrassant; mais, avec les lumières et les inclinations que vous avez, ce n'est pas peu qu'une année de l'air d'Italie; et d'ailleurs, vous étonnez-vous si, avant que de mourir, je veux vous voir, au moins, encore une fois?

« Il n'y a que vous, madame, qui me puissiez donner plus de joie. Je pensois déjà tenir cette clef si ardemment désirée; je croyois déjà savoir tous les mystères de l'ingénieuse tromperie de Climante, et de l'immortelle Fontaine de la vérité d'amour. Mais cet homme divin, qui m'avoit donné de si douces espérances, cet homme qui méritoit de vivre toujours, je le trouvai mort à mon retour. Je ne puis vous dire combien cette perte me fut sensible; j'en pleurai à chaudes larmes; et je ne sais ce que je fusse devenu, si, en ce temps-là, j'eusse pu prévoir que vous seriez curieuse, un jour, de tout ce que je venois chercher inutilement à Turin. »

Ce récit, plein de grâce et de sentiment, n'est pas seulement un monument précieux de notre histoire littéraire, nous prouvant, par le témoignage d'Honoré lui-même, que l'*Astrée*, sous le voile d'une ingénieuse allégorie, nous offre le tableau de la société contemporaine; nous y trouvons, en outre, une peinture délicate du caractère de notre écrivain. Cette bienveillante affabilité, cette douce sympathie de l'homme qui a vécu pour le jeune homme avide de connaître; cette réserve, cette délicatesse de l'auteur, craignant de soulever le voile et de laisser pénétrer le mystère de son œuvre; tout enfin, jusqu'à ces pressentiments d'une mort prochaine, jette sur la figure d'Honoré je ne sais quelle teinte d'une tristesse calme et majestueuse. On dirait, en ef-

fet, qu'Honoré ait vu arriver le terme de sa vie, quoiqu'il fût d'un âge qui lui aurait permis d'espérer encore de longues années. Il commençait déjà à se préoccuper de cette vie future, qui est le port et la véritable patrie pour l'âme chrétienne, agitée par les tempêtes du monde. De la Mure dit que, sur la fin de sa vie, Honoré s'occupait d'ouvrages de dévotion, et que, dans sa dernière maladie, il dicta aux assistants une paraphrase en prose de l'hymne *Stabat mater dolorosa*, qui était restée dans les archives de la maison d'Urfé, où il put la lire (1). C'est probablement à cette époque, et peu de temps avant sa mort, que furent achevées et imprimées la *Paraphrase des cantiques de Salomon*, et ses autres poésies sacrées.

Il commençait déjà, quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-sept ans, à ressentir les incommodités de la vieillesse; il éprouvait depuis quelque temps un affaiblissement dans la vue. Cependant, au mois de juin 1625, il se trouvait à l'avant-garde de l'armée qui prit la Pièves, ville de l'État de Gênes, qui s'était soulevé à l'instigation de l'Espagne. Mais c'était là son dernier exploit et sa dernière bataille. Une chute de cheval, aggravée par les rudes travaux de la guerre, le

---

(1) *Bibliothèque forésienne*, manuscrit de la bibliothèque publique de Montbrison, cité par M. Bernard, p. 169.

força d'abandonner l'armée, et de se retirer à Gênes. Il se fit ensuite transporter à Villefranche en Piémont, où il mourut, le 1er juin 1625, assisté, dans ses derniers moments, par Charles-Emmanuel son neveu, et par mademoiselle d'Urfé, sa nièce (1).

Gioffredo, dans son *Histoire des Alpes maritimes*, dit que son corps fut porté à Turin, pour y être enseveli avec honneur. Mais le passage suivant, extrait de la préface de la cinquième partie de l'*Astrée* par Baro, semble prouver que les cendres d'Honoré furent transportées en France, et ensevelies à Boulieu, sépulture ordinaire de la famille d'Urfé. Baro s'adresse à la bergère Astrée elle-même : « Prends garde, lui dit-il, si tu ne veux m'offenser cruellement, de ne retourner point sans moy revoir le lieu bienheureux qui te donna ta première nourriture, et qui triomphe aujourd'huy de la despouille de ce corps, qui fut autrefois l'organe de l'esprit qui te forma ; le désir qui me presse de t'y accompagner, est si beau et si violent, que la crainte d'y trouver des obstacles, fait que j'ai presque autant de passion à craindre une bonne fortune, que les autres en ont à la rechercher. Ce sera alors que LIGNON, succédant à l'amitié de son maistre et du mien, me redira confidemment les plus doux secrets qui ont été fiez à ses ondes, et

(1) *Les d'Urfé*, p. 169.

chaque jour verra naistre de nouvelles fleurs que j'iray semer sur son tombeau. »

Non loin du château de la Bâtie on voit un petit tertre, bordé autrefois de six arbres, qu'allait arroser un bras du Lignon, ainsi que semble l'indiquer la forme du terrain. Ce tertre, jadis caché dans un petit bois, portait le nom de *Tombeau de Céladon,* et servait de but de promenade aux visiteurs. Aujourd'hui, tout a disparu. Le petit bois a été défriché; il ne reste des arbres qui bordaient le tombeau que deux tilleuls à demi brisés par les orages, et le Lignon s'est retiré comme indigné de tant de profanations. La culture aura bientôt fait disparaître ce qui reste de ce monument précieux, et la tradition seule conservera le souvenir d'un tombeau où dorment peut-être les cendres de l'auteur de l'*Astrée.*

—

CHAPITRE VI.

Anne et Antoine, frères d'Honoré d'Urfé. Extinction de cette famille à la fin du XVIIIe siècle.

Au commencement du XVIIe siècle, la famille d'Urfé était parvenue à un très-haut degré de gloire et de puissance. Elle s'était illustrée dans les lettres et dans les armes. Alliée aux maisons les plus nobles et les plus anciennes de la France, elle avait obtenu tous les honneurs qu'elle pouvait espérer, et de nombreux rejetons semblaient devoir longtemps encore continuer son nom et sa fortune. Et cependant telle est l'instabilité des choses humaines que le dernier des d'Urfé mourut sans postérité au commencement du XVIIIe siècle, et que le dernier représentant par les femmes d'une famille naguère si nombreuse et si puissante s'empoisonna pour se soustraire à l'échafaud, dans la prison du Luxembourg, où il avait été renfermé à l'époque de la terreur! Nous avons pensé qu'on lirait avec intérêt quelques détails sur la décadence rapide de cette famille célèbre, et sur ceux des frères d'Honoré qui se sont, comme lui, fait un nom par leurs ouvrages.

Anne, fils aîné de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie, ne reçut aucune instruction dans

son enfance. « Je n'entray jamais, dit-il lui-même, en collége ni en classe pour estudier, ma mère y contrariant par une opinion féminine, craignant que je ne fusse embabouiné de la secte nouvelle, pour quelques légères responces qu'elle m'avoit ouy faire en mon enfance; au lieu de quoy j'ai passé toutte ma jeunesse à la suite de la cour ou des armées (1). » Cependant le goût de l'étude, et d'heurenses dispositions naturelles qui ne tardèrent pas à se développer, suppléèrent jusqu'à un certain point à ce défaut de culture littéraire. « C'est une chose admirable en ce seigneur, que la Muse aye commencé de luy inspirer la fureur poétique, ayant à peine attaint l'aage de quinze ans, depuis lequel temps il n'a cessé et ne cesse, parmy autres nobles et sérieus exercices, de faire des vers; mais tels et si gaillards, que Pierre de Ronsard, qui en a veu, en prise grandement la façon et l'ouvrier. Ce que de sa bénigne grace et naturelle bonté il m'en a monstré escrit de sa main, est la *Diane*, contenant cent quarante sonnets par luy composez à Marignan, 1573 (2). »

---

(1) Préface des *Hymnes de messire Anne d'Urfé*, dans un volume manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale (*Supplément français*, 183), sous ce titre: *OEuvres spirituelles et morales du marquis d'Urfé.*

(2) *Bibliothèque d'Antoine Duverdier*, *contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français*,

Ce poëme, dont il ne nous reste que des fragments cités par Duverdier, fut composé en l'honneur de Marguerite Gaste, dame de Luppé, pour laquelle Anne d'Urfé avait conçu une « affection nonpareille, avant d'avoir atteint trois lustres de son âge. » Il fut écrit, non pas en Italie, comme l'ont avancé quelques biographes trompés par la ressemblance des noms, mais en Provence, dans la terre de Marignane, que la famille d'Urfé avait acquise par son alliance avec la maison de Savoie. Anne, qui se proposait de publier plus tard ces poésies, voulut tromper la jalouse susceptibilité de sa femme, en donnant le nom de Diane à un recueil de vers entièrement consacrés à célébrer la vertu et la beauté de Marguerite de Luppé.

Peu de temps après son mariage avec Diane de Châteaumorand, en l'année 1574, Anne fut pourvu de la charge de bailli de Forez, vacante par la mort de son père. Les malheurs de la France, désolée à cette époque par les guerres civiles, lui inspirèrent un petit poëme, intitulé *les Misères de la France pendant les années* 1575 *et* 76. Ce poëme se compose de vingt sonnets, précédés de deux sonnets dédicatoires, le premier à Henri III, le second à Henri IV. Ce der-

---

avec le supplément latin du même Duverdier, à la bibliothèque de Gessner, Lyon, 1585, in-fol., p. 44-46.

nier fut biffé plus tard, et remplacé par un autre au duc de Nemours (Saint-Sorlin), lorsque Anne d'Urfé, ayant en vain sollicité de Henri IV le prix des services importants qu'il lui avait rendus à la fin de la Ligue, se retira de la cour et du monde.

Anne se montra toujours dévoué à la cause catholique. François de Mandelot, gouverneur de Lyon, le nomma mestre de camp de l'armée qu'il envoyait contre les paysans du Dauphiné, soulevés à la voix du tiers état de cette province. La *ligue des vilains* fut en peu de temps vaincue et dissipée. Mais Anne fut bientôt entraîné dans une guerre plus longue et plus meurtrière. Partisan de la Ligue, dont il ne soupçonna pas d'abord les desseins perfides et ambitieux, il prit les armes pour la défense de la foi de ses pères, et suivit le mouvement dirigé par les échevins de Lyon. Mais quand les prétentions du duc de Nemours se furent enfin démasquées, lorsqu'il vit que les catholiques sincères n'étaient que les instruments d'une faction coupable, il embrassa la cause royale, et contribua plus que tout autre à la pacification du pays.

Les services qu'il venait de rendre furent presque entièrement méconnus. Myolans de Chevrières, seigneur de Saint-Chamond, obtint à son préjudice la charge de lieutenant général de M. de la Guiche, gouverneur en chef des pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais. Anne, payé d'ingratitude par les deux partis qu'il avait

servis tour à tour, résolut de vivre désormais dans la retraite, et de demander à sa muse les consolations dont il avait besoin. C'est alors qu'il composa son *Gentilhomme champeistre*. Henri IV s'efforça en vain de détourner Anne d'Urfé de ses projets de retraite, en le nommant conseiller d'État, et en lui envoyant le collier de l'ordre du Saint-Esprit. Anne refusa ces récompenses tardives, et ayant obtenu du pape l'annulation de son mariage avec Diane de Châteaumorand, il reçut, au mois de juillet de l'an 1603, les ordres sacrés, des mains de l'évêque de Damas, suffragant de Lyon. Le prince Maurice, cardinal de Savoie, le nomma son vicaire général en deçà des monts; l'illustre chapitre de l'église métropolitaine de Lyon le reçut avec honneur au nombre de ses chanoines-comtes, et il devint enfin doyen de l'église collégiale et royale de Notre-Dame de Montbrison.

Anne d'Urfé ne renonça pas néanmoins au commerce des muses. Il s'y adonna, au contraire, avec plus de zèle et plus de succès. « Ayant assez recounu, dit-il, la vanité des honneurs mondains par ceux que j'ay possédez, je me résollus changer de profession et par mesme moyen de suget d'escrire, apliquant ceste muse, qui avoit tant chanté les choses profanes, aux célestes et moralles, comme vous pourrez voir par se premier livre que je metz au jour, dédié à nostre grand roy, espérant, avec l'aide de Dieu, qu'il

sera bientost suivy de deux aultres (1). » Anne composa, en effet, un assez grand nombre de poésies religieuses, qui sont presque toutes restées manuscrites, à l'exception de cinq hymnes, imprimées à Lyon en 1608 (2). Ces poésies n'offrent rien de bien remarquable, ni pour le fond, ni pour la forme. Nous en excepterons l'*Hymne des Anges*, qui forme, avec les *Discours de la Judic*, une ébauche de poëme épique, dont la première partie n'a peut-être pas été inconnue à Milton. Anne d'Urfé mourut en 1621.

Antoine d'Urfé, le plus jeune des fils de Jacques, avait été élevé avec ses deux frères, Honoré et Christophe, au collége que les jésuites avaient

---

(1) *OEuvres spirituelles et morales du marquis d'Urfé*, manuscrit de la Bibliothèque royale, déjà cité. On aura sans doute remarqué combien est défectueuse l'orthographe d'Anne d'Urfé. Sa faute la plus grave et la plus commune consiste à confondre l'adjectif déterminatif *ce*, *cet*, *cette*, avec l'adjectif possessif *son*, *sa*, *ses*. Il écrit indifféremment l'un et l'autre par un *s*.

(2) Les hymnes imprimées d'Anne d'Urfé forment un volume in-4° de 234 pages. Ces hymnes sont : *Hymne du sainct Sacrement*, dédiée au cardinal de Joyeuse; *Hymne de l'honneste Amour*, dédiée au roi; *Hymne des Anges*, dédiée à la reine; *Hymne de la Vertu*, dédiée au dauphin; et l'*Hymne de sainte Suzanne*, dédiée à Marguerite de Valois. (Voyez dans *les d'Urfé* de M. Bernard, p. 108 et suivantes, des détails intéressants sur la possibilité de publier en 4 volumes toutes les œuvres d'Anne d'Urfé.)

fondé à Tournon. Il montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions; et l'on trouve, dans la *Triomphante entrée* de son frère, un anagramme et une assez longue pièce de vers qui fut peut-être composée par lui, et qu'il débita lui-même dans un intermède de la pastorale jouée dans cette occasion. Au sortir du collége, il se voua à l'état ecclésiastique. Très-jeune encore, il fut élu abbé de la Chaise-Dieu, maison de l'ordre de Saint-Benoît, située en Auvergne, sur les confins du Velay et du Forez. Quoique cette élection eût été faite régulièrement, et qu'Antoine d'Urfé, dans un voyage qu'il fit à Rome, eût obtenu du pape l'investiture de ce bénéfice, le nouvel abbé ne put prendre possession de son abbaye qu'avec le secours d'Anne son frère, qui força la porte du monastère et s'en rendit maître par les armes (1).

Dans le cours de l'année 1592, Antoine d'Urfé, qui n'était âgé que de vingt et un ans, fit imprimer deux ouvrages ayant pour titres : *l'Honneur*, premier dialogue du Polémophile, et *la Vaillance*, second dialogue du Polémophile (2). Dans ces deux dialogues, l'auteur semble avoir

---

(1) Voyez à cet égard une lettre très-curieuse d'Anne d'Urfé aux consuls et échevins de Lyon. *Les d'Urfé*, par M. Bernard, p. 380.

(1) Lyon, chez Jacques Roussin; le premier, in-4° de VI et 43 pages; le second, in-4° de VI et 36 pages.

eu pour objet, surtout dans le premier, de comparer la vie active à la vie contemplative, ainsi que l'avaient fait tant de philosophes dans l'antiquité. On y reconnaît, dans la forme même, une imitation directe des dialogues de Platon, dont l'Italie avait remis la doctrine en honneur au milieu du siècle précédent, et que la France commençait à admirer, depuis que le malheureux Ramus avait payé de sa tête le droit de *socratiser un peu*. Les deux interlocuteurs sont l'Uranophile, ou le partisan de la vie contemplative, et le Polémophile, ou le partisan de la vie active. On reconnaît l'imitation de Platon jusque dans la mise en scène du dialogue : « Ils descendirent du roc sur lequel estoit bastie leur demeure par une crevasse naturellement entaillée de certains degrez qu'on eust jugez estre artificiels, et, après avoir quelque temps tournoyé çà et là, enfin ils se trouvèrent à l'entrée d'une prairie esmaillée de diverses fleurs, et costoyée d'un clair ruisseau, qui la formoit par son enceinte en mode d'un demy-cercle, et d'une viste course s'alloit mesler dans l'Allier. Mais ce qui rendoit ce lieu plus agréable estoit l'ombrage espais des spatieux ormes, sur qui on oyoit d'ordinaire mille gentils oiselets degoiser mignardement leur ramage. »

Les temps étaient bien changés depuis la Saint-Barthélemy. Ramus avait été accusé de favoriser l'hérésie nouvelle, et massacré impitoyablement, parce qu'il avait voulu remettre en honneur les

doctrines de Platon. Vingt ans plus tard, Antoine d'Urfé, qui appartenait à une des familles les plus catholiques de la France; Antoine d'Urfé, bénédictin et abbé de la Chaise-Dieu; Antoine d'Urfé, qui ne tarda pas à être élu évêque par les habitants de Saint-Flour, se fait l'apologiste ardent de cette doctrine suspecte. Il écrit à Honoré son frère : « Je me plains à vous, cher frère, de ce malheureux siècle où nous sommes, qui repreuve comme faux tout ce qu'il n'a pas accoustumé d'ouyr : comme si sa cognoissance estoit la règle de la vérité des choses, au lieu que s'il estoit un peu plus modeste, il se contenteroit de prendre la vérité au contraire pour règle de sa cognoissance. Je dy cecy parce que j'ay sceu par quelques miens amys que plusieurs, ayant gousté la lecture de mon petit dialogue *de l'Honneur,* ont trouvé de si mauvaise digestion la préférence que j'y donne à la secte platonique sur toutes les autres, que, pour cet accessoire, ils ont rejetté aussi toute l'œuvre, la condamnant d'opinions extravagantes et fausses. »

L'auteur érudit et consciencieux qui nous a fourni presque tous les matériaux de ces notices biographiques, a découvert un troisième opuscule d'Antoine d'Urfé, intitulé : *Épistre première, De la beauté qu'acquiert l'esprit par les sciences.* C'est le commencement d'un recueil d'épîtres morales qu'Antoine n'eut pas le temps de publier, à cause de sa mort prématurée. Cette épître

est dédiée à la reine de France, Marguerite de Valois, à laquelle Anne d'Urfé dédia, quelques années plus tard, son *Hymne de saincte Suzanne*. Cette circonstance de deux écrivains engagés dans les ordres, qui ne craignirent pas de dédier leurs œuvres à une femme si décriée, nous porterait à croire que la calomnie a exagéré ses fautes, et qu'elle a été plus cruelle que juste à son égard. Marguerite vivait retirée dans le château d'Usson en Auvergne, lorsque Antoine lui dédia son épître de la Beauté :

« Madame, dès la première fois que le bruit de vos graces, vrayment fatal à tout nostre siècle, me vint frapper les aureilles, j'entray en la mesme curiosité qu'on lit de Socrates, qui, rencontrant un jeune homme de singulière beauté, après l'avoir contemplé fort longtemps, le pria de parler, à fin qu'il le peut voir, comme s'il n'eust pas encores veu le personnage mesme, d'autant que ce corps terrestre n'est que l'escorce ou habillement dont le vray homme intérieur est envelopé. De mesme aussi je m'enquis fort curieusement combien Vostre Majesté s'estoit estudiée d'adjouster aux dons de nature les beautez qui concernent la plus noble partie de nostre ame, c'est-à-dire l'entendement. Et Dieu sçait quel contentement je receu sçachant la perfection que vostre divin esprit s'estoit acquise en toutes les sciences. Mais qui ne se fust resjouy voyant reluyre dans la tempestueuse mer où flottent mi-

sérablement presque tous les esprits d'aujourd'huy, agitez de passions et ambitions autant viles et contemptibles de leur nature que furieuses et turbulentes, un phare éminent au hâvre de tranquillité, qui semble appeler à soy ce peu de personnes qui suyvent les Muses, et ne se laissent point du tout emporter à la furie des vagues ? »

Ce style vif et coloré, cette érudition peu commune à cet âge, cette haute raison que l'on remarque dans ce qui nous reste d'Antoine d'Urfé, promettaient à la France un écrivain habile, qui, tout autant que son frère, aurait hâté le développement de notre langue. Mais ce malheureux jeune homme, élu à l'âge de vingt-trois ans évêque de Saint-Flour, n'eut le temps de recevoir ni la consécration canonique, ni l'investiture royale. On ne sait comment il avait encouru la haine ou les défiances de son parti ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, forcé d'abandonner la ville de Saint-Flour, tombée au pouvoir des royalistes, il fut obligé de se réfugier en Forez, où les ligueurs de Villeret en Roannois le tuèrent d'un coup d'arquebuse à la tête, le 1er octobre 1594. Ainsi fut malheureusement justifiée la noble devise qu'il avait adoptée : *Spes, si fata volent !*

Nous avons fait connaître avec quelques détails la vie des deux frères d'Honoré qui méritent d'être connus. Nous allons maintenant dire

quelques mots des autres, afin de compléter le tableau que nous avons commencé, et de faire connaître les destinées singulières de cette famille. Claude, le second des fils de Jacques d'Urfé, mourut enfant, et fut enterré à Châteauneuf-sur-Cher. Christophe, le quatrième, prit du service dans les armées du duc de Savoie, et mourut sans enfants mâles, quoiqu'il se fût marié deux fois. Il ne restait donc, pour continuer cette famille, que Jacques, deuxième du nom, troisième fils de Jacques premier.

Jacques II prit pour femme Marie, fille de messire Antoine de Neuville, baron de Magnac en Limousin. Il en eut deux fils et quatre filles. Le second de ses fils étant mort l'année même de sa naissance, tout l'espoir de la famille reposa sur son aîné, Charles-Emmanuel de Lascaris d'Urfé. Jacques d'Urfé vécut cent seize ans. Il était né en 1557, il mourut en 1674. Presque tous les biographes rapportent qu'il se remaria à l'âge de cent ans, et qu'il eut un fils de ce second mariage. Mais ce fait extraordinaire aurait besoin d'être appuyé sur des preuves solides; et il est impossible d'en fournir une seule, même mauvaise.

Charles-Emmanuel de Lascaris d'Urfé eut de sa femme, Marguerite d'Allègre, six fils et trois filles. Un seul de ses fils, le plus jeune, se maria, et mourut sans enfants. Louis de Lascaris d'Urfé, qui était l'aîné, fut sacré évêque de Limoges, le

10 janvier 1677, et mourut en odeur de sainteté dans son séminaire, le 30 juin 1695, laissant tous ses biens aux pauvres (1). Le second, François de Lascaris d'Urfé, fut doyen de l'église de Notre-Dame du Puy, et mourut au château de Bagé. Le troisième, Claude-Yves de Lascaris, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et fut visiteur de son ordre en 1733. Le quatrième, Emmanuel, fut doyen de l'église de Notre-Dame du Puy, après François son père. Charles-Maurice-Bonaventure, cinquième fils d'Emmanuel, mourut à l'âge de trente ans, le 14 septembre 1682, sans avoir été marié. Joseph-Marie, le sixième, mourut à Paris le 13 octobre 1724, dans la soixante-douzième année de son âge, sans avoir eu d'enfants de sa

---

(1) On lit dans le *Segresiana* que Louis de Lascaris, fort jeune encore, mais déjà possédé d'un grand zèle religieux, s'avisa un jour de mutiler les statues antiques de marbre qui ornaient le jardin de la Bâtie, et qui y avaient été apportées par Claude d'Urfé, lorsqu'il était ambassadeur à Rome. Étant allé ensuite déclarer son action à son père, il lui en demanda pardon. « Mon fils, lui répondit celui-ci, vous avez été plus sage que moi ; vous avez fait ce que j'aurais dû faire. » Nous aurons occasion de citer, dans la suite de ces *Études*, une anecdote fort curieuse concernant l'évêque de Limoges. Elle est tirée des *Mémoires* de l'abbé Arnauld, et citée par M. Patin, dans l'article qu'il a consacré, dans le *Journal des Savants*, à l'examen du livre de M. Bernard. Cette anecdote prouve que le zèle religieux du saint évêque ne s'était pas affaibli dans un âge plus avancé.

femme, Louise de Gontaut-Biron. Des trois filles d'Emmanuel, deux furent religieuses à Sainte-Claire de Montbrison.

C'est ainsi que s'éteignit la famille d'Urfé, au moment même où les nombreux enfants d'Emmanuel semblaient lui promettre une longue postérité. Nous allons suivre quelque temps encore la descendance indirecte, qui, en vertu de substitutions, fit vivre ce nom glorieux jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Louis-Christophe de la Rochefoucauld, marquis de Langeac, arrière-petit-fils d'Emmanuel d'Urfé, par Françoise-Marie sa fille, releva le nom et les armes de la famille, et fut nommé, en 1724, à la place de bailli de Forez, vacante par la mort du dernier des d'Urfé. Il fut colonel du régiment de la Roche-Guyon, qui prit alors le nom d'Urfé. Il mourut de la petite vérole au camp près de Tortone, dans le Milanais, le 7 janvier 1734, n'étant âgé que de trente ans. Sa femme se rendit célèbre, dans le XVIIIe siècle, par l'ardeur qu'elle mit à chercher la pierre philosophale. Elle fut dupée par un grand nombre de charlatans, qui lui escroquèrent presque toute sa fortune.

Louis-Christophe de la Rochefoucauld eut trois enfants. L'aîné, Alexandre-François, marquis de Langeac, mourut âgé de neuf ans. Les deux filles furent mariées. Une seule, Adélaïde-Marie-Thérèse, laissa un héritier, sur la tête duquel passèrent tous les titres de la famille d'Urfé.

Celui-ci, réduit à un mince patrimoine, et séduit par les idées du temps, suivit en Amérique le général la Fayette. De retour en France, il embrassa avec ardeur la cause révolutionnaire, et devint l'ami de Condorcet. Mais, devenu suspect pendant la terreur, il fut enfermé dans la prison du Luxembourg, où il s'empoisonna pour dérober sa tête à l'échafaud. En lui s'éteignit entièrement cette illustre famille, qui, depuis le XII[e] siècle, avait joué un rôle assez important dans les affaires de la France.

—

LIVRE SECOND.

ŒUVRES D'HONORÉ D'URFÉ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

OEuvres diverses d'Honoré d'Urfé.

§ 1er. La Triomphante Entrée de Madeleine de la Rochefoucauld.

Quand un écrivain s'est fait un nom par ses ouvrages, il est toujours intéressant et quelquefois utile d'étudier avec soin les premières productions échappées à l'inexpérience de sa jeunesse. On se plaît à mesurer l'essor de ce talent naissant, et à voir poindre les premières lueurs de cette intelligence qui doit s'éclairer plus tard de rayons plus vifs et plus purs. Il est difficile d'ailleurs d'apprécier avec justesse le mérite d'un écrivain, et de se faire une idée exacte des services qu'il a rendus à la littérature, lorsqu'on ne connaît pas son point de départ. En effet, les œuvres que l'homme écrit dans sa jeunesse sont presque toujours comme un reflet de ses études et de la société qui l'entoure; et c'est pour cela qu'elles peuvent nous faire connaître avec plus de fidélité l'état véritable des lettres et des esprits, au moment où l'auteur est entré lui-même

dans la carrière. Plus tard l'écrivain se sépare de la foule; il trouve des chemins nouveaux, ou bien il va si loin dans la voie commune, qu'il laisse tout le monde derrière lui, et qu'il n'est plus le véritable représentant de son époque. Malherbe est seul au commencement du dix-septième siècle, pendant que la foule des poëtes suit encore les traces de Desportes et de Bertaut; et si la gloire de Corneille peut être datée de la représentation du *Cid*, il n'en est pas de même des poëtes dramatiques ses contemporains, si on en excepte Rotrou ; ils continuent à écrire comme écrivait dix ans auparavant l'auteur de *Mélite*, de *Clitandre* et de l'*Illusion comique*.

Il est donc utile pour l'histoire générale des lettres de tenir compte des premières œuvres des grands écrivains, toutes médiocres qu'elles sont; et c'est pour cela que nous avons voulu nous occuper de la *Triomphante Entrée*, bien que l'ouvrage par lui-même n'ait pas beaucoup de mérite, et qu'il ne soit pas en entier sorti de la main d'Honoré d'Urfé. Il a été écrit dans le temps que Ronsard régnait dans toute sa gloire, et nous aurons occasion de constater par cet exemple peu connu, combien était grande et irrésistible l'influence exercée, même dans les provinces, par ce hardi novateur, que le président de Thou et Scévole de Sainte-Marthe ont mis, comme nous l'apprend Balzac, en son 31[e] *Entretien*, « à côté d'Homère, vis-à-vis de Virgile, et

je ne sais combien de toises au-dessus de tous les autres poëtes grecs, latins et italiens. »

La *Triomphante Entrée* contient le récit des fêtes qui furent célébrées à Tournon, à l'occasion du mariage de Madeleine de la Rochefoucauld avec Just Loys de Tournon, seigneur et baron dudit lieu, comte du Roussillon. On y trouve, outre le récit fidèle des réjouissances qui eurent lieu dans cette circonstance, un recueil de pièces de vers, composées en plusieurs langues par les élèves du collége et de l'université que le cardinal de Tournon avait fondés dans cette ville. Honoré d'Urfé n'avait pas encore quinze ans quand il rédigea ce programme. Cependant on y remarque, surtout dans la partie narrative qui est entièrement l'œuvre d'Honoré, beaucoup de clarté dans l'exposition des faits, et une louable simplicité de style, qui n'est pas sans quelque élégance.

Ce style facile suffit à l'intention de l'écrivain, qui ne voulait pas dans ce petit livre faire montre d'esprit ou d'imagination, mais encadrer seulement dans un récit fidèle les vers composés par ses condisciples et par lui-même, à l'occasion du mariage du baron de Tournon. On dirait presque un procès-verbal, rédigé, il est vrai, par un homme de goût, mais où il a bien fallu employer les mots et les tournures dont l'usage ne s'est conservé qu'au barreau. On y lit à chaque page ces phrases: *le susdit bailly*, *la dicte dame*, *le cheval d'icelny*. Et cependant j'aime bien mieux cette

simplicité, pour ainsi dire officielle, que la burlesque boursouflure que je trouve dans un opuscule composé, dans une occasion semblable, par César de Nostredame, fils du célèbre astrologue, et neveu de l'historien des troubadours. César de Nostredame raconte l'entrée de la reine Marie de Médicis dans la ville de Salon (1), et par occasion il parle de la réception que la ville d'Aix avait faite à l'épouse de Henri IV. « Ce sénat souverain, dit-il en parlant du parlement, vestu en robe de pourpre, et en majesté vénérable, luy alla au-devant, lorsque cest oracle, Monsieur du Vair, la colonne de justice, l'exemple d'intégrité et la merveille de son siècle, leur chef, deslia l'or et le miel de sa langue. Et puis cest autre illustre souveraine compagnie vestue en robe de satin, ou cest autre merveille, Monsieur de la Ceppède, l'ornement des muses, et de voz murs, le miroir de galanterie, d'honneur et de splendide libéralité, distilla la rosée et le nectar

---

(1) Cet opuscule est intitulé : *L'Entrée de la Royne en sa ville de Sallon, faicte et dédiée à M. M. M. Antoine d'Espagnet, conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Provence, par César de Nostradame, Gentilhomme provençal. A Aix, Jean Tholosan*, 1602. C'est un volume sans pagination, de 48 pages, très-petit in-4°. César s'est surtout occupé dans sa relation de faire parade d'une grande science épigraphique. Je dois la communication de ce petit livre, qui est déposé dans les archives du département des Bouches-du-Rhône, à l'obligeance de M. Ricard, archiviste.

de ses parolles; parmy tout cela, brillant comme une belle et claire estoille, l'ode que le sieur de Malerbe, gentilhomme reconnu pour l'un des plus nets et plus délicats esprits de ce royaume, présenta à Sa Majesté. Ce phœnix royal venait de cette calme cité de Sextius, le séjour des Grâces, des Muses, de Thémis et d'Astrée, l'aymant et le port de toute ceste province, fameuse en bains et fertille en personnages excellens. » La simplicité d'Honoré n'est-elle pas de beaucoup préférable à ces ornements pédantesques qui obscurcissent et étouffent presque la pensée ?

Après avoir raconté succinctement tous les préparatifs qui avaient été faits à Tournon pour la réception de Madeleine de la Rochefoucauld, et les cérémonies de son entrée en cette ville, Honoré arrive à la description des fêtes et des réjouissances célébrées dans l'intérieur même du collége. « Ce jour mesme l'on dressa tout autour de la basse-cour du collége des eschaffauts en forme de théatre, avecques des barrières, afin que plus aisément l'on peut exhiber les jeux préparez. Le premier fut d'une moresque inventée principalement, et jouée par les frères d'Urfé, de la Mante, Larisse, et par quelques autres gentilshommes escholiers, jusques au nombre de dix. »

Cette moresque ou pastorale est probablement l'œuvre d'Honoré d'Urfé. Bien qu'Honoré lui-même annonce qu'elle a été faite en collaboration de ses frères et des jeunes de la Mante et

Larisse, il y joue pour son propre compte un rôle si important, il est si souvent en scène, qu'on peut bien croire qu'il a eu la principale part dans l'invention du sujet et dans la composition de la forme. Il n'a pas fallu d'ailleurs un grand effort d'imagination pour composer cette fable qui n'a ni intrigue, ni développement de caractères. L'accouplement des sauvages, des satyres et des Mores, si bizarre qu'il paraisse d'abord, s'explique cependant d'une manière naturelle. Pour exprimer les idées de paix et de bonheur qui se mêlent toujours aux fêtes de l'hyménée, le poëte écolier a réuni les souvenirs de ses études classiques aux impressions de ses lectures favorites. Les sauvages sont ceux de la Thrace, polis et civilisés par la lyre d'Orphée; les satyres viennent aussi des montagnes de la Grèce; les Mores sont à la fois une tradition des croisades et un souvenir des lectures espagnoles, qu'Honoré semble surtout avoir affectionnées. Nous trouverons en effet, dans les épîtres morales qu'il écrivit à l'âge de vingt-sept ans, et dans un assez grand nombre d'épisodes de l'*Astrée,* des traces nombreuses de l'étude qu'il avait faite des ouvrages les plus en crédit de la littérature espagnole.

Le troisième jour des fêtes, on joua dans la cour du collége un épithalame en vers, bien différent, pour le style et pour les idées, de la pastorale dont nous venons de parler. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux poëmes ne sont pas

du même auteur. Les idées exprimées dans la pastorale sont naturelles, et le style, bien qu'il ne soit pas irréprochable, ne manque pas de naturel et d'élégance. Mais dans l'épithalame, on retrouve tous les excès de l'école de Ronsard, moins le génie du maître. Les personnages sont le Paranymphe, Mars, Mercure et Apollon. Les biographes d'Honoré ont prétendu que dans cette circonstance il avait joué le rôle d'Apollon. Ils se trompent. Honoré dit lui-même qu'Apollon fut représenté par Hector Millet, fils du grand chancelier de Son Altesse, « vestu d'une grand robe de tafetas cramoisin orangé, ceinte, et garnie partout de beaux et larges passements d'argent ; ayant aussi de toile d'argent un mantelet, comme flottant sur les espaules. Sa perruque et son visage estoit tout doré, aiant un soleil raionant tout à l'entour d'icelny, puis une couronne de lauriers peinte à longs filets d'or sur sa teste, et en la main un luth fort beau, et doré par où il le pouvoit estre. »

Le Paranymphe débutait par ces vers, hérissés de science et de souvenirs classiques :

Pousse cil qui voudra, par meints et meints fredons
Des luts, lyres, hautbois, aux célestes brandons,
L'aprest hyménéan, la pompe et l'allégresse,
Que jadis desmontra la troyenne jeunesse,
Lorsqu'Andromache fut joincte au vaillant Hector.
Qu'il face retentir des cieux la voute encor
Par discordans accords, de Thetis et Pelée

Haut tonant l'appareil de l'heureuse vespree.
S'il veut d'Ariadné, fille du roy Minos,
Chanter le grand honneur, la louange et le los,
Que lui donnoit jadis le chore des Ménades,
Des Satyres cornus, des Bacches, des Naiades,
Quand le fils de Jupin, le gay-pampré Denis
L'espousant, l'affranchit du joug de ses ennuis,
Qu'il le face tout seul, ou en place publique,
Le haut avec le bas couplant à sa musique.

Les louanges du seigneur de Tournon et de son épouse viennent ensuite, chantées alternativement par Mars, Mercure et Apollon. Il règne dans tout ce poëme une exagération, une boursouflure que nous ne trouvons pas dans les vers qui appartiennent probablement à Honoré dans ce petit livre, et dont il s'est presque déclaré l'auteur. Aussi n'hésitons-nous pas à attribuer l'épithalame à quelque pédant, tout hérissé de grec et de latin, qui a voulu faire un pompeux étalage d'érudition là où il suffisait d'être gracieux et naturel.

L'épithalame se termine par les vœux que viennent faire pour les nouveaux époux les neuf Muses, suivies de Flore et d'Amalthée. Les onze pièces de vers signées par des élèves du collége ne présentent pas toutes le même mérite; mais on y trouve moins d'emphase et un peu plus de goût, moins de science et un peu plus d'esprit que dans le reste du poëme. La conclusion est un morceau de quarante vers, signé par Honoré d'Urfé. C'est sans contredit la plus mauvaise pièce de l'épithalame. Les pensées y sont com-

nimes, le style lâche et incorrect. On en jugera par les quatre vers suivants, qui sont les moins mauvais de tous, et dans lesquels l'auteur joue sur les noms de Tournon et de Rochefoucauld.

> Vous serez notre Tour,
> Où nous, puisqu'il vous plaist, voulons faire séjour :
> La serons en seurté, car votre saincte Roche
> Fera que de nos corps aucun mal ne s'approche.

Le quatrième jour fut employé à la représentation d'une moralité, dont les personnages étaient les quatre vertus morales, conduites par Sapience et Piété. La moralité fut suivie d'une bergerie en latin. David, Pâris, Joseph et Daniel célébrèrent les vertus des deux époux en excellents vers latins, nourris des souvenirs des meilleurs poëtes. En voyant la pureté et l'élégance des vers latins écrits à l'époque de la renaissance des lettres, on ne peut s'empêcher d'accuser secrètement les Muses latines d'avoir comprimé pendant quelque temps l'essor de la poésie française, et d'avoir retardé peut-être d'un siècle les chefs-d'œuvre qui illustrèrent le règne de Louis XIV. Mais quand on vient à réfléchir que ce culte pour l'antiquité, cette imitation patiente des chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome, a nourri et fortifié les études, et donné à notre langue cette force, cette souplesse et cette précision élégante qui la distinguent entre toutes, on regrette moins la lenteur des développements de notre

littérature. Les fruits sont venus plus tard, il est vrai, mais ils ont eu plus de saveur et de beauté.

Nous terminerons l'examen que nous venons de faire de la *Triomphante Entrée,* par la citation d'une page curieuse qui couronne dignement le récit de toutes ces fêtes. « Le quatriesme jour vit-on en la cour du collége et église d'iceluy, les murailles du haut en bas très-richement tapissées des Oraisons, Dialogues, Épithalames, Églogues, Odes, Hymnes, Anagrammes, Emblèmes, Énigmes, Épigrammes faicts en œufs, en tours, en balances, en coutelas, en halebardes, lances, œsles, et en autres gentilles inventions en plusieurs langues, principallement en latin et en grec, prose, vers lyriques, héroïques, élégiaques, et autres en une infinité de sortes : le tout sur les louanges de cette alliance. Chose esmerveillable du bel exercice des escholiers, et de la variété de la tractation de cest argument; et de la peine incroyable prinse par eux, à peindre leurs emblèmes et énigmes, et à escrire quatre ou cinq rames de papier, dont tout étoit couvert, jusques aux troncs des six arbres qui sont en la dicte cour. De quoy tous les plus doctes estrangers qui le virent, s'esmerveillèrent fort, principalement Monsieur, lequel, considérant le travail que les dicts escholiers avoient pris pour honnorer l'entrée de madame la comtesse sa femme, requit monsieur le recteur de leur donner congé de jouer les deux jours suivants. Ce

que lui ayant esté accordé, la plus grande part des enfans cria : *Vivat*, *vivat*, et dès lors commencèrent à jouïr de la grace impétrée. »

On trouve à la fin du volume une ode sur le nom de Jésus, précédée de l'avis suivant : « Afin qu'en ce livret n'y eust point de pages vuides, j'ay bien voulu mettre, pour heureusement finir ce petit ouvrage nostre, une ODE fort excellente du nom de JÉSUS, chantée le premier jour de l'an. » Je ne puis croire, avec M. Bernard (1), que cette ode ait été composée par Honoré d'Urfé. Les jésuites, qui revirent probablement l'ouvrage avant qu'il fût imprimé et pendant qu'on l'imprimait, n'auraient pas laissé passer les mots de *fort excellente*, dont l'apprenti poëte se serait servi pour qualifier son œuvre. Cette ode d'ailleurs est loin de mériter cette épithète, et, quel qu'en soit l'auteur, elle n'est pas digne de nous occuper plus longtemps.

§ II. Les Épistres morales.

Les épîtres d'Honoré d'Urfé sont, comme les Lettres de Sénèque à Lucilius, de petits traités de philosophie et de morale. L'auteur les écrivit pour se consoler des ennuis de sa seconde captivité, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans la dédicace de son livre : « Les discours que je te

---

(1) *Les d'Urfé*, p. 134.

présente, dit-il, ne te sçauroyent estre si desagreables que l'occasion de leur naissance me l'a esté. Ils sont nez d'un fascheux loisir que m'a donné la prison où je suis encores. Toutesfois, comme des fleurs plus amères l'abeille tire son miel, j'ay pensé que de ce fascheux temps je pourroy tirer quelque soulagement par ma plume. Or, tel qu'il a esté, je te le mets devant les yeux, non point pour en recevoir ton jugement, mais à fin que tu t'en serves si tu en as affaire. C'est pour ta nécessité, et non point pour ta dispute que je t'en fay part. L'expérience plus que la science luy fait voir le jour; car si je suis médecin de la fortune, je ne suis point de ceux qui se servent de la vie des malades pour s'asseurer en leur doctrine, mais de ceux qui, quasi du tout fondez sur la preuve, cognoissent mieux quelles herbes sont propres au mal qu'ils n'en sçavent la raison. Ce n'est point sur autruy que j'ay fait ces expériences: moy seul en suis et le patient et le médecin. Par ainsi n'en fais difficulté, puisque je te traite comme moy-mesme.»

C'est en effet sous l'impression des malheurs qui s'étaient accumulés sur sa tête qu'Honoré composa ses Épîtres morales. Les espérances de son parti entièrement perdues, la trahison de quelques amis, la mort des autres, le meurtre de son frère Antoine, assassiné par les ligueurs de Villeret en Roannais, la fin prématurée du duc de Nemours, les ennuis d'une double prison,

toutes ces douleurs se précipitant l'une sur l'autre presque dans la même année, avaient attristé son cœur et jeté de graves pensées dans son âme ardente et intrépide. Il voulut alors, comme les sages de l'antiquité, demander à la philosophie des consolations dignes de son courage; et bien loin de courber le front sous le poids de l'infortune, il se présenta hardiment au combat. On voit d'ailleurs, dans ses Épîtres, que les rêves de son ambition n'étaient pas encore entièrement détruits. Il avait perdu une première partie au jeu terrible des guerres civiles, mais il espérait prendre sa revanche. « Ne croy pas que ma fortune soit perdue, voyant celle que j'avoy bastie jusques ici desmolie, de sorte qu'il y a peu d'apparence qu'elle se puisse relever. Je suis encor de mon âge au trois fois neuf: ce n'est qu'à cette heure que je la devroy commencer. Aussi tout ce que j'ay fait jusques icy, je veux que ce ne soit que comme avant que le musicien joue sur son luth: on luy void tirer quelques fredons dessus, tant pour voir s'il est bien d'accord, que pour cognoistre s'il a la main en bonne disposition: et encore que je fusse beaucoup plus vieux, je ne perdroy toutesfois l'opinion de pouvoir atteindre un jour à quelque conclusion heureuse de mes désirs (1). »

(1) *Épistres morales*, I, 14.

Les Épîtres morales sont écrites sous la double inspiration de la douleur qui se résigne et du courage qui espère. Ces deux sentiments donnent à l'ouvrage d'Honoré d'Urfé un caractère intéressant et singulier. Quand Boëce écrivait son ouvrage de la *Consolation de la philosophie*, il ne lui restait plus une seule espérance; et lorsque Sénèque rédigeait les petits traités de morale qu'il adressait sous forme de lettres à Lucilius, il n'avait encore aucune crainte de l'ingratitude et de la tyrannie de son élève devenu empereur. Aussi remarque-t-on dans l'ouvrage du premier je ne sais quel accent plaintif de tristesse et de mélancolie; on dirait que la philosophie, dépouillant l'impassibilité de la raison, a revêtu ce que le sentiment a de plus tendre pour consoler cette grande douleur. Les lettres du second, au contraire, sont écrites avec calme et sans préoccupation extérieure; on y retrouve partout l'écrivain philosophe, nulle part l'homme lui-même, s'abandonnant aux craintes ou aux espérances de la vie réelle. Il n'en est pas de même du livre d'Honoré. Ici vous entendez tour à tour le cri du sentiment et la parole grave et solennelle de la philosophie. Les Épîtres de d'Urfé sont à la fois des mémoires et des traités de morale. L'homme de parti intervient même quelquefois. Ainsi, quand Honoré exhorte Agathon à fuir le tumulte des affaires de ce monde, et à se retirer sur la montagne paisible et sereine où la Sagesse a bâti

son temple, il ajoute en faisant un retour sur lui-même : « Je sçay que tu me mettras devant les yeux, puisque la retraite est un bien souverain, pourquoy je ne me l'eslis ? S'il m'estoit permis, Agathon, avec quel contentement le feroy-je ! Je suis trop engagé au combat; il faut que nous sçachions à qui le champ de bataille demeurera: et si j'ay la victoire, tu cognoistras que je ne te donne conseil, que je ne veuille prendre pour moy. Mais, à cette heure, elle seroit estimée fuite et non pas retraitte (1). »

De tous les philosophes de l'antiquité, Sénèque est celui dont Honoré d'Urfé s'est le plus souvent inspiré. Comme Sénèque, Honoré s'est donné un correspondant qui est censé lui répondre ; comme lui, il met à la fin de chacune de ses lettres une maxime, une sentence empruntée à quelque grand écrivain, et dans laquelle se trouve résumée la vérité qu'il vient d'établir. Mais ce que nous devons remarquer ici, c'est que la morale des Épîtres d'Honoré d'Urfé, aussi bien que celle des Lettres à Lucilius, est empruntée surtout à la philosophie du Portique. Ce n'est pas que dans le philosophe latin, comme dans l'écrivain français, on ne trouve des passages nombreux qui rappellent les doctrines de l'Académie, quelquefois même celles du Lycée ;

(1) *Épistres morales*, I, 23.

mais au milieu de cet éclectisme qui recueille les plus belles vérités de la philosophie antique, on découvre facilement une préférence pour la morale de Zénon et d'Arrien. Cette préférence peut s'expliquer facilement. Le stoïcisme s'était répandu dans la société romaine vers les derniers temps de la république, et surtout sous les empereurs. Les âmes grandes et honnêtes, attristées par le spectacle des guerres civiles ou par la perte de la liberté, trouvaient dans ces doctrines hautaines et intrépides un abri contre la tyrannie des princes et contre la corruption des mœurs. Qu'importe en effet que le corps soit esclave ou souffrant, quand l'âme est libre et sereine? Qu'importent au sage les passions qui tourmentent le reste des hommes, s'il a pu élever sa pensée jusqu'à ces régions sublimes où le bruit du monde ne se fait plus entendre? L'indépendance absolue de l'âme au milieu des entraves du monde extérieur : voilà le dogme le plus consolant, le dogme principal du Portique. Il est vrai que Sénèque ne trouva l'application de ses doctrines qu'au moment de la mort; jusque-là il avait été stoïcien en théorie, et non en pratique. Mais il avait sans cesse devant lui le spectacle des malheurs publics et particuliers, et il avait adopté par ton ou par goût ces doctrines que le plus grand nombre invoquait comme une nécessité. Honoré d'Urfé, au contraire, était devenu stoïcien par l'expérience du malheur. Aussi remarque-t-on

dans ses Épîtres, au milieu de quelques déclamations un peu vides, un accent de conviction que Sénèque ne possède pas.

Il est singulier que l'éducation toute catholique d'Honoré d'Urfé n'ait pas donné à son ouvrage une couleur un peu plus chrétienne. La morale de l'Évangile et les paroles de la Bible n'y paraissent qu'à de rares intervalles. Une seule fois même, dans une lettre où il console indirectement une mère désolée de la mort de son fils, il fait entendre des paroles vraiment inspirées par les livres saints : « Pourquoy le plaint-elle? Est-ce pour ne pouvoir plus estre assistée de luy en ses affaires? Peut-elle croire qu'il luy soit moins secourable qu'il n'a esté, et que, s'il a peu quelque chose comme Prince de la terre, il ne puisse beaucoup davantage comme Prince du ciel? Que si un Prince amy des hommes le pouvoit, un Prince amy des Anges ne le pourra pas? Et bref, si un homme en avoit la puissance, à cette heure, comme je l'ay dict, qu'il est devenu Dieu, le croira-t-elle plus impuissant? (1) » Honoré d'Urfé, tout plein de zèle qu'il était pour la foi de ses pères, était cependant resté païen dans ses ouvrages. Il suivait en cela le torrent du siècle; car à l'époque de la renaissance des lettres, et dans les siècles qui suivirent, les poëtes

(1) *Épistres morales*, II, 12.

et les philosophes, à quelques exceptions près, cherchèrent l'inspiration et la science dans les livres de l'antiquité grecque et latine plutôt que dans les ouvrages chrétiens.

Il n'existe aucune ressemblance entre les *Épistres morales* et les *Essais* de Montaigne. Ce qui les sépare surtout, c'est la méthode philosophique. Honoré d'Urfé affirme, Montaigne doute; le premier dogmatise, le second se demande: Que sais-je? Celui-là est grave, soutenu, solennel; celui-ci familier, divers, ondoyant. Honoré trouve la consolation de ses malheurs dans la confiance entière qu'il accorde aux maximes de sa philosophie; Montaigne se complaît dans le doute, et les observations que lui fournit l'étude de l'homme sont si diverses, qu'il ne peut en former un système. Le premier parle le langage austère de la raison et du devoir; le second nous fait entendre de spirituelles causeries, qu'entretiennent tour à tour le bon sens et l'humeur; celui-ci par conséquent plus vrai, plus pratique, plus humain; celui-là plus abstrait, plus idéal, plus emphatique. Montaigne dessine l'homme avec une vérité si frappante, que le portrait qu'il en fait reste éternellement jeune, malgré les années qui s'écoulent; la copie ne vieillit pas plus que l'original. Honoré d'Urfé ne peint pas l'homme tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être; l'idée qu'il se forme de la nature humaine est tellement exagérée, qu'elle ne convient à per-

sonne; l'idée que s'en forme Montaigne est tellement vraie, qu'elle convient à tout le monde. Cette manière différente de voir et de juger les choses se retrouve jusque dans les sentiments des deux écrivains. Honoré d'Urfé n'aime pas le duc de Nemours comme Montaigne aime la Boétie. Le premier voit surtout dans son ami le chef de parti et le prince victorieux; le second y voit avant tout l'homme lui-même; l'amitié de l'un a pour principe les convenances sociales; celle de l'autre est née de la sympathie des caractères et de l'estime réciproque. Le style des deux écrivains présente des caractères divers, qui sont en rapport avec leurs idées et leurs sentiments. La phrase de Montaigne, quoiqu'elle soit façonnée sur le modèle de la phrase latine, conserve néanmoins une certaine liberté; elle se plie sans effort aux exigences de cette humeur capricieuse, qui semble la seule règle de l'auteur. En un mot, il n'y a pas de système dans les constructions de Montaigne; il y en a un, au contraire, dans celle de d'Urfé. Celui-ci a l'habitude de suivre de si près la marche du latin, que les mots, les tours de phrase, la construction, vous permettent, en traduisant d'une manière littérale, d'obtenir un latin assez pur, reproduisant, dans un heureux mélange, l'abondance de Cicéron et le trait de Sénèque. Quant au vocabulaire d'Honoré d'Urfé, il est moins riche que celui de Montaigne. Le premier n'admet pas tous les mots du second;

il cherche la noblesse, tandis que l'autre cherche la vérité. Honoré a fait un triage dans la langue de Ronsard, qui fut son maître en poésie. On trouve bien encore dans son style quelques graines folles mêlées aux bonnes graines; Malherbe sentira le besoin de cribler une seconde fois cette langue trop savante, trop mêlée. Mais déjà le plus difficile est fait, et la prose d'Honoré d'Urfé, avec la harangue de d'Aubray de la Satyre Ménippée, ont donné à Malherbe le premier exemple de la dignité soutenue et de la noblesse de langage.

Nous avons déjà dit qu'Honoré d'Urfé avait écrit les *Épistres morales* à l'âge de vingt-sept ans. On est tout surpris de trouver, dans un âge si tendre, cette hauteur de raison, et cette fermeté de jugement, qui sont ordinairement le partage d'un âge plus avancé et d'une expérience plus mûre. Il est vrai que l'auteur, entraîné, au début de la vie, au milieu de l'agitation des guerres civiles, avait pu profiter de ces grandes leçons que donnent le malheur et la pratique des affaires. Mais ce qui ne surprend pas moins que cette maturité de la raison dans les premières années de la jeunesse, c'est l'érudition peu commune dont Honoré fait preuve dans ses *Épistres morales*. Il connaît à fond les doctrines des philosophes anciens. Aristote, Platon, Plutarque, Épictète, Hippocrate, Valère Maxime, Sénèque, parmi les anciens; et parmi les modernes,

Marsile Ficin et Pic de la Mirandole sont les auteurs qu'il cite le plus souvent. A l'imitation de Cicéron et de Sénèque, il éclaire, il embellit les préceptes de la morale par de nombreuses citations des poëtes. Il paraît affectionner surtout Sophocle, Euripide, Virgile, le Tasse, et le romancier espagnol Gil Polo, continuateur de la Diane de Montemayor, dont il semble avoir fait une étude toute particulière. Honoré d'Urfé connaît l'art de fondre les citations et de les amener heureusement, afin qu'elles fassent corps avec l'ouvrage. Voici, par exemple, comment dans la douzième Épître du second livre, voulant prouver que les prospérités ne peuvent nous rendre heureux, il s'est heureusement servi de quelques souvenirs du Songe de Scipion, reproduits par Sénèque dans les Lettres à Lucilius. Il est question de la vanité de la gloire que l'homme peut acquérir sur la terre : « Plus des deux tiers de la terre est ou englouty des eaux, ou inhabité par les déserts, ou encore incognu. Et ceste tierce partie ne tient pas une même chose, honorable ny glorieuse. Par ainsi de ce point en plusieurs parties sou-divisé, que peut-il rester qu'une chose qui ne peut presque tomber sous l'imagination? Et toutesfois cela est le grand champ de la gloire, c'est là où elle peut estendre ses aisles. Et comme est-il possible qu'une chose si petite (puisque nul ne peut donner davantage que ce qu'il a) puisse estre capable de nous donner

un grand heur? Mais soit ainsi que la gloire soit quelque chose de grand, soit qu'elle puisse esgaler de sa hauteur le ciel mesme, puisqu'elle a à durer si peu, quelle grandeur nous peut-elle rapporter? (1) »

Les *Épistres morales* semblent avoir été écrites à deux reprises différentes. Honoré d'Urfé annonce lui-même, à la fin du premier livre, que son œuvre est terminée : « Or sus, Agathon, c'est assez couru. Plions les voiles, laissons les rames hors de l'eau, tournons la vue au rivage, et entrons désormais dans le port. Nous avons assez essayé les vents; nous nous sommes assez fiez à la mer; courons à la terre ferme, et ne nous laissons plus endormir au doux bransle de l'onde (2). » Honoré d'Urfé conseille la retraite à Agathon; mais il regrette de ne pouvoir lui en donner l'exemple; car il va se replonger de nouveau dans le flot des affaires civiles; il quitte la plume pour reprendre l'épée. Bientôt cependant, sans doute parce que sa prison se prolonge, il reprend son travail; il ajoute un second livre au premier. Mais sa pensée est devenue plus calme, plus austère, plus philosophique. Dans le premier livre des Épitres, les impressions personnelles d'Honoré d'Urfé viennent plus souvent

(1) *Epistres morales*, II, 12.
(2) *Épistres morales*, I, 23.

se mêler aux idées générales de la philosophie; dans le second, l'auteur disparaît presque en entier, pour laisser parler la sagesse elle-même. Il ne raconte plus, il raisonne; il n'écrit plus de mémoires, il développe des thèses de morale.

Il n'est pas rare de trouver, dans les *Épistres morales*, des pages entières où l'auteur atteint à une si grande élévation de pensée et de style, qu'on croirait déjà entendre Balzac ou Bossuet. Tel est le passage suivant: « O cœur abattu, et trop indigne d'être joint avec la raison! Pourquoy penses-tu que tu sois nay d'homme? Si c'estoit seulement pour vivre, pourquoi t'auroit-on fait différent des autres animaux? Est-il possible que ce rayon de la Divinité, qui a esté mis en toy, soit tellement estouffé sous la cendre de tes ordures, qu'il ne luy reste encores quelque peu de chaleur pour t'esmouvoir aux actions du vray homme? Saouler son corps de viandes, du repos, et de telle autre volupté, n'est pas la fin de l'homme. Comme la plus petite pièce de la calamite se laisse tirer à la plus grande, par un certain instinct que toute partie a de se rejoindre à son tout, de mesme il faut que cette estincelle de la Divinité, qui est en nostre ame, revole toujours à ceste grande flamme, dont elle est partie, pour se réunir avec son tout, qui doit et peut estre seulement son repos. C'est donc la fin de l'homme de chercher avec la raison son prin-

cipe, et non pas croire que ce bourbier du corps soit la plus belle eau de l'univers (1). »

Honoré d'Urfé excelle surtout dans les comparaisons ; il leur donne ordinairement une tournure piquante et imprévue. En voici quelques exemples que nous prenons au hasard : « Les batteries de la Fortune ne sont pas à coups de belliers, mais de canons, ou plustot de tonnerres, dont l'esclair ne paroît plustot que le coup ne donne ; et le coup ne vient si tost, que le fracas de ce qu'il rencontre ne s'en ensuyve entièrement (2). » « Comme le ballon s'eslève plus haut, plus il est violemment abbatu ; aussi la vertu, plus elle est oppressée, et plus elle donne témoignage de sa force (3). » « Veux-tu que je te die quelle est l'offense qui m'a le plus vivement atteint? C'est le déplaisir que mes amis ont ressenty de mon accident ; et tout ainsi que les esguilles passent à travers des mailles, où les espées, pour fortes et tranchantes qu'elles soyent, sont arrestées : aussi ceste considération de mes amis a trouvé place de m'attaindre, jusques au vif, quoy que mes armes ayent assez heureusement résisté aux grands coups de la fortune (4). » « Tout ainsi que deux luths, l'un contre l'autre opposez, et accordez à un même ton, rendent

(1) *Épistres morales*, I, 12.
(2) *Ibid.*, I, 2.
(3) *Ibid.*, I, 6.
(4) *Ibid.*, I, 6.

tous deux un même son, encores qu'il n'y en ait qu'un qui soit pincé : aussi nos ames, accordées de mesmes volontés, ne peuvent qu'elles ne reçoivent les biens, et les malheurs qui viennent à l'une seulement (1). » « Nostre ame ressemble à l'arc : car plus la corde le plie, et l'efforce, plus aussi jette-t'il sa flesche loing. De mesme plus la difficulté empesche l'exécution de nos pensées, et plus elle jette ses désirs forts et violents : mais veux-tu oster la force à cette flesche, delasche la corde ; aussi veux-tu oster l'ardeur de ce désir, rends tes désirs faciles, c'est-à-dire, ne désire point plus que tu ne peux (2). » « Veux-tu que ton ombre te suive? fuys-la : veux-tu qu'elle te fuye? poursuis-la : et la veux-tu prendre? jette-toy en terre. Aussi jamais qui poursuivra la fortune, ne la prendra. Car elle est du naturel, en cela, du chasseur, qui desdaigne la proie prise, et ne désire que celle qui fuit (3). »

Il arrive souvent que les comparaisons d'Honoré d'Urfé prennent des proportions extraordinaires; il les soutient alors avec une justesse et une fermeté remarquables. Ce talent assez rare, qui consiste à développer la métaphore ou la comparaison, et à leur donner presque autant de valeur qu'à l'idée principale qu'on se propose

(1) *Épistres morales*, I, 23.
(2) *Ibid.*, I, 2.
(3) *Ibid.*, *ibid.*

d'établir, talent que Buffon a surtout montré dans la trame du style, Honoré le possède dans l'enchaînement des idées. Quand Buffon s'est emparé d'une métaphore, il la suit avec un rare bonheur, et les mots qui l'expriment semblent s'appeler les uns les autres. Tel est, par exemple, le passage dans lequel Buffon compare à la lumière la clarté et la chaleur du style. « Rien ne s'oppose plus à la chaleur que de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles, qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet; on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit, avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses (1). » Voyons maintenant comment Honoré d'Urfé enchaîne les idées, et nous serons convaincus que les deux écrivains appliquent à deux choses différentes un

(1) Buffon, *Discours sur le style.*

art et un procédé qui au fond sont les mêmes : « Sçay-tu, Agathon, ce que je croy des passions et des affections de l'ame? Cela mesme que de l'émotion de l'eau. Car nous voyons bien souvent un torrent estre si impétueux qu'il ne rencontre rien qu'il ne renverse; et toutefois les grands lacs du Bourget et de Lozanne, qui peuvent se nommer de petites mers, ou pour le moins de grands abysmes d'eau, sont si paisibles, que bien souvent il n'y a qu'une petite frisure qui leur replisse le front. Doncques ces furies et ces ravages ne procèdent pas de l'imperfection de l'eau, mais du lieu où elle est. Car si elle tend tousjours en bas, ce n'est pas pour le dommage d'autruy, mais pour chercher son repos. De mesme les passions et les affections ont leurs effects selon l'ame où elles se rencontrent. Si elle est unie, elles demeurent sans impétuosité; si au contraire elle est inégale en un lieu, on les verra couler furieusement, et en un autre, bouillonner en escume, et ailleurs s'élargissant hors de ses limites, se desborder autant que l'ame a d'estendue. Parce que proprement la forme des passions et des affections, c'est la perfection ou l'imperfection de l'ame. C'est pourquoy, ny au bien, ny au mal, on ne doit ny louer, ny blasmer que l'ame seule (1). »

Honoré d'Urfé a semé son ouvrage de souve-

(1) *Épistres morales*, II, 7.

nirs personnels et d'anecdotes intéressantes. Nous en trouvons une assez curieuse dans la troisième épître du second livre, et nous la rapportons ici, parce qu'elle nous semble avoir quelque valeur historique. Elle pourra contribuer avec les récits conformes du Pogge, de Monstrelet, et d'Étienne Pasquier, à prouver combien est injuste le proverbe qui fait peser sur la mémoire d'Amé VIII, duc de Savoie, l'accusation de ne s'être retiré à Ripaille que pour y vivre en épicurien avec quelques amis: « Hier nous alasmes a Ripaille, qu'autrefois on nommoit *Ripa-Alta*, parce, comme je crois, que c'est un rivage un peu plus relevé que les autres qui sont autour de ce grand lac de Léman. Là, Agathon, nous vismes certes une belle mémoire de ce grand Amé de Savoye; et quoy que grande, beaucoup moins toutesfois que sa vertu. Car ayant vescu heureux autant que prince de son aage, il voulut laisser cet heur qui, estant du monde, devoit enfin se finir avec le monde, et despouillant toutes ces vanitez mortelles, se revestit de ce qu'il ne devoit abandonner. Et ayant ainsi quicté les grandeurs de la terre, la puissance des hommes, et l'ambition du monde, il se retira en ce lieu qu'il fit bastir, accompagné de sept de ses principaux serviteurs, avec lesquels comme frère il vesquit le reste de ses jours, achetant prudemment avec la petitesse de la terre la grandeur du ciel, avec la foiblesse des hommes la puissance de Dieu, et avec la vanité

du monde la vraye gloire des bienheureux (1). »

Nous croyons avoir prouvé suffisamment que les *Épistres morales* d'Honoré d'Urfé méritent d'être retirées de l'oubli profond où elles sont tombées depuis longtemps. Au point de vue historique, elles nous font connaître les graves et sérieuses pensées qui occupaient les catholiques sincères de la province, pendant que les ligueurs de Paris s'abandonnaient aux conseils les plus odieux et les plus extravagants; elles nous donnent surtout quelques détails intéressants sur le duc de Nemours, dont les historiens de la Ligue se sont trop peu occupés, et qui serait devenu un héros s'il n'avait été chef de parti. Considérées comme ouvrage philosophique, les *Épistres morales* méritent aussi l'attention de tous les hommes sérieux. Elles sont comme le résumé, le précis, de tout ce que la philosophie ancienne nous a laissé de plus pur et de plus saint. Retranchez-en quelques mots inspirés à Honoré d'Urfé par le désir qu'il a de se venger de cet ami perfide qui a voulu le trahir, et vous aurez le livre le plus moral de tout le seizième siècle. La chaire chrétienne elle-même, bien qu'elle fût depuis quelque temps affranchie du mauvais goût qui la déparait, bien que Vigor eût succédé à Ménot, à Maillard et à Raulin, la chaire chrétienne

(1) *Épistres morales*, II, 3.

n'avait pas encore fait entendre un langage plus noble et plus décent. Quoique les *Epistres morales* n'aient pas la couleur chrétienne, elles ont cependant reçu l'inspiration et subi l'heureuse influence du christianisme : la morale en est pure comme celle de l'Évangile.

Mais si on étudie cet ouvrage sous le rapport du style, on est tout surpris que les critiques distingués qui se sont occupés du seizième siècle, ne l'aient pas signalé depuis longtemps comme un livre remarquable entre tous ceux qui ont commencé la constitution définitive de la prose française. Les *Epistres morales* furent publiées quatorze ans après les *Essais* de Montaigne, en même temps que la Satyre Ménippée, huit ans avant la *Sagesse* de Charron. Elles ne ressemblent à aucun de ces trois ouvrages en particulier, mais elles y touchent par ce qu'ils ont de bon. On y retrouve l'érudition de Montaigne, l'ardeur et la verve de la Ménippée, l'ordre et la méthode de Charron. En outre, l'auteur applique ses théories philosophiques aux événements de la vie réelle. L'histoire et la morale s'y mêlent à tout moment pour s'éclairer et s'expliquer. Aussi les *Epistres* eurent-elles de leur temps un succès vraiment prodigieux ; il en fut publié huit éditions dans l'espace de quelques années ; et si l'*Astrée* n'était venue noyer dans sa gloire les autres productions de l'auteur, les *Epistres morales* seraient restées comme l'œuvre la plus

belle d'Honoré d'Urfé et un des livres les plus remarquables de la fin du seizième siècle.

§ III. Le Sireine.

Au milieu du royaume de Léon, dans une fraîche vallée qu'arrose la rivière d'Ezla, vivait un berger du nom de Sireine, qui n'avait pu voir, sans en être vivement épris, les rares vertus et l'incomparable beauté de la bergère Diane. Unis par une tendresse mutuelle, les deux amants n'attendaient plus, pour donner à leur amour la sanction de l'hymen, que d'avoir éprouvé la constance de leurs feux dans les longs ennuis de l'attente. Mais la fortune, qui est la providence des romanciers et le mauvais génie de leurs héros, vint briser tout à coup les douces espérances d'un amour si pur et si fidèle. Sireine fut obligé d'entreprendre un long voyage. Son maître, possesseur de terres fertiles sur les bords de l'Éridan, le força à traverser les mers, et lui confia la garde des troupeaux qu'il nourrissait dans ce pays lointain. Pendant l'absence de Sireine, les parents de Diane, qui étaient avides et intéressés, marièrent leur fille au riche berger Délio, et ces deux amants, qui avaient si longtemps regardé l'avenir pour y suivre l'image du bonheur, n'y virent plus que tristesse et regrets éternels.

Voilà tout le sujet du poëme d'Honoré d'Urfé. Cette fable simple et unie, imitée de la *Diane* de

Montemayor, se divise naturellement en trois parties, le départ, l'absence et le retour. Honoré d'Urfé préludait aux grands tableaux de l'Astrée par cette peinture de l'amour constant et malheureux. Il écrivit probablement ce poëme à Chambéry, pendant le séjour qu'il y fit après la fin des guerres civiles (1). Il avait alors vingt-huit ans. Nous avons prouvé, dans la biographie d'Honoré, que l'histoire d'un voyage à Malte, pendant lequel la belle Diane de Châteaumorand, dont il était amoureux, aurait été donnée en mariage à Anne son frère aîné, est une pure fable qui ne peut soutenir un seul instant les regards de la critique. S'il n'est pas vrai qu'Honoré d'Urfé ait chanté dans le *Sireine* l'histoire de son voyage et de sa catastrophe amoureuse, il n'est pas probable non plus qu'il ait voulu y décrire les ennuis de son exil volontaire hors de la France. Il est fort naturel sans doute de rechercher dans la biographie d'un auteur la raison des ouvrages qu'il a composés; mais il ne faut pas aller trop loin dans cette recherche, car on s'expose à être subtil là où il faut avant tout être vrai. Nous croyons donc pouvoir affirmer qu'Honoré d'Urfé n'a voulu peindre dans le *Sireine* ni un voyage à Malte qu'il n'a pas fait, ni un exil hors de

(1) M. Bernard possède une copie du *Sireine*, datée de Chambéry, le 24 novembre 1596, avec ce titre : *Le Sireine du jeune d'Urfé*. (V. *Les d'Urfé*, p. 144.)

France qui n'aurait que des rapports très-éloignés avec le poëme. Mais nous pensons qu'il a écrit ce poëme, comme plus tard il écrivit l'*Astrée*, sous la vive impression qu'avait laissée dans son esprit la lecture de la *Diane* de Montemayor, continuée par Alonzo Perez et par Gil Polo. Il suffit d'ailleurs, pour en être convaincu, de lire, en les comparant, le *Sireine* et la première partie de la *Diane*, et de remarquer que la traduction complète du roman espagnol avait été donnée en 1582 par Gabriel Chapuis (1).

Le *Sireine* est écrit en sizains et en vers de huit syllabes. Cette coupe, un peu monotone dans les grands sujets, produit cependant un très-heureux effet dans ces longues descriptions qui sont à la fois pastorales et érotiques. Si Honoré d'Urfé avait voulu peindre les effets de l'amour, tels que nous les concevons aujourd'hui, avec tout un cortége de malheurs et de sanglantes tragédies, le rhythme qu'il a employé aurait nui sans doute au mouvement, à l'agitation de la scène. Mais dans ces récits, calmes et paisibles comme la vallée où se passent les événements, le bourdonnement monotone du si-

(1) Les trois parties de la *Diane*, traduites par Gabriel Chapuis, Tourangeau, parurent à Lyon, en 1582, chez Louis Cloquemin. Peu de temps après, un anonyme fit imprimer à Paris une traduction de la première partie avec l'espagnol à côté.

zain et la chute régulière de la période ajoutent à l'effet de la description et à la couleur générale du poëme :

> Je chante un despart amoureux,
> Un exil long et malheureux,
> Et le retour plein de martyre.
> Amour, qui seul en fus l'autheur,
> Laisse pour quelque temps mon cœur,
> Et viens sur ma langue les dire.

Après cette stance qui renferme, comme on le voit, l'exposition du sujet et l'invocation à l'Amour, le poëte décrit, avec un pinceau gracieux et léger, la fontaine près de laquelle Sireine et Diane vont se faire leurs derniers adieux. Il y a dans cette description, que nous avons citée presque en entier dans la biographie d'Honoré, une imitation évidente de cette mignardise dont Guillaume de Lorris avait donné l'exemple dans le commencement du *Roman de la Rose*, et qu'Alain Chartier avait reproduite avec tant de grâce dans son poëme des *Quatre Dames*. Les poëtes italiens du seizième siècle avaient excellé dans ce genre où l'affectation elle-même a quelque chose de rêveur et de touchant, et les poëtes de la Pléiade, inspirés par Anacréon, doivent à cette poésie descriptive leur meilleur et peut-être leur seul titre de gloire. La description de la fontaine des Aliziers, par laquelle Honoré ouvre son poëme, peut, malgré quelques



archaïsmes et quelques tours forcés qui sentent l'école de Ronsard, être placée à côté des plus belles en ce genre.

Au commencement de la seconde partie, Sireine erre sur les rives de l'Éridan, et répète à toute la nature la triste complainte de ses malheurs et de ses regrets. Il conjure le fleuve d'éteindre les feux de son amour, comme autrefois il étouffa les flammes qui dévoraient Phaéton. Mais comme ses flots ne seraient pas suffisants pour arrêter l'incendie qui brûle son cœur, il mêlera ses larmes au courant de l'onde, et il se précipitera ensuite dans le fleuve débordé. C'est ici surtout qu'Honoré d'Urfé se montre imitateur maladroit des poëtes de la Pléiade. Ces hyperboles burlesques, cette érudition inopportune, passaient alors pour une beauté; elles sont contemporaines des célèbres stances que Malherbe a imitées du poëte Tansillo. Quand la poésie s'agite pour se créer des voies nouvelles, elle peint avec plus de force que de vérité. Ce n'est que lorsqu'elle est sûre de ses destinées qu'elle commence à admettre le sentiment de la mesure, et les règles éternelles du goût et de la raison.

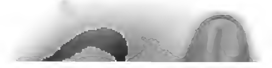
On trouve çà et là dans le *Sireine*, pour le fond et pour la forme, une imitation directe d'Ovide. Comme dans les *Héroïdes*, l'amante qui se croit oubliée fait l'histoire complète de ses anxiétés et de ses souffrances. Diane va tous les jours visiter la fontaine des Aliziers; elle croit entendre

les derniers adieux de Sireine, et voir l'image de son berger adoré fuir à travers les arbres de la prairie. Mais après ces rêves fugitifs, elle tombe dans l'affreuse réalité, d'autant plus que sa mère lui parle souvent du désir qu'elle a de la marier à un autre berger. Sireine pourrait-il hésiter plus longtemps à retourner en Espagne? Diane le conjure de venir la défendre contre les projets de ses parents. Le messager, qui est le père nourricier de Sireine, ajoute ses instances à celles de l'amante. Il craint que le riche berger Délio ne lui enlève sa fiancée. Diane, il est vrai, a donné sa foi à Sireine; mais le devoir fait une loi d'obéir aux ordres de ses parents. A ces mots le berger éclate en sanglots et en plaintes amères :

Tant inconstantes sont les femmes,
Qu'Ezla qui roule à grands monceaux,
N'a tant de sablons dans ses eaux,
Que d'inconstance est dans leurs ames.

L'onde suit l'onde promptement,
Plus le vent le vent véhément,
Plus viste encor l'aage suit l'aage.
Le penser les peut devancer;
Mais l'eau, l'air, le temps, le penser,
Sont moins prompts que ce cœur volage.

Ces plaintes sur l'inconstance des femmes se trouvent dans tous les poëtes anciens modernes. Mais nulle part elles n'ont été exprimées avec plus d'élégance et plus de précision que dans la stance



suivante de Politien. « Combien est malheureux celui qui met ses pensées à la merci d'une femme, et qui pour elle se réjouit ou s'attriste! qui pour elle se dépouille de sa liberté, et croit à ses faux-semblants ou à ses paroles! La femme est sans cesse plus légère que la feuille abandonnée au vent; mille fois le jour elle veut et ne veut pas; elle suit qui la fuit, et quand on la poursuit, elle se cache; elle va et vient comme la vague sur le rivage (1). » Depuis saint Luc, qui appelle la femme un roseau agité par le vent, jusqu'à Molière, qui en donne une si plaisante description dans le *Dépit amoureux*, les sarcasmes n'ont pas été épargnés à un sexe qui montre presque toujours plus de constance que le nôtre.

Le *Sireine* est comme une ébauche de l'*Astrée*. Pour le poëme comme pour le roman, Honoré d'Urfé a puisé aux mêmes sources. Il a mis à contribution non-seulement les poëtes grecs et latins, mais encore et surtout les poëtes italiens et espagnols, Sannazar, le Tasse, Guarini, Saa de

---

(1)

Quanto è meschin colui che cangia voglia
Per donna, o mai per lei s'allegra, o dole!
E qual per lei di libertà si spoglia,
E crede a suoi sembianti, o a sue parole!
Che sempre e più leggier ch'al vento foglia,
E mille volte il dì vuole, o disvuole;
Segue chi fugge, e chi la vuol s'asconde;
E vanne e vien, come alla riva l'onde.

(Stanze di POLIZIANO, lib. I, 14.)

Miranda, Montemayor. C'est à ce dernier qu'il a fait les emprunts les plus importants. Dans Montemayor, Diane, infidèle par jalousie et non par devoir, a sacrifié l'amour de Sireine à un caprice. Tant que le berger la poursuit de son amour, Diane, par un sentiment de ses devoirs auquel se mêle une grande indifférence, ce qui lui rend la vertu plus facile, repousse les offres d'un cœur qu'elle dédaigne. Mais lorsque Sireine a été délivré de son amour par la magie de la prêtresse du temple de Diane, lorsqu'il n'a plus pour la bergère infidèle que mépris et indifférence, Diane sent renaître dans son cœur des flammes qu'elles croyait depuis longtemps éteintes, et elle devient malheureuse à son tour. Montemayor n'eut pas le temps d'achever sa *Diane*. Aussi le roman est-il sans conclusion. Il n'en est pas de même du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Ici l'action est complète, et la résignation des deux amants, qui sacrifient l'amour au devoir, et qui consentent à vivre malgré leur malheur, au grand scandale sans doute des romanciers de nos jours, donne à l'œuvre du poëte français un caractère de grandeur et de moralité qui méritait d'être remarqué.

Les vers du *Sireine* ont de la grâce et de l'harmonie ; mais le style en est incorrect et semé çà et là d'expressions ronsardiques. Honoré d'Urfé dit encore *la mousche hybleane* pour l'abeille, *les charites* pour les grâces, *les brontes* pour les tonnerres, *le désastré flambeau* pour le malheu-

reux flambeau. Quelques-unes de ces expressions n'ont que le tort de n'avoir pas été consacrées par l'usage. Telle est celle-ci : quand Sireine apprend le mariage de Diane, il s'écrie : *Ce jour doit annuiter mes jours.* Nous n'en disons pas autant d'une singulière suspension que nous trouvons dans une des scènes les plus touchantes du poëme. Lorsque Diane remet au vieux berger la dernière lettre qu'elle écrit à Sireine avec son sang, elle ajoute :

> Ce papier pour qui j'ay pleuré,
> Tu le donneras à Siré....
> Et le reste du mot s'arreste
> Pris au palais avec la voix.

Cette bizarre réticence nous en rappelle une plus bizarre encore que l'on trouve dans la tragédie de *Daire* ou *Darius* par Jacques de la Taille. C'est Darius qui parle :

> Ma mère et mes enfants aye en recommanda... (tion).
> Il ne put achever, car la mort l'en garda (l'empêcha).

Nous trouvons dans un poëte qui se fit à cette époque une certaine renommée par les goûts singuliers et bizarres que lui inspira la manie de la poésie pastorale, dans le sieur des Yveteaux, une imitation assez bien faite de la scène de la séparation qu'on trouve dans le *Sireine.* Des Yveteaux a décrit en stances de quatre vers hexamètres la séparation d'Amynthe et de Clorice. Ima-

ges, pensées, expressions, sont les mêmes dans les deux poëtes. Au reste, ils appartenaient l'un et l'autre à l'école de Ronsard, modifiée par l'influence de des Portes et de Bertaut. C'est là que nous devons placer Honoré d'Urfé, en le considérant seulement comme poëte pastoral ou élégiaque. Il vient immédiatement après Duperron et Bertaut, et, se plaçant bien au-dessus de des Yveteaux, il tend la main à Racan et à Segrais.

§ IV. La Sylvanire.

La *Sylvanire* est une pastorale en cinq actes et en vers blancs. Honoré d'Urfé l'écrivit, ainsi qu'il l'explique lui-même dans sa préface, afin d'introduire dans la langue française l'usage des vers non rimés que les Italiens appellent *versi sciolti*. Il lui semblait qu'en faisant disparaître la rime de notre poésie dramatique, il serait plus facile d'obtenir l'illusion, sans laquelle on ne peut espérer d'intéresser les spectateurs. L'intention était bonne, sans doute; mais le moyen était contestable, et la tentative fut des plus malheureuses. La *Sylvanire* est le plus médiocre, soyons sincères, le plus mauvais des ouvrages d'Honoré d'Urfé. Mais, tout mauvais qu'il est, il soulève encore des questions intéressantes, et c'est pour cela que nous allons nous y arrêter un moment.

L'auteur a pris pour son sujet un des épisodes les plus intéressants de l'*Astrée*. Deux bergers,

Aglante et Tirinthe, sont devenus amoureux de la belle Sylvanire. Ménandre, père de la bergère, ne veut accorder sa fille ni à l'un ni à l'autre; il est riche et avare. Aussi a-t-il choisi, sur toutes les rives du Lignon, le plus riche, mais le plus laid de tous les bergers, pour en faire l'époux de Sylvanire. Celle-ci, dont le cœur ne s'est pas encore ouvert à l'amour, refuse d'accepter la main de Théante, qui lui est offerte par son père, et dédaigne les poursuites d'Aglante et de Tirinthe, pour ne s'occuper que des plaisirs de la chasse. Elle ressent, il est vrai, une inclination secrète pour Aglante; mais un sentiment exagéré d'honneur et de modestie ne lui permet pas d'en faire l'aveu; et le malheureux berger, constamment repoussé, finit par s'abandonner à la tristesse et au désespoir. C'est en vain que le berger inconstant, Hylas, que nous retrouverons dans l'*Astrée,* dont il forme un des personnages les plus aimables, essaye de distraire Aglante de sa douleur, en lui vantant le bonheur de l'inconstance. Ses conseils affectueux, ses plaisanteries sur les amants fidèles et transis, et son intervention auprès de Sylvanire, ne peuvent rien sur une âme profondément atteinte du mal d'amour, et qui semble se complaire dans son martyre.

D'un autre côté, Tirinthe a pour confident le berger Alciron. Celui-ci, impatient d'entendre sans cesse les plaintes de son ami, a recours,

pour soulager sa peine, à un moyen terrible et violent. Il est possesseur d'un miroir enchanté, que lui avait donné jadis le faux druide Climanthe. Ce miroir avait la propriété de plonger dans une profonde léthargie ceux qui s'y regardaient. Alciron le donne à Tirinthe, sans lui en faire connaître les effets merveilleux; il lui conseille de le présenter à Sylvanire, sans s'y regarder lui-même, et lui promet à ce prix que la dédaigneuse bergère lui appartiendra.

Tirinthe présente le miroir à Sylvanire. Aussitôt une pâleur mortelle, une langueur inexprimable, s'emparent de la jeune fille. Elle se sent mourir; ses parents la croient empoisonnée. Ils s'empressent de la conduire au temple d'Esculape, afin d'implorer l'assistance du dieu, et d'arrêter les progrès de la mort qui approche. Ils rencontrent en route le berger Aglante, qui à cette vue se livre au plus violent désespoir. Sylvanire, pâle et mourante, fait alors, en présence de ses parents, l'aveu d'un amour qu'elle avait longtemps dissimulé. Elle demande à mourir femme d'Aglante; son père et sa mère, qui la tiennent déjà pour morte, consentent à satisfaire son dernier vœu. A peine Sylvanire a-t-elle donné sa main à Aglante, et embrassé ses parents, qu'une nouvelle et dernière défaillance arrête le cours de sa vie. Cette jeune fille, naguère si fraîche et si belle, n'est plus qu'un cadavre glacé que l'on porte dans la tombe, au milieu des

pleurs et des gémissements des bergers de toute la contrée.

Qui pourrait peindre la douleur de Tirinthe, quand il apprend cette nouvelle? Il court à la recherche d'Alciron, pour venger sur cet ami perfide la mort de Sylvanire. Mais celui-ci lui apprend que la bergère n'est pas morte, qu'elle n'est qu'endormie. En effet, les deux bergers se rendent à son tombeau et la rappellent à la vie. Tirinthe, éperdu d'amour et de joie, veut enlever Sylvanire et la conduire dans sa cabane. Celle-ci résiste, pousse des cris. Aglante, accouru avec des bergers, la délivre des mains de son ravisseur et la ramène à ses parents. L'avare Ménandre oublie alors que Sylvanire est devenue l'épouse d'Aglante, et veut la forcer à se marier avec le riche Théante. Mais la cause est portée devant les druides, qui déclarent légitime le mariage d'Aglante et de Sylvanire. Tirinthe, condamné pour sa trahison à être précipité du rocher Périlleux, est sauvé par la bergère Fossinde, qui l'aimait, et qui consent à devenir son épouse.

Tel est le sujet de cette pastorale. Le plan en est bon, et l'action sagement conduite; mais voilà tout. Les caractères n'y sont pas fortement dessinés. Hylas lui-même, le plus volage et le plus inconstant des bergers, n'est plus inconstant qu'en théorie, car il parle sans cesse de son amour pour Stelle. On y trouve aussi deux per-

sonnages entièrement inutiles; ce sont, le berger fou, Adraste, qui n'intervient que pour délivrer Fossinde des mains du satyre; et le satyre lui-même, dont l'audacieuse brutalité est dupe une première fois de la ruse de Sylvanire qui lui attache les mains et les pieds; une seconde fois, du sang-froid de Fossinde, qui le met aux prises avec Adraste. Dans l'*Aminte* du Tasse, le rôle du satyre tient à l'action même, puisque Sylvie est délivrée de ses mains par le courage d'Aminte. Mais dans la *Sylvanire,* le poëte ne tire aucun parti de ce personnage; les bergères se délivrent par elles-mêmes, ou par le secours d'un fou. Les deux amants ignorent peut-être le danger qu'elles ont couru.

Ce défaut est assez grave, puisque l'emploi de personnages inutiles divise l'intérêt sans profit pour l'action principale. Un autre qui ne l'est pas moins, et qui rend les scènes un peu monotones, c'est que les personnages marchent toujours deux à deux, Aglante avec Hylas, Tirinthe avec Alciron, Sylvanire avec Fossinde, Ménandre avec sa femme Lérice. Il faut plus de variété dans les mouvements et dans le dialogue. Les poëtes italiens qu'Honoré d'Urfé se proposait pour modèles méritent le même reproche. Les scènes sont trop uniformes, trop bien coupées. On dirait que ces poëtes n'ont point osé abandonner à eux-mêmes les personnages qui remplissent les premiers rôles. Ils ont placé à côté

d'eux des personnages secondaires, qui ne les quittent pas plus que leur ombre. Si du moins ces confidents avaient des caractères divers, le contraste de leurs idées et de leur conduite pourrait devenir une source de beautés; tandis qu'ils se ressemblent tous, non-seulement les confidents entre eux, mais encore les confidents avec les premiers rôles. L'intérêt dramatique se réduit par conséquent à quelques aventures dont on attend le dénoûment. La peinture des caractères, le développement des passions, ces deux sources fécondes qui alimentent le drame et la comédie, peuvent à peine se faire une petite place dans les pastorales italiennes, et dans celles que les poëtes français écrivirent dans la première moitié du XVII[e] siècle.

La *Sylvanire* a des chœurs; mais ces chœurs sont réduits à de si minces proportions, qu'ils passent presque inaperçus. On dirait un de ces chœurs d'Euripide, qui ne prennent qu'un faible intérêt à l'action qui s'accomplit sous leurs yeux, et que le poëte a conservés comme un souvenir d'autrefois, et non comme une des parties les plus importantes de la tragédie. Si la pastorale d'Honoré d'Urfé avait été destinée à la représentation, nous penserions que le chœur n'y a été introduit que pour donner aux acteurs un peu de repos, et au machiniste un peu de loisir pour préparer les décors de l'acte suivant. En effet, c'est à ce rôle humiliant qu'a été abaissée la ma-

jesté du chœur antique dans la plupart des tragédies modernes. Dans Eschyle, le chœur est l'âme même de la tragédie; il donne à l'action ce caractère de haute moralité auquel les poëtes suivants n'ont jamais pu atteindre. Le chœur se soutient dans Sophocle; mais il a déjà perdu quelque peu de son importance; il est constamment sur la scène, il est vrai, mais d'autres, en sa présence, agissent autant que lui et plus que lui. Dans Euripide, le chœur n'est plus qu'un morceau de placage, un ornement inutile que vous pouvez à votre gré conserver ou faire disparaître. Depuis ce temps, il n'a pu recouvrer ses anciens droits. C'est en vain qu'Horace les proclame au milieu du siècle d'Auguste. Le chœur, qui était une institution républicaine, ne pouvait fleurir et se développer en présence du despotisme impérial. Les modernes ont fait quelques tentatives plus ou moins heureuses, et Racine a été sur le point de nous faire entendre des chœurs aussi beaux que ceux de Sophocle, des chœurs auxquels il n'a manqué peut-être que de représenter la religion, les mœurs et les usages des spectateurs, pour remuer aussi profondément nos pères, que jadis les chœurs des *Perses* et d'*Électre* agitaient le peuple d'Athènes. Mais, malgré cette remarquable exception, les chœurs ont fini par disparaître; et certes ils ne pouvaient être sauvés par l'usage qu'en ont fait les Italiens et les Français, à l'origine du théâtre de ces deux nations.

La *Sylvanire* est une pièce essentiellement morale. Bien qu'elle roule en entier sur le développement du sentiment de l'amour, cette passion, quoique extrême dans certains personnages, ne leur fait jamais oublier les lois de la modestie et de l'honneur. Sylvanire refuse, malgré les ordres de son père, de s'unir au berger Théante. Mais ne craignez pas qu'elle consente à recevoir les aveux d'Aglante contre le vœu de ses parents. Elle triomphe de l'amour qu'elle ressent pour Aglante; et comme elle ne peut s'unir à Théante sans se vouer à un malheur éternel, elle déclare qu'elle veut se faire vestale. Détail remarquable, et qui nous transporte tout à coup dans la société au milieu de laquelle vivait Honoré d'Urfé! Que de fois, en effet, les couvents n'ont-ils pas été l'asile des amours malheureux! Que de passions ardentes ne sont-elles pas allées s'éteindre dans les longues méditations et la monotone régularité de la vie ascétique! Nous verrons dans l'*Astrée* l'excellent parti que l'auteur a tiré des vestales et des filles *druides*, dont il a placé le séjour dans les lieux mêmes où la famille d'Urfé avait fondé des couvents, comme par exemple à Bonlieu.

Il nous reste maintenant à parler de la malheureuse idée qu'eut l'auteur d'écrire sa pastorale en vers non rimés. Il avait remarqué, dit-il dans la préface de la *Sylvanire*, que les Italiens, qui étaient sans contredit les premiers pour la

pastorale, avaient écrit ce genre de poëme en vers libres. C'était la forme adoptée par le Tasse dans son *Torrismond* et dans son *Aminte*, par l'Arioste dans un grand nombre de comédies et de tragédies, et par le Guarini dans son *Pastor fido.* Si les Italiens avaient renoncé au bénéfice de la rime, qui est un ornement précieux pour la poésie, et qui, en forçant l'esprit à la réflexion et au travail, devient une occasion fréquente de beautés supérieures, c'est que sans doute ils y avaient trouvé un grand avantage. Or, cet avantage, le voici. La poésie dramatique, surtout dans le genre simple, doit se rapprocher autant que possible de la vie commune qui lui sert de modèle. N'allez pas faire de grandes phrases, courir après les grands mots, *sesquipedalia verba*, emprunter enfin le langage des dieux, quand vous voulez faire parler des bergers naïfs et sans prétention. Que leurs paroles soient simples comme leurs habits. Dans l'intérêt de l'illusion théâtrale, vous ne les habillez pas de pourpre, et vous ne leur mettez pas l'épée à la main; pourquoi donc leur langage ne serait-il pas en rapport avec cette houlette, cette panetière, ce chapeau de paille, ces habits de bure dont se compose leur costume? La rime, on ne saurait en disconvenir, ajoute une grande noblesse au langage; elle va même jusqu'à guinder un peu l'expression, et à donner à la pensée la forme des anciens oracles. Faites-la donc disparaître du

théâtre quand vous peuplerez la scène de bergers. Les anciens avaient bien compris ces principes. Ils avaient exclu de leur poésie dramatique les vers qui ont trop de pompe, trop de dignité, et surtout le vers hexamètre. Ils avaient adopté un mètre qui se rapproche tellement de la prose, qu'on le confond souvent avec elle. Imitons-les, si nous voulons être sages.

Voilà à peu près la substance du raisonnement qu'Honoré d'Urfé développe dans une assez longue préface. Ces principes, au premier abord, ne manquent pas d'une certaine justesse. Mais quand on les examine à fond, et qu'on veut en faire l'application à la poésie française, on découvre bientôt ce qu'ils ont de faux. Notre langue, ainsi que l'a dit Voltaire, ne peut se passer de la rime, car elle n'a pour y suppléer ni prosodie ni mesure. Elle ne possède que très-peu de ces syllabes éclatantes qui font sentir l'harmonie et produisent la mélodie poétique. Après un certain nombre de syllabes obscures et précipitées, la rime, résonnant tout à coup comme le son régulier d'une cloche, bat, pour ainsi dire, la mesure et règle l'harmonie. Aussi, malgré les nombreuses tentatives faites dans le XVIe et dans le XVIIe siècle, par Baïf, Jodelle, Nicolas Denisot, Claude de Buttet, Rapin, Passerat, Marmontel et Turgot, la rime a maintenu ses droits et vaincu tous les novateurs. Introduite dans le principe comme un ornement accessoire de la poésie, elle a fini par devenir

une partie constitutive de notre versification. Le vers français n'existe que lorsqu'il est rimé. Nous n'avons pas besoin, pour le prouver, de recourir à d'autre preuve qu'à la *Sylvanire*. Cette pastorale se compose de plus de neuf mille vers; eh bien! en la lisant, on éprouve neuf mille déceptions. L'oreille n'est pas plus habituée, à la fin qu'au commencement, à se voir déçue dans son attente de la rime.

Pour se rapprocher de la prose autant que possible, tout en ayant l'air de faire des vers, Honoré d'Urfé a écrit sa pastorale en vers de six syllabes, mêlés de quelques vers de dix. Il ne s'est pas aperçu que les vers de six syllabes, en l'absence de la rime, s'accouplent dans la lecture et forment de véritables hexamètres. Il nous semble d'ailleurs qu'il y a un moyen bien plus court de se rapprocher du langage ordinaire, c'est tout simplement d'écrire en prose. Nos dramaturges l'ont fait, et ils ont eu raison, car la prose est plus harmonieuse que les vers blancs: elle est moins saccadée, plus arrondie, plus soutenue, plus harmonieuse. C'est à l'emploi des vers blancs que nous attribuons la faiblesse du style de la *Sylvanire*. La phrase n'y est pas arrêtée, et la pensée y a quelque chose d'indécis qu'on ne trouve pas dans les autres ouvrages de l'auteur.

Deux années avant l'impression de la *Sylvanire* d'Honoré d'Urfé, le poëte Mayret avait, sur la de-

mande du comte de Carmail et du cardinal de la Valette, écrit une pastorale sur le même sujet, dans laquelle il n'avait fait que reproduire l'épisode de l'*Astrée*, sans aucune modification importante. Dans une préface, qui renferme une espèce de poétique dramatique, Mayret se félicite d'avoir fidèlement observé la règle des unités établie par Aristote. « La pièce, ajoute-t-il, commence par un matin et finit par un autre. Or, parce qu'elle est disposée à la comique, je la veux diviser en quatre parties, suivant l'ordre que les meilleurs grammairiens observent en la division de celles de Térence, sçavoir est, en Prologue, Prothèse, Épithase et Catastrophe. Le Prologue recommande la pureté de la fable et contient une partie de l'argument. La Prothèse comprend les noces prétendues de Sylvanire et de Théante, fondées sur l'avarice de Ménandre, l'aversion de Sylvanire pour ce berger, l'effet du miroir d'Alciron. L'Épithase contient la maladie de Sylvanire avec le mariage inespéré d'elle et d'Aglante, du consentement de ses parents, le désespoir d'Aglante, la rage de Tirinthe, et tout le Forest en deuil. La Catastrophe embrasse la résurrection, le dernier consentement du père en faveur d'Aglante, la délivrance de Tirinthe par l'intervention de Fossinde, et bref, le repos de ces amans après tant de tumultes. » « Tout ce que dit l'auteur ici de sa pièce, ajoutent les frères Parfait, n'étant que pour la justifier du côté des

règles, aux yeux des connaisseurs, à qui il la propose pour exemple, nous croyons pouvoir dire que Mayret a réussi très-parfaitement à composer un poëme froid et régulièrement ennuyeux (1). » Mayret reconnaît lui-même que sa pièce est ennuyeuse; il s'en console en pensant qu'elle est faite plutôt pour l'hôtel de Montmorency que pour l'hôtel de Bourgogne.

§ V. Poésies sacrées; œuvres inédites.

L'histoire de notre littérature nous offre un grand nombre de poëtes qui, après avoir cultivé les lettres profanes pendant leur jeunesse, se sont, vers le déclin de la vie, occupés des pensées plus graves de la poésie religieuse. L'imagination, comme le cœur, se fatigue tôt ou tard des ardentes émotions que produisent en nous les passions du jeune âge et les tumultueuses pensées de la terre et du monde. Quand la première ardeur de la vie s'est éteinte, et que l'âme, plus calme, aspire à ce bonheur paisible dont elle a déjà le secret pressentiment, la muse chrétienne vient éclairer notre intelligence d'une lumière plus pure, plus sereine il est vrai, mais moins éclatante. Ces derniers rayons de la poésie ressemblent à la douce clarté dont le soleil éclaire une belle soirée d'automne, au milieu du calme

(1) *Histoire du Théâtre françois*, tome IV, p. 386.

de la nature entière. Mais l'astre qui nous brûlait à son midi, ne jette plus sur nous que des feux affaiblis, dont la tiède influence lutte avec peine contre la fraîcheur de la brise et des premières vapeurs de la nuit.

Il en est ainsi de la poésie. La plupart des poëtes dont nous parlons avaient épuisé la séve de leur imagination, quand ils se mirent à chanter les louanges de Dieu. Aussi, malgré la majesté du sujet, leurs vers sont pâles et décolorés; ils se sentent un peu de la vieillesse; ils sont, comme elle, timides et traînants. La sublimité des idées fait encore plus vivement sentir la faiblesse de l'expression. Nous pourrions prouver ce que nous avançons par l'exemple d'un grand nombre de poëtes, et par celui du grand Corneille lui-même, qui ne trouva, pour traduire le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, que très-peu de ces beautés sublimes qui étincellent dans ses premières tragédies. Mais nous aimons mieux nous en tenir à l'exemple d'Honoré d'Urfé, qui se conforma lui aussi à l'usage général, en composant à la fin de sa vie un recueil de poésies religieuses.

M. Bernard a été le premier à signaler aux bibliographes l'existence de l'ouvrage que nous allons examiner. On n'en connaît que deux exemplaires, tous deux sans nom de libraire et sans date. Le premier se trouve à la Bibliothèque royale, relié avec le *Sireine*. Le second, que j'ai

sous les yeux, appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal, où il est inscrit sous le nº 1269, T. C'est un petit volume in-8°, imprimé par forme (de huit pages) et composé de 157 pages, ayant chacune 23 vers. Les caractères, qui ressemblent beaucoup à ceux que le libraire Fouët a employés dans l'impression de la *Sylvanire*, me porteraient à croire que ce volume n'a paru qu'après la mort d'Honoré d'Urfé, vers l'année 1627. Ainsi une assez grande partie des œuvres d'Honoré d'Urfé n'aurait été publiée qu'après sa mort; la fausse quatrième partie de l'*Astrée*, publiée par Borstell, en 1625; la véritable, publiée par Baro en 1627; la *Sylvanire*, imprimée la même année; la cinquième partie de l'*Astrée*, composée d'après ses notes, en 1632, et enfin les *Poésies sacrées*, qui ont paru probablement en 1627. Ajoutez à cette liste, déjà assez longue, les œuvres inédites dont nous parlerons plus bas, et vous conviendrez sans peine qu'Honoré d'Urfé, qui n'a pas eu le temps de voir toute sa gloire, aurait pu l'agrandir encore, si la mort ne l'eût surpris au milieu de ses travaux.

Le recueil des poésies sacrées de notre auteur commence par des paraphrases sur les Cantiques de Salomon. Jamais peut-être la poésie n'a fait entendre un langage en apparence aussi brûlant, aussi passionné que celui du Cantique des Cantiques. Et cependant, quand on lit ce livre avec tout le calme que donne à l'esprit la pureté du

cœur, on ne tarde pas à en pénétrer le sens mystérieux. Les ardentes aspirations de l'époux et de l'épouse ne sont pour l'œil du chrétien que les mystiques élans de l'amour qui unit Jésus-Christ à son Église. Mais comment la poésie pourrait-elle parler ce langage à la fois si tendre et si chaste? N'a-t-on pas à craindre qu'elle ne confonde facilement les pudiques tableaux de l'amour divin avec les images grossières de l'amour profane, et qu'en des mains inhabiles l'or pur ne se change en vil plomb? Honoré d'Urfé a vu le danger, et il a craint d'y tomber. Il a affaibli, autant qu'il l'a pu, les nuances trop vives du livre saint. Tout en conservant le fond des idées, il a singulièrement dénaturé le style, et sa traduction n'est que le reflet très-pâle des flammes ardentes du modèle.

Les paraphrases d'Honoré d'Urfé sont au nombre de huit, comme les chapitres du Cantique des Cantiques. Le dialogue, qui donne tant de grâce à l'ouvrage saint, et l'intervention si poétique des filles de Sion, n'ont pas été conservés par le poëte français. De plus, Honoré ne fait parler que l'épouse; tandis que, dans le livre de Salomon, on entend tour à tour les plaintes et les consolations de l'époux et de l'épouse, ce qui donne au Cantique l'intérêt du drame. Ainsi la forme a été changée; les images trop vives ont été effacées; les idées seules sont restées; mais exprimées dans un style mou et sans couleur,

elles ont elles-mêmes perdu leur vigueur et leur audace premières. Nous trouvons cependant, surtout dans le premier chapitre des *Paraphrases*, quelques strophes qui, sans reproduire toutes les beautés du modèle, en laissent deviner le mouvement et la grâce :

En cet ardent désir des douceurs de ta couche,
Qu'un regard de tes yeux, un baiser de ta bouche,
Soulagent ma langueur;
Et me fais, cher amant, ceste courtoise grace
Que quand tu me ravis des beautés de ta face,
Je ravisse ton cœur.
. . . .

Las! retourne vers moy, mon Dieu, je te supplie.
Que sera-ce de moy, si ta bonté m'oublie
Et me laisse en ce lieu?
Ton pouvoir ne veut pas que tu changes d'essence;
Et si tu n'avois pas d'amour ny de clémence,
Tu ne serois pas Dieu !
. . . .

Les *Paraphrases* sur le Cantique des Cantiques sont suivies de la traduction, ou plutôt de l'imitation, de dix psaumes de David. Ces traductions manquent en général de force et de précision. Mais quand on les compare à celles des poëtes contemporains d'Honoré d'Urfé, on trouve que, si elles sont inférieures à celles de Malherbe, elles valent mieux cependant que celles du cardinal Duperron et de Méziriac, qui eurent de

leur temps une très-grande réputation comme poëtes.

Sans doute, en lisant les poésies religieuses d'Honoré d'Urfé, nous serions tous de l'avis de Malherbe, qui lui disait qu'il était trop bon gentilhomme pour s'exposer à faire de mauvais vers. Mais il est de toute justice, dans l'appréciation des anciens poëtes, de se transporter par la pensée au temps où ils ont vécu. Or, à la fin du xvi[e] siècle, et au commencement du xvii[e], quel était l'état de la poésie française? Elle était encore agitée par la tempête qu'avait soulevée Ronsard. Les rares admirateurs de la poésie marotique commençaient à secouer le joug de la Pléiade, et sous les influences diverses de l'ancienne poésie et des récentes tentatives de l'école savante, les poëtes flottaient indécis et cherchaient à retrouver la droite voie depuis longtemps perdue. C'est dans cette époque de tâtonnement et de retour aux saines doctrines que parut Honoré d'Urfé. Il fut un des ouvriers secondaires de cette œuvre que Malherbe dirigea avec tant d'éclat. Ne lui demandons pas la perfection que nous pouvons exiger des poëtes de nos jours, et que nous obtenons si rarement. Mais, pour être justes, comparons-le aux poëtes de son temps; et alors, bien loin de dédaigner ses ouvrages, nous serons reconnaissants de ses efforts.

Nous trouvons dans le recueil des poésies religieuses d'Honoré d'Urfé, à la suite des traduc-

tions des psaumes, un grand nombre de pièces intitulées *Stances, Sonnets, Méditations, Prières.* Elles présentent toutes, à côté de quelques beautés, des négligences, des archaïsmes, qui les déparent. On serait tenté de croire que quelques-unes de ces poésies ont été écrites pendant la jeunesse de l'auteur; car on n'y voit aucune trace des progrès qu'avait faits la langue dans le premier quart du XVII[e] siècle. Tandis que nous trouvons dans Malherbe des odes entières qui n'offrent aucune expression vieillie, et qui brillent de l'élégante correction du siècle de Louis XIV, Honoré d'Urfé, qui écrivait en même temps que lui, et qui mourut trois ans seulement avant lui, semble arriéré de près d'un demi-siècle. Nous attribuons cette immobilité d'Honoré d'Urfé, au milieu du mouvement qui se faisait autour de lui, au long séjour qu'il fit hors de France, à la cour du duc de Savoie.

Il nous reste maintenant, pour compléter la revue que nous faisons des œuvres d'Honoré d'Urfé, à parler des ouvrages perdus ou inédits, dont les titres seuls nous sont connus, ou qui sont conservés dans diverses bibliothèques. Un sonnet d'Anne son frère, adressé à mademoiselle de la Roche-Turpin, nous apprend qu'Honoré avait écrit, en l'honneur de cette dame, un petit poëme intitulé *le Triomphe d'Amour.* M. Bernard pense que ce poëme écrit, pendant la jeunesse de l'auteur, a été fondu plus tard dans le *Si-*

reine (1). Il s'appuie surtout sur l'identité du sujet traité dans l'un et dans l'autre. Le *Sireine*, en effet, n'est autre chose que le triomphe de l'amour constant et malheureux.

Il existe d'Honoré d'Urfé un petit ouvrage, qu'il m'a été impossible de me procurer, et dont je donne le titre tel que je le trouve dans *Les d'Urfé :* « Les tristes amours de Floridon, berger, et de la belle Astrée, naïade, par messire Honoré d'Urfé; ensemble les fortunées amours de Poliastre et de Doriane. A Paris, chez Nicolas Rousset, en sa boutique à la grand-salle du palais, du costé de la cour des Aydes; 1628, avec privilége daté du 3 février 1625. »

De la Mure (2) dit que, sur la fin de ses jours, Honoré d'Urfé s'occupa d'ouvrages de dévotion, et que, dans sa dernière maladie, il dicta aux assistants une paraphrase en prose sur l'hymne *Stabat mater dolorosa*, qui était restée dans les archives de la maison d'Urfé, où il avait pu la lire. « La bibliothèque de l'Université de Turin possède encore un opuscule d'Honoré; c'est un jugement sur l'*Amedeida* de Chiabrera, écrit à l'instigation de Charles-Emmanuel, premier duc de Savoie, et à lui dédié. Ce jugement, qui se compose de 11 pages petit in-folio, est un

(1) Voyez *Les d'Urfé*, p. 144, dans les notes.

(2) *Bibliothèque forésienne*, manuscrit de la bibliothèque de Montbrison, cité par M. Bernard. V. *Les d'Urfé*, p. 169.

manuscrit autographe (1). Il serait trop long de parler ici de tous les vers qu'Honoré d'Urfé fit paraître dans les recueils du temps. Nous citerons seulement, comme dignes d'être lus, huit sonnets et deux madrigaux qui parurent dans *les Délices de la poésie françoise, ou dernier recueil des plus beaux vers de ce temps*, publié en 1621, chez Toussainct du Brey. C'est dans un recueil du même genre, publié par F. de Rosset, chez le même imprimeur, qu'avait paru en 1615 un fragment considérable de la *Savoysiade*, dont nous allons parler maintenant.

La *Savoysiade* n'est pas, ainsi que l'a pensé Guichenon, une histoire de la Savoie en vers héroïques français. C'est un poëme héroïque, ou

(1) *Les d'Urfé*, p. 178. M. Bernard se loue quelquefois, dans ses notes, de la courtoisie avec laquelle M. Arri, bibliothécaire de l'Université de Turin, et MM. Pronis et Gazzerra, membres de l'Académie de cette ville, lui ont communiqué tous les renseignements et toutes les notes qu'ils ont pu se procurer sur Honoré d'Urfé. Nous avons souvent éprouvé par nous-mêmes combien est franc et loyal l'accueil dont les savants bibliothécaires italiens honorent les voyageurs avides d'instruction qui vont visiter les dépôts précieux confiés à leurs soins. Nous n'oublierons pas surtout la noble affabilité de MM. le chevalier Angelo Pezzana de Parme, comte Giovanni Galvani de Modène, comte Alessandro Cappi de Ravenne. Les religieux dominicains de la bibliothèque *Casanatense*, à Rome, nous ont reçu avec une bonté qui nous a vivement touché. Puissions-nous un jour leur en témoigner notre profonde reconnaissance !

plutôt un poëme épique, dans lequel Honoré d'Urfé se proposait de célébrer l'origine de la maison de Savoie. Le poëme n'est pas achevé. Les deux manuscrits les plus complets qui nous en restent, celui des Archives de la maison de Savoie, et celui de la bibliothèque de l'Arsenal de Paris, ne contiennent que neuf livres. Mais M. Bernard, qui possède le manuscrit original, a pu se faire une idée de l'action entière qu'Honoré se proposait de développer, par un brouillon en prose où se trouve exposé sommairement le plan du poëme. On y voit qu'Honoré avait eu d'abord l'intention d'écrire ce poëme en vers libres, et de l'intituler la *Béroldide*, du nom de Bérold, qui est regardé comme le fondateur de la maison de Savoie. Il donna plus tard à son œuvre le nom de la *Savoye;* et enfin, voulant que le titre seul indiquât une épopée, il modifia la terminaison, et l'appela définitivement la *Savoysiade*. Tout en célébrant les origines presque fabuleuses de cette noble maison, Honoré n'oublia pas de faire figurer dans son épopée les principales familles de ce pays, et surtout la sienne. Le fragment publié dans le recueil de Rosset contient le récit d'un combat naval dans lequel Humbert, fils de Bérold, est délivré des mains des Liguriens par le courage de Vulfe, un des ancêtres de la famille d'Urfé.

Nous avons examiné jusqu'à présent les œuvres diverses d'Honoré d'Urfé, œuvres inconnues au-

jourd'hui, et dont beaucoup d'hommes instruits ne soupçonnent même pas l'existence. Nous avons prouvé peut-être que ces œuvres ne méritent pas le profond oubli dans lequel elles sont tombées, et qu'il faut désormais en tenir quelque compte dans l'histoire de notre littérature. Nous allons maintenant passer à l'examen du célèbre roman qui fit la gloire d'Honoré; roman que nos pères lurent avec un enthousiasme qui se prolongea jusque dans le XVIIIe siècle, et que le courage et le goût de quelques lecteurs de choix essaient de soutenir encore contre l'indifférence de notre siècle.

—



CHAPITRE II.

Analyse de l'Astrée.

Sur les bords du Lignon, petite rivière qui arrose les prairies les plus fertiles de la province de Forez, vivait, dans le IVe siècle, une nombreuse population de bergers, uniquement occupée de la culture des terres et du soin des troupeaux. Tranquilles au milieu des guerres qui désolaient les pays d'alentour, ces bergers auraient continué à vivre aussi heureux que dans l'âge d'or, si l'Amour, le cruel Amour, n'était venu changer leur bonheur en amertume, et leur paisible quiétude en trouble et en alarmes.

Il y avait déjà trois ans qu'Astrée et Céladon s'étaient juré un amour éternel, lorsque les calomnies du perfide Semyre firent naître dans l'esprit de la bergère des soupçons sur la fidélité de son amant. Un jour que Céladon venait, comme à l'ordinaire, l'entretenir de sa tendresse, elle le reçut d'abord avec tant de froideur, et l'accabla ensuite de reproches si cruels, que Céladon, banni de sa présence, ne voulut pas survivre à son malheur, et se précipita dans le Lignon, grossi par la fonte des neiges. A cette vue, Astrée évanouie tomba aussi dans la rivière; mais elle

fut sauvée par des bergers, tandis que son malheureux amant, emporté par le courant rapide, fut jeté sans connaissance sur le sable de la rive opposée. Il fut trouvé dans cette triste position par Galathée, qui, accompagnée de deux autres nymphes, s'empressa de le rappeler à la vie et de le faire transporter au château d'Isoure.

Cependant Astrée fut bientôt convaincue de l'injustice des soupçons qu'elle avait conçus contre la fidélité de Céladon. Des vers gravés sur l'écorce d'un arbre, et une lettre trouvée dans le chapeau de son malheureux amant, lui firent comprendre que ce n'était que pour cacher son amour que Céladon avait feint d'aimer une autre bergère. Astrée elle-même, craignant la colère de ses parents, qui vivaient en grande mésintelligence avec ceux de Céladon, lui avait conseillé cette ruse funeste. Il serait difficile de donner une idée de la douleur qu'éprouva la bergère quand elle ouvrit les yeux à la vérité. Sa jalousie avait causé la perte de Céladon, et le désespoir de Lycidas, qui lui reprochait amèrement la mort de son frère.

Pendant que tous les bergers s'abandonnaient à leur douleur, Céladon recevait au château d'Isoure les soins empressés des trois nymphes qui lui avaient sauvé la vie. Or, ces trois nymphes étaient Galathée, fille d'Amasis, souveraine du pays; ses deux confidentes, Léonide et Sylvie. Le jour même que Céladon s'était préci-

pité dans le Lignon, Galathée, suivie de ses deux compagnes, était allée se promener sur les bords de la rivière, croyant y trouver l'époux que lui réservait le destin; car Polémas, général des troupes d'Amasis, sachant que Galathée avait promis sa foi au valeureux Lindamor, avait employé les sortiléges du faux druide Climanthe, pour persuader à la nymphe que la première personne qu'elle trouverait dans une certaine partie du rivage, était l'époux que le ciel lui destinait. Polémas s'était donc rendu sur les bords du Lignon pour se montrer à Galathée; mais il était arrivé trop tard, et la nymphe, croyant que Céladon était celui qu'elle cherchait, ne tarda pas à se laisser aller au tendre sentiment que lui auraient inspiré d'ailleurs la beauté du berger et la renommée de ses vertus.

Mais quel était ce pays, dont les habitants étaient des nymphes, des chevaliers, des druides et des bergers, obéissant aux ordres absolus de la grande nymphe Amasis? Galathée elle-même l'apprend à Céladon pendant sa maladie. Avant la conquête des Gaules par Jules César, le pays de Forez n'était qu'un vaste lac, semé de quelques îles habitées par Diane et par ses nymphes. Mais le conquérant ayant fait ouvrir le flanc d'une montagne, les eaux s'étaient écoulées vers la mer; et Diane, pour remplacer les nombreuses naïades qui s'étaient retirées vers l'Océan, avait joint à son cortége les filles des chevaliers du

pays, en leur donnant le nom de nymphes. Plus tard la déesse, abandonnant le pays, avait laissé toute l'autorité à la nymphe Galathée, de laquelle Amasis descendait en ligne directe. Quelques druides cependant prétendaient que Galathée, qui la première exerça cette autorité souveraine, était une des femmes d'Hercule, à laquelle le héros donna une couronne, après avoir vaincu les géants des Cévennes.

Après que Galathée eut fini de parler, Céladon raconta à son tour les aventures de son père Alcippe, qui, après avoir montré sa bravoure à Marcilly, capitale d'Amasis, et à l'attaque du château d'Ussum, où il avait délivré son ami Clindor, était allé se couvrir de gloire à la cour de Gondebaud, roi de Bourgogne, et auprès d'Artus, roi de la Grande-Bretagne. L'inconstance de sa fortune l'avait conduit ensuite en Portugal, et plus tard à Byzance, où l'empereur lui avait donné la charge de ses galères. Après avoir pendant les trente-cinq premières années de son âge mené une vie si agitée, Alcippe était retourné dans son pays, pour y embrasser la profession de berger. Amaryllis, qu'il aimait avant son départ, avait enfin couronné la constance de son amour, et l'avait rendu père de Céladon et de Lycidas.

Cette noble origine de Céladon était bien propre à augmenter l'amour de Galathée. La découverte que fit la nymphe des tendres sentiments qui unissaient naguère Astrée et Céladon,

bien loin d'éteindre son affection naissante, ne fit que l'irriter et l'accroître. Malgré les sages conseils de Léonide, Galathée s'abandonna aux désirs de son cœur, et resta convaincue de cette idée, que Céladon était l'époux que le ciel lui avait destiné. Elle chercha donc à retenir le berger auprès d'elle, pensant qu'elle n'aurait pas de peine à se faire aimer d'un berger à qui elle offrait l'amour de la première nymphe de la contrée, en remplacement de celui d'une bergère ingrate. Elle déclara donc son amour à Céladon; mais elle ne pouvait être payée de retour: le berger était encore plus constant que malheureux.

Dans une promenade que fit Céladon dans les jardins d'Isoure, le lendemain de la catastrophe qui l'avait séparé d'Astrée, il apprit de la bouche de Léonide l'histoire de Sylvie et de la Fontaine de la Vérité d'Amour. Cette fontaine merveilleuse, qui est une des plus heureuses inventions de ce roman, avait une propriété singulière. L'amant qui s'y regardait, s'y voyait à côté de sa maîtresse, s'il en était aimé; sinon, il y voyait l'image de son heureux rival. L'indifférence de Sylvie pour trois chevaliers qui se disputaient son cœur, avait été cause que la fontaine ne pouvait plus être consultée; car elle avait été enchantée, et depuis quelque temps elle était gardée par deux licornes et par deux lions qui n'en laissaient approcher personne.

Galathée ne pouvant plus maîtriser les senti-

ments qu'elle éprouvait pour Céladon, chargea Léonide et Sylvie d'agir auprès du berger pour le décider à recevoir la brillante fortune qu'elle lui offrait. Mais les deux nymphes, alarmées sur les suites que pouvait avoir cette passion, résolurent d'aller consulter le grand druide Adamas, oncle de Léonide. Le prétexte qu'elles prirent pour décider Galathée à consulter le druide, fut la maladie de Céladon, qui leur inspirait d'assez vives inquiétudes depuis que ce malheureux amant avait appris que l'intention de Galathée était de le retenir malgré lui au château d'Isoure. Léonide avait un motif plus secret de désirer l'intervention de son oncle. Elle était elle-même éprise de la beauté et des aimables qualités de Céladon; et comme elle voyait bien que son amour ne pouvait lutter contre celui de Galathée, elle désirait éloigner le berger, et sacrifier le plaisir de le voir et de l'entretenir aux inquiétudes de sa jalousie. Ce fut dans ce voyage que Léonide apprit le commencement des amours d'Astrée et de Céladon, et l'histoire de Phyllis et de Lycidas. La nuit l'ayant surprise avant qu'elle fût arrivée à Feurs, où elle espérait trouver son oncle, elle s'arrêta dans une hôtellerie. Le hasard voulut que Polémas et le faux druide Climanthe vinssent passer la nuit dans le même lieu. Léonide, ayant écouté leur conversation, apprit tous les détails de la comédie que Climanthe avait jouée pour persuader à Galathée que la per-

sonne qu'elle verrait sur le bord du Lignon devait être son époux: ruse qui avait eu un si mauvais succès pour les deux imposteurs.

Les trois nymphes qui demandaient les conseils du grand druide Adamas, agissaient toutes pour un but différent : Galathée espérait obtenir de lui la guérison de Céladon, et les moyens de légitimer son amour pour le berger; Léonide voulait soustraire le berger à l'amour de sa maîtresse; la seule Sylvie agissait avec désintéressement, et ne consultait le druide que parce qu'elle espérait que l'intervention de ce grand personnage arrêterait les effets d'une passion naissante, condamnée par toutes les convenances et par les lois de l'honneur. Le druide, comprenant toute la gravité de la situation, décide qu'il faut enlever sans retard à Galathée l'objet de son nouvel amour, et il convient, avec Sylvie, et Léonide, que Céladon sortira du château d'Isoure, déguisé sous les habits d'une nymphe. L'espoir d'être bientôt rendu à la liberté hâte la guérison du berger. Il peut enfin se lever et se promener dans les jardins du château. C'est dans une de ces promenades qu'il voit représentée, en six tableaux, l'histoire de Damon et de la bergère Fortune. La magicienne Mandrague, qui était cause de la mort de ces deux amants, avait, par ses enchantements, élevé une grotte mystérieuse, dans laquelle avaient été placés les six tableaux dont Adamas donne l'explication.

L'arrivée inattendue de la reine Amasis au château d'Isoure détermine Galathée elle-même à consentir au déguisement de Céladon. Le berger prend les habits d'une nymphe, et Adamas le présente à Amasis sous le nom de Lucinde, une de ses parentes. Enfin, grâce au dévouement de Léonide, Céladon est rendu à la liberté. Errant sur les bords du Lignon, il demande, sans se faire connaître, des nouvelles d'Astrée et de Lycidas aux bergers qu'il rencontre; et comme il est bien résolu à obéir, même aux dépens de sa vie, à l'ordre d'Astrée qui l'a banni de sa présence, il s'établit dans une caverne qu'il trouve sur le bord de la rivière, pour y terminer ses tristes jours. Pendant ce temps, Astrée, livrée à la douleur et aux remords, se serait laissée mourir, si elle n'avait trouvé quelques consolations dans l'amitié de Diane et de Phyllis.

Cependant le berger Sylvandre, qui s'était depuis quelque temps établi sur les rives du Lignon, et qui était devenu amoureux de la belle Diane, voulant une nuit rêver aux divines perfections de sa maîtresse, alla se promener au clair de la lune, non loin de la caverne de Céladon. Après avoir longtemps soupiré, il s'endormit profondément au pied d'un arbre. Céladon l'aperçut et n'eut pas de peine à le reconnaître; et comme le malheureux berger voulait indirectement donner de ses nouvelles à Astrée, il écrivit une lettre qu'il plaça dans la main entr'ouverte de Sylvan-

dre. Grande fut la surprise de celui-ci à son réveil. Il pensa d'abord que son démon familier était venu écrire une lettre qui exprimait fidèlement ses sentiments à l'égard de Diane, et il se proposa de donner cette lettre mystérieuse, comme si elle avait été écrite par lui-même. Mais il la laissa tomber par hasard en présence de Diane, Astrée et Phyllis, et les bergères n'eurent pas de peine à reconnaître l'écriture de Céladon. Elles prièrent aussitôt Sylvandre de les conduire dans le bois où il avait passé la nuit. Le berger y consentit volontiers, et toute la troupe, à laquelle s'étaient joints d'autres bergers et bergères, se rendit sur les rives du Lignon, trop lentement pour l'impatience d'Astrée. Sylvandre, qui n'avait vu que pendant la nuit le bois qu'il cherchait maintenant, se trompe de route, et arrive dans un endroit plein de fraîcheur et d'ombrage, où la compagnie n'est pas peu surprise de trouver un temple de verdure, dont l'enceinte était formée par des branches entrelacées. Sur la porte du vestibule qui conduisait dans l'intérieur, étaient écrits les vers suivants :

Loin, bien loin, profanes esprits,
Qui n'est d'un sainct amour espris,
En ce lieu saint ne fasse entrée.
Voici le bois où chasque jour,
Un cœur qui ne vit que d'amour,
Adore la déesse Astrée.

Tous les bergers et toutes les bergères, se

croyant dans les conditions requises, se hâtent de pénétrer dans le temple. L'inconstant Hylas seul reste sur la porte. Quel n'est pas l'étonnement de toute la troupe, en voyant dans le temple la statue d'Astrée, les vers que Céladon avait autrefois faits pour elle, les chiffres entrelacés de sa houlette! Sur l'autel se trouvait suspendue, aux branches d'un myrte, la Table des douze lois d'Amour, qu'Hylas falsifie, au profit de son inconstance, pendant que les bergers continuent à examiner l'intérieur du temple. Astrée ne peut revenir de son étonnement; elle pense que l'ombre de Céladon, privée de sépulture, vient errer sur les rives du Lignon. Les bergers, après avoir demandé pardon à la déesse de l'irrespectueuse plaisanterie d'Hylas, sortent du temple en discourant sur les circonstances de cette étrange rencontre. La nuit les surprend autour de ce lieu mystérieux; ils prennent la résolution de dormir sous les arbres, pour attendre le lever du soleil.

Cependant Céladon, se levant au point du jour comme à son ordinaire, pour aller prier dans le temple d'Astrée, aperçoit tout à coup sa bergère endormie avec ses compagnes. Jamais il ne l'avait vue plus belle ni avec plus de liberté. Il se hâte d'écrire une lettre, et s'approchant doucement de la bergère, il lui place le papier dans le sein, et, emporté par son amour, il dépose un baiser brûlant sur ses lèvres. Astrée se réveille aussitôt;

mais comme les rayons du soleil levant venaient frapper directement ses yeux, elle croit voir auprès d'elle l'ombre de Céladon entourée d'une lumière surnaturelle. Elle communique sa vision à ses compagnes, et témoigne le désir d'élever un tombeau à son malheureux amant. La cérémonie funèbre s'accomplit avec une assez grande pompe, grâce à l'arrivée de Léonide et de la sage Chrysanthe avec les vestales et les filles druides qui étaient sous ses ordres. On place sur le tombeau une longue perche avec une colombe tournée du côté où Céladon s'était noyé.

Pendant que Céladon encore vivant recevait les honneurs de la sépulture, Adamas et Léonide cherchaient un moyen pour lui faire abandonner cette vie misérable et solitaire à laquelle il s'était condamné. Après avoir longtemps cherché, ils décidèrent que Céladon irait habiter la maison d'Adamas, et que, revêtu des habits d'une nymphe, il prendrait le nom d'Alexis, et passerait pour la fille même d'Adamas, qui était alors élevée avec les autres filles des druides dans les antres des Carnutes. Céladon consentit à ce déguisement, parce qu'on lui fit espérer qu'il pourrait ainsi voir souvent Astrée, sans contrevenir à la défense qu'elle lui avait faite de jamais se faire voir à elle; le druide mettant une grande différence entre se faire voir et se laisser voir. Ce dessein fut mis à exécution. Céladon, qui désormais sera appelé Alexis, reçoit, en sa qualité

de fille d'Adamas, la visite de tous les bergers du Lignon; il n'est reconnu de personne, pas même de son frère Lycidas, et l'inconstant Hylas devient amoureux de lui.

Un oracle avait annoncé au druide que sa vieillesse serait paisible et honorée, si le fidèle Céladon obtenait enfin la récompense de son malheureux amour. C'est là ce qui explique l'empressement qu'il met à ménager des entrevues entre Céladon et Astrée. La première fois que la bergère et la fausse Alexis se trouvent en présence, ils éprouvent des frissons involontaires; et leur amitié se forme d'une manière si prompte et si intime, qu'elle est presque l'image de l'amour. Les deux amants ont un pressentiment de leur véritable situation, et malgré le déguisement qui les couvre, leurs âmes s'appellent et se confondent. Ils ne peuvent plus se séparer l'un de l'autre; ils se jurent une amitié éternelle, et Astrée forme le projet de passer le reste de sa vie au service de la belle Alexis. Elle se donne à jamais à la fille d'Adamas, et celle-ci, ou plutôt celui-ci, accepte et répète, à la faveur de son déguisement, les ardentes protestations de la bergère. Ce que l'une donne au nom de l'amitié, l'autre l'accepte au nom de l'amour. Aussi lorsque le berger Calydon, encouragé par le consentement de Phocion, oncle d'Astrée, vient faire à la belle bergère la déclaration de son amour, celle-ci, fidèle à Céladon et à sa nouvelle amitié.

le repousse avec une résolution qui laisse bien peu d'espoir à ce nouvel amant.

Le ciel voulut, cette même année, favoriser d'un bienfait extraordinaire le hameau qu'habitait Astrée. Le plus beau gui de l'an neuf parut sur un gros chêne qui se trouvait au milieu du temple élevé par Céladon à sa cruelle amante. Le druide Adamas fut invité à venir faire autour du chêne toutes les cérémonies usitées en pareille circonstance. Il s'y rendit accompagné de tous les bergers et de toutes les bergères des environs. Son fils Pâris, sa nièce Léonide, Daphnide et Alcidon, noble dame et noble seigneur de la province romaine, Palinice, Cyrcène et Florice, bourgeoises de Lyon, accompagnaient le druide. Qui pourrait peindre le trouble, le saisissement d'Alexis, à la vue de ce temple, élevé de ses mains! Astrée le conduit partout, et lui explique en détail toutes les parties de ce temple. On lit des vers qui sont déposés sur l'autel, et que Céladon avait composés pour sa bergère. Astrée dissimule, autant qu'elle le peut, les impressions que font sur elle les souvenirs de son malheureux amour; mais cet amour éclate dans les transports qu'elle éprouve à la vue d'Alexis, dont le visage, la voix, les mouvements lui rappellent sans cesse l'image de Céladon. Quand le sacrifice est terminé, toute la compagnie se rend dans la maison de Phocion, oncle d'Astrée, qui avait invité Adamas à passer la nuit chez

lui. Alexis, Léonide, Astrée et Diane sont placées dans la même chambre. Mais Alexis ne peut supporter avec calme l'impression trop forte de ce bonheur inattendu. Il se lève pour aller revoir, sur les bords du Lignon, tous les lieux, tous les arbres qui furent autrefois les témoins de son bonheur. Il retrouve les vers qu'il avait composés pour Astrée, et ceux que lui avait inspirés son amour supposé pour Amynthe. La tristesse et la joie, le regret et l'espérance se partagent son âme et son cœur. Il n'ose se déclarer à Astrée, de peur de contrevenir à l'ordre qu'il en a reçu de ne jamais se faire voir à elle. Il trouve d'ailleurs tant de bonheur dans les petites privautés qu'autorisent son déguisement et son amour pour Astrée, qu'il craint de voir finir trop tôt le rôle que lui a donné la tendresse du druide. Aussi, lorsque Adamas est tout à coup mandé par Galathée et par Amasis, qui ont besoin de ses conseils, Alexis sollicite et obtient du druide la faveur de rester encore quelques jours dans la maison d'Astrée avec Léonide.

Pendant que les bergers du Lignon se livrent à leurs aimables divertissements, le traître Polémas n'ayant pu obtenir par la ruse les bonnes grâces de Galathée, se décide à employer la violence pour se rendre maître à la fois de l'objet de son amour et du trône d'Amasis. La reine est d'autant plus inquiète des dangers dont la menace l'ambitiou de Polémas, qu'elle vient d'ap-

prendre la mort de son fils Clidamant, tué à Paris dans une émeute où il défendait le roi Childéric. La présence de Léonide à Marcilly est jugée nécessaire par Galathée, et la nymphe est obligée de laisser Alexis seul avec Astrée, dans la maison de Phocion. L'amitié de la bergère et de la prétendue fille d'Adamas augmente de jour en jour. Astrée est bien décidée à suivre Alexis dans le pays des Carnutes, et à passer le reste de sa vie au milieu des filles druides. En attendant qu'Adamas leur ait donné la permission de partir ensemble, Astrée et Céladon goûtent le bonheur d'une douce intimité. Quelques remords viennent, il est vrai, troubler quelquefois la félicité du berger. Il lui semble, malgré l'opinion contraire d'Adamas, que sa présence dans la maison d'Astrée est une désobéissance formelle à l'ordre que lui donna autrefois la bergère, de ne jamais se faire voir à elle sans qu'elle le lui commandât. Mais ces scrupules de l'amour soumis cèdent bien vite aux désirs de l'amant heureux. Le bonheur dont il jouit est si grand, si inattendu, qu'il craint de le voir finir. Astrée d'ailleurs s'abandonne au sentiment qui la porte vers la prétendue Alexis, avec une confiance et une naïveté qui augmentent les charmes de cette union. Des promenades sur les bords du Lignon, d'aimables entretiens avec Diane et Phyllis, des confidences mutuelles, que Céladon fait toujours à double entente, enfin toutes les douces dis-

tractions d'une vie paisible et solitaire se partagent le temps de ces amants fortunés. Ils changent quelquefois d'habits : Astrée, revêtue des vêtements d'Alexis, trompe tous les regards par la grâce avec laquelle elle porte ce costume sacré; tandis que Céladon, prenant les robes de la bergère, affecte de se servir gauchement de la houlette et des autres attributs des bergers.

Le calme, le bonheur règnent sur les bords du Lignon; la colère et l'ambition s'agitent à Surieu. Polémas, qui d'abord voulait employer la ruse, a vu tous ses desseins trahis et découverts par la sagesse d'Adamas. Le faux druide Climanthe a été pris à Marcilly, et renfermé dans une prison où il s'est tué. L'ambitieux lève alors entièrement le masque. Assuré du secours de Gondebaud, roi de Bourgogne, et fier de la nombreuse armée qu'il a levée, et qui compte quarante mille combattants, il va mettre le siége devant Marcilly. Mais la prudence d'Adamas et la protection des dieux avaient donné à cette ville de puissants moyens de défense. De braves chevaliers tels que Damon et Alcidon, Godomar, fils du roi Gondebaud, Argire, reine des Pictes, y étaient arrivés depuis peu pour des causes diverses. Trois mille braves soldats se trouvaient à Marcilly, disposés à une vigoureuse résistance. Aussi Polémas est-il repoussé au premier assaut; son armée fait des pertes considérables. Sa fureur ne connaît alors plus de bornes. Il apprend

qu'une fille d'Adamas, nommée Alexis, se trouve en ce moment sur les bords du Lignon, dans la maison d'Astrée; il envoie cinquante archers pour l'enlever. Astrée, ce jour-là, avait pris l'habit d'Alexis; elle est enlevée par les soldats de Polémas. A cette nouvelle, Céladon, revêtu de la robe d'Astrée, accourt au camp, et vient déclarer à Polémas la méprise de ses soldats, en se faisant reconnaître pour fille d'Adamas. Une noble dispute s'élève alors entre Céladon et Astrée. Comme les deux amants savent que la fille d'Adamas doit être victime de la haine que Polémas porte au grand druide, ils soutiennent l'un et l'autre qu'ils sont Alexis avec une telle persistance, que le général rebelle, dans l'incertitude où il est, leur annonce qu'elles auront toutes les deux le même sort.

Polémas a conçu une affreuse pensée. Pour se venger d'Adamas et s'emparer de la ville, il ordonne qu'on attache ensemble, par le bras, Astrée, Céladon, un chevalier du nom de Lydias, qu'il prend pour Lygdamon, et la nymphe Sylvie, qui a été cause de la prise et de la mort de Climanthe. Ces quatre prisonniers porteront chacun une torche à la main, et en présence des assiégés, qui craindront de lancer des traits sur eux, ils iront mettre le feu à une des portes de la ville. L'ordre de Polémas s'exécute, et afin que les quatre victimes ne refusent pas de marcher, un corps de soldats les suit et les pousse,

la pique dans les reins. Deux chevaliers, à cette vue, se précipitent du haut des remparts pour aller délivrer les prisonniers. Ce sont Lygdamon, amant de Sylvie, et Lipandas. En même temps, le chef des soldats qui formaient l'escorte s'avance pour voir, dit-il à Polémas, si les cordes sont bien attachées. Mais tout à coup, avec un rasoir qu'il cache sous sa cotte de mailles, il coupe les cordes et donne des armes à Lydias et à Céladon, en leur disant de se défendre. Ce brave soldat, qui abandonne la cause du coupable Polémas pour défendre l'innocence de ces malheureuses victimes, n'est autre que Sémire, ce perfide berger qui avait été cause des malheurs de Céladon et d'Astrée. Sémire fait des prodiges de valeur pour effacer le souvenir de son ancienne trahison. Lygdamon, Lipandas, Lydias se battent comme des lions; Céladon lui-même, sous son déguisement de bergère, donne de grands coups d'épée qui étonnent tous les témoins du combat. Enfin, le brave Damon ayant fait à propos une sortie, les prisonniers de Polémas entrent dans la ville avec leurs défenseurs, et Sémire meurt de ses blessures après avoir obtenu le pardon d'Astrée.

Céladon avait reçu des blessures graves dans le combat. Mais les soins et l'expérience d'Adamas ne tardèrent pas à le guérir complétement. Le grand druide aurait bien voulu que le berger se décidât enfin à se déclarer pour ce qu'il était

réellement. Mais Céladon, fidèle aux devoirs d'un parfait amant, refuse de se présenter devant Astrée avant qu'elle lui en ait donné l'ordre. Adamas, ne pouvant triompher de son obstination, trouve un moyen d'amener enfin cette reconnaissance désirée. La prétendue Alexis supposera qu'elle veut passer huit ou dix jours dans la retraite, afin d'offrir aux Dieux des vœux pour la fortune d'Amasis. Il était d'usage que les filles des druides passassent tout ce temps dans la retraite la plus absolue, et qu'elles ne se laissassent voir de personne, afin que rien de profane ne pût troubler la sainteté de leurs prières. D'après le dessein d'Adamas, Céladon, au lieu de vivre dans la retraite, devait revêtir l'armure des chevaliers et prendre part à la défense de Marcilly. Les circonstances devaient faire le reste.

Mais la fortune, qui jusqu'alors avait été contraire à Amasis, lui devint tout à coup favorable. Lindamor, Sigismond, fils de Gondebaud, et Rosiléon, roi des Pictes et des Santons, viennent à son secours. Lindamor propose de terminer la guerre par un combat singulier de trois contre trois. Polémas accepte; il est tué par Lindamor, et la paix est rétablie. Adamas pense que rien ne s'oppose plus au dessein qu'il a fait d'unir Astrée et Céladon; mais pour avoir plus de liberté pour l'exécution de son projet, il demande à Amasis la permission de retourner chez lui. D'après ses conseils, Léonide, prenant un livre

écrit en caractères inconnus, conduit Astrée dans un bois en lui promettant de lui faire voir Céladon encore une fois, avant qu'elle parte pour le pays des Carnutes. La nymphe, parvenue dans la partie la plus sombre de la forêt, prononce des paroles inconnues et les accompagne de quelques cérémonies singulières. Elle prie ensuite la bergère de commander à Céladon de se présenter à elle, et aussitôt le faux Alexis se fait reconnaître pour ce qu'il est réellement. A cette vue, Astrée reste un moment suspendue entre la colère et l'amour; mais quand elle vient à penser à toutes les familiarités que Céladon a pu se permettre à la faveur de son déguisement, elle s'abandonne à la plus violente indignation, et ordonne au berger d'aller mourir loin de sa présence. Céladon, désespéré, se retire pour lui obéir, et les efforts de Léonide ne peuvent rien obtenir sur la volonté où il est d'expier cruellement la faute de son indiscrétion. Il s'enfonce dans le bois, où il ne tarde pas à disparaître. Mais Astrée est bientôt fâchée de sa rigueur à l'égard de Céladon; et comme elle ne doute pas que le berger n'ait obéi à l'ordre cruel qu'elle lui a donné, elle prend la résolution de fuir de la maison d'Adamas, et d'aller désenchanter la Fontaine de la Vérité d'Amour, en s'exposant à la rage des lions et des licornes qui la gardaient; car un oracle avait prédit que l'enchantement ne pouvait cesser que par la mort du plus fidèle

amant et de la plus fidèle amante. Diane, que sa mère Bellinde veut forcer à épouser Pâris tandis qu'elle aime Sylvandre, accompagne Astrée dans sa fuite, pour mourir avec elle.

Céladon fuyait de son côté, bien résolu à obéir aux ordres de sa cruelle amante. L'idée lui vient, à lui aussi, d'aller mourir près de la fontaine enchantée. Pendant qu'il se dirige du côté du château d'Isoure, il trouve près de Montverdun Sylvandre, qui, ne pouvant survivre à la perte de Diane, allait se précipiter du haut d'un rocher. Céladon l'arrête au moment où il va mettre à exécution ce fatal dessein. Les deux bergers partent ensemble pour la Fontaine de la Vérité d'Amour. Astrée et Diane y étaient déjà arrivées; mais les licornes enchantées qui gardaient la fontaine, bien loin de leur faire du mal, s'étaient couchées auprès d'elles, et veillaient paisiblement comme pour les protéger. Sylvandre et Céladon, ayant vu les deux bergères, s'avancèrent résolument vers la fontaine. Les deux lions viennent à leur rencontre, et lorsque ces deux amants ne pensent qu'à mourir, un terrible combat s'engage tout à coup entre les lions et les licornes. Le ciel se couvre d'épaisses ténèbres, la foudre retentit, et la terre tremble d'une manière effrayante. Adamas et les bergers des environs, accourus pour contempler cet affreux spectacle, sont saisis d'une mortelle frayeur. Mais tout à coup le tonnerre cesse de gronder; le

génie de l'Amour paraît dans un nuage, et annonce la fin de l'enchantement de la fontaine. Les bergers s'avancent alors, et trouvent les quatre animaux changés en pierre. Les corps d'Astrée, de Diane, de Céladon et de Sylvandre étaient auprès, immobiles et privés de sentiment. On les transporte dans la maison d'Adamas. Quand ils sont revenus de leur évanouissement, Céladon, par le conseil d'Adamas, ose enfin se présenter à Astrée, et en obtient l'aveu d'un amour qui devient le digne prix de sa constance. Diane, de son côté, s'engage à n'aimer désormais que Sylvandre.

Le lendemain les bergers vont consulter les oracles de la Fontaine de la Vérité d'Amour. Le génie, qui paraît, comme la veille, dans un nuage lumineux, déclare que les dieux approuvent l'amour d'Astrée et de Céladon, et que Sylvandre doit être immolé par Adamas lui-même. Cet ordre cruel trouble la félicité des bergers; mais au moment du sacrifice, Adamas reconnaît à certains signes que Sylvandre est son fils, un fils qui lui avait été enlevé très-jeune, et qui avait reçu le nom de Pâris. Le grand druide, pour se consoler de sa perte, avait adopté un jeune enfant qu'il avait trouvé sur les rives du Lignon, et auquel il avait aussi donné le nom de Pâris. Rien ne s'oppose alors au mariage du nouveau Pâris avec Diane, tandis que celui qui avait si longtemps porté ce

nom est reconnu pour un fils de la sage Bellinde nommé Ergaste, et se marie avec Léonide. La joie de tous ceux qui vont consulter la Fontaine de la Vérité d'Amour, le bonheur d'Adamas, qui a retrouvé son fils, et le contentement d'Amasis, qui donne Galathée à Lindamor, sont comme autant d'heureux présages de l'éternelle félicité d'Astrée et de Céladon.

En présentant l'analyse de ce livre célèbre, nous n'avons suivi que l'action principale du roman. Nous avons laissé de côté plus de quarante histoires particulières, qui offrent presque toutes un grand intérêt, et dont quelques-unes sont tellement développées, qu'elles formeraient à elles seules des romans pleins de charme et de variété. Telles sont les histoires de Damon et de Madonthe, d'Alcidon et de Daphnide, de Rosiléon et de Rosanire, de Galathée et de Lindamor, d'Ursace et d'Olymbre, de Lydias et d'Amérine, etc. Tous ces épisodes se rattachent à l'action principale par des liens plus ou moins étroits, et s'ils embarrassent quelquefois la marche des événements, ils y répandent néanmoins une assez grande variété. C'est la manière de l'Arioste, qui semble se plaire à mêler au hasard les fils nombreux de sa narration multiple, mais qui sait les débrouiller au besoin et nouer tous les bouts.

Nous devons aussi faire remarquer que nous avons suivi, pour la fin du roman, la narration

que Balthazar Baro publia en 1627, deux ans après la mort de l'auteur, et non la conclusion précipitée composée par Borstel, sieur de Gaubertin, et publiée par le libraire Fouët, l'année même de la mort d'Honoré d'Urfé. Baro publia la quatrième partie de l'*Astrée* d'après les manuscrits de l'auteur, que le duc de Savoie avait envoyés à mademoiselle d'Urfé; et quelques mois après, il fit paraître la cinquième et dernière partie, ou *Conclusion*, composée sur des notes qu'une mort prématurée ne permit pas à Honoré de rédiger et de mettre en ordre. La continuation de Baro a toujours été regardée comme la seule légitime, et reproduite dans les nombreuses éditions de l'*Astrée* qui parurent dans le dix-septième siècle. Elle est peut-être moins dramatique, moins intéressante que celle de Borstel; mais elle a l'avantage de faire suite au travail d'Honoré d'Urfé, Baro ayant eu le soin de terminer toutes les histoires, et de solder, pour ainsi dire, tous les comptes que l'auteur avait laissés ouverts.

CHAPITRE III.

L'action, les épisodes, les caractères.

Dans la préface de la quatrième partie de l'*Astrée*, Baro nous apprend que le projet d'Honoré d'Urfé était de diviser son roman en cinq actes ou parties, chaque partie étant composée de douze livres, qui en auraient été comme les scènes. On ne saurait douter, en effet, que telle ne fût l'intention de l'auteur; car la quatrième partie, qui est entièrement son œuvre, bien qu'elle n'ait été publiée que par son continuateur, laisse tout en suspens, et semble attendre une conclusion. L'*Astrée* n'est donc, malgré l'immense développement de ses actes, qu'une pastorale mêlée de prose et de vers, qu'il serait facile de réduire à de moindres proportions. La Fontaine a essayé de le faire; mais son petit *libretto* d'opéra, qu'il a pompeusement décoré du nom de tragédie lyrique, est tellement maigre de développements, qu'il est bien difficile d'y reconnaître cette matière féconde et, pour ainsi dire, inépuisable que le roman d'Honoré d'Urfé a fournie aux poëtes dramatiques du XVIIe siècle. On dirait que La Fontaine a écrit son *Astrée* sur les souvenirs fugitifs d'une lecture ancienne et

incomplète. Astrée, Céladon, Phyllis, Hylas, Galathée et Léonide figurent seuls dans la tragédie. Mais Phyllis n'est plus cette jeune fille railleuse et dévouée qui cache, sous les dehors d'une gaieté folâtre, une amitié profonde et durable; Léonide ne ressemble pas à cette belle nymphe que nous voyons, dans le roman, sacrifiant sans cesse son bonheur au bonheur de tout le monde : elles sont l'une et l'autre réduites à ce rôle décoloré que nos confidentes remplissent dans le théâtre moderne. L'aimable caractère de l'inconstant Hylas est à peine esquissé; il est même dénaturé, car Phyllis vante sa discrétion. L'amour de Galathée est présenté d'une manière si peu intéressante, qu'on souffre en la voyant paraître sur la scène au moins autant que lorsqu'on écoute, dans le *Cid*, les froides lamentations de l'infante. Il n'y a pas jusqu'à la fée Ismène qui, en venant substituer ses coups de baguette aux sombres couleurs dont Honoré a peint le désenchantement de la Fontaine de la Vérité d'Amour, ne nuise à l'intérêt de l'action et au dénoûment du drame. La Fontaine en un mot, à force d'écourter le sujet, a fini par le gâter. La seule chose qu'on puisse admirer dans sa tragédie lyrique, c'est la douceur, la facilité de la poésie. On dirait un voile précieux, orné d'élégantes broderies, jeté sur un corps faible, maigre et décharné.

Il nous semble cependant que l'*Astrée* pour-

rait fournir le sujet d'un magnifique opéra, et nous sommes étonnés que les poëtes de nos jours ne s'emparent pas d'un sujet si fécond et si riche. Le drame est, pour ainsi dire, tout prêt et tout taillé dans le roman. Au premier acte, nous trouvons Céladon dans le palais d'Isoure. L'or et le marbre qui brillent autour de lui ne peuvent distraire sa pensée des regrets que lui causent les souvenirs d'un bonheur qui n'est plus. Les tendres soins que lui prodiguent Galathée et Léonide, l'amour de ces deux nymphes qui se disputent son cœur, les distractions de la cour d'Amasis, n'apportent aucune consolation à sa tristesse. Il raconte son histoire aux nymphes avides de l'entendre, et chacune de ses paroles verse dans leur cœur le poison d'un amour qu'il ne veut pas partager. Cependant le grand druide Adamas vent prévenir les suites d'une inclination qui ne convient, ni à sa nièce Léonide, ni à la nymphe Galathée, héritière des États d'Amasis. Il procure à Céladon des habits de nymphe, et le fait sortir du palais. Galathée et Léonide versent des larmes de regret, en apprenant la fuite du berger.

Le second acte nous transporte sur les rives du Lignon. En sortant du palais d'Isoure, Céladon s'est retiré dans une grotte creusée par la rivière au moment des grandes eaux. Il est visité de temps en temps par le grand druide, qui vient consoler sa douleur. D'après les conseils

d'Adamas, et pour se distraire de ses ennuis, il élève un temple de verdure à sa bergère, dont il fait la déesse Astrée. Hylas, Sylvandre, Astrée et Phyllis, qui sont à la recherche du corps de Céladon, arrivent par hasard près de ce temple. Combien grand n'est pas leur étonnement, à la vue des douze Tables des lois d'amour, et du nom de la bergère suspendu à la porte du temple! Pendant que Sylvandre et Hylas disputent comme à l'ordinaire sur la constance des amants, Astrée et Phyllis examinent curieusement tous les objets que renferme le temple. Elles voient les chiffres d'Astrée et de Céladon gravés sur l'écorce des arbres. La grande chaleur du jour et la fraîcheur des ombrages les invitent au repos. Pendant leur sommeil, Céladon s'avance mystérieusement ; il contemple avec amour la bergère endormie, et ne peut résister à la tentation de lui dérober un baiser. Astrée, en se réveillant, croit voir l'ombre de son amant fuir dans les massifs de verdure. Adamas survient, et les bergers l'invitent à célébrer une cérémonie funèbre en l'honneur de Céladon.

Nous sommes, au troisième acte, dans la maison d'Adamas. Céladon porte le costume de la fille du druide, nommée Alexis. C'est Adamas lui-même qui a conçu cette idée pour rapprocher les deux amants; car Céladon refuse de se déclarer et de se faire voir sous son véritable nom à Astrée, qui l'a banni de sa présence. La

bergère s'unit par une étroite amitié à la prétendue fille du grand druide. Astrée retrouve en elle les traits du berger qu'elle pleure. Galathée elle-même, à la vue d'Alexis, éprouve des frissons involontaires, et sent renaître les flammes éteintes de son amour. Mais tout à coup arrivent de fâcheuses nouvelles de Marcilly. Le traître Polémas, irrité de voir Galathée dédaigner son amour, a pris les armes contre Amasis. La consternation est générale dans la maison du grand druide; tout le monde court aux armes, et la toile tombe.

Le quatrième acte nous conduit à la maison d'Astrée. La bergère et la prétendue Alexis y ont trouvé un asile contre les horreurs de la guerre. Le berger Phocion, dont Astrée est la nièce, veille sur elles. On vient annoncer la victoire que Lindamor, général d'Amasis, a remportée sur le traître Polémas. La joie renaît dans le hameau où se trouvent nos deux amants. Adamas vient lui-même pour engager Céladon à se découvrir à Astrée. Le berger lui obéit; mais Astrée, indignée d'avoir été si longtemps trompée, bannit une seconde fois le berger de sa présence. Céladon annonce qu'il va chercher la mort en s'exposant à la fureur des animaux qui gardent la Fontaine de la Vérité d'Amour. Astrée tombe sans connaissance. Les bergers, accourus à ses cris, l'emportent dans sa maison, et se séparent pour aller à la recherche de Céladon.

Le dénoûment se fait sous les grands arbres qui ombragent la Fontaine de la Vérité d'Amour. Les animaux qui la gardaient sont changés en statues de marbre. Astrée et Céladon, sous l'influence de l'enchantement, sont plongés dans un profond sommeil. Le grand druide Adamas raconte à Galathée qu'Astrée a voulu partager le sort de Céladon, et que les animaux, au lieu de se précipiter sur les deux amants, ont été subitement changés en pierre. Les nymphes et les bergers sont invités par Adamas à unir leurs prières aux siennes, afin d'obtenir du ciel la fin de cet enchantement. Le tonnerre éclate, un nuage s'élève au-dessus de la fontaine, et le génie de l'Amour fait briller aux yeux des bergers une couronne lumineuse, dans laquelle étincellent les noms d'Astrée et de Céladon. Les deux bergers se réveillent aussitôt, et le grand druide les unit au milieu de la joie générale.

Voilà sans doute une tragédie lyrique pleine d'intérêt et d'heureuses situations. On y trouverait plus d'unité qu'il n'y en a ordinairement dans les poëmes de ce genre. Quelques beaux caractères à développer après celui des personnages principaux, notamment le caractère d'Hylas, avocat infatigable de l'inconstance dans un sujet où l'on voit tous les bergers préférer la mort à l'infidélité; les chœurs composés de bergers, de bergères et de nymphes, c'est-à-dire, de filles de chevaliers formant la suite de la princesse

Galathée; des décorations pour lesquelles le peintre, sans rien créer, ne ferait qu'exécuter ce que l'imagination d'Honoré a décrit avec de si gracieuses couleurs; tous les détails enfin de cette vie pastorale, troublée tout à coup par le plus puissant de tous les dieux, fourniraient au poëte, au musicien, au décorateur, une matière riche et facile à traiter.

Si nous considérons maintenant l'action de l'*Astrée*, telle qu'elle a été développée dans le roman d'Honoré d'Urfé; si, après l'avoir examinée au point de vue dramatique, nous l'apprécions au point de vue épique, nous arriverons aux résultats suivants. Les événements racontés dans l'*Astrée*, s'accomplissent dans un espace de temps qu'on peut évaluer à neuf ou dix mois. Conformément aux règles de la poésie épique, les événements antérieurs sont connus par des récits heureusement intercalés dans l'action principale. C'est autour de Céladon que se meuvent les nombreux personnages du roman, sans désordre, sans confusion. Les épisodes mêmes ne sont pas entièrement indépendants les uns des autres; ils se touchent, ils se mêlent souvent, et forment, sans embrouiller les fils, une trame aussi compliquée que celle du *Roland Furieux*. Ils n'ont d'autre défaut que d'arrêter un peu trop l'impatience du lecteur qui se hâte vers le dénoûment. Dans la quatrième partie surtout, qui est la plus longue de toutes, Astrée et Céladon disparaissent

trop longtemps de la scène, et l'auteur semble les avoir tout à fait oubliés, lorsque l'enlèvement d'Alexis par les soldats de Polémas nous replace tout à coup au milieu du sujet. Honoré d'Urfé a donc, jusqu'à un certain point, respecté dans son roman la loi de la triple unité; mais il l'a rendue souple et accommodante, comme il convenait à un romancier qui voulait beaucoup moins exciter la sensibilité de ses lecteurs que satisfaire leur esprit et piquer leur curiosité, en leur offrant dans un cadre ingénieux la solution de toutes les questions qui peuvent se présenter en matière d'amour.

Honoré d'Urfé a été sobre dans l'emploi du merveilleux, et il a été bien inspiré. On trouverait difficilement dans les poëtes une invention plus heureuse que celle de la Fontaine de la Vérité d'Amour, qui réfléchit les pensées de l'âme en même temps que l'image du corps. Adamas et Sylvandre ont le tort d'expliquer ce phénomène par la métaphysique; mais la fiction n'en est pas moins ingénieuse. Cette fontaine qui, sans être le dénoûment de l'action, en est, pour ainsi dire, la machine, est bien préférable au merveilleux de la Diane de Montemayor, où l'on voit une prêtresse allumer ou éteindre à son gré les flammes amoureuses de ceux qui vont la consulter. Honoré d'Urfé a été moins heureux dans l'emploi qu'il fait des oracles; il les prodigue trop. On voit à tout moment arriver sur les rives du Lignon des bergers

et des chevaliers de tous les pays qui viennent consulter la fontaine merveilleuse. Le procédé est commode, sans doute, pour faire arriver à Marcilly la fleur des chevaliers étrangers, mais il devient monotone et fatigant. Je n'approuve pas non plus cet onguent de sympathie dont se sert le Carthaginois Olicarsis pour rendre la beauté à la bergère Célidée. Celle-ci, unie au berger Thamyre, voulant arrêter les poursuites d'Adraste, qui est éperdument amoureux d'elle, se sillonne profondément le visage avec une pointe de diamant. Quelques mois plus tard, Damon lui conseille de faire saigner les cicatrices des blessures qu'elle s'est faites, de recueillir le sang sur de petits bâtons et de les envoyer à Olicarsis. Celui-ci applique son onguent sur les bâtons, et dans le même moment Célidée, quoique très-éloignée de lui, retrouve cette beauté qu'elle avait sacrifiée à sa fidélité d'épouse. On trouve dans l'*Astrée* quelques autres aventures merveilleuses plus poétiques et plus intéressantes. Alcidon, chevalier au service du roi Euric, se trouvant près de la fontaine de Vaucluse, voit tout à coup les ondes se soulever, et le dieu qui préside aux destinées de la Sorgue venir annoncer la gloire future de Pétrarque. Les souvenirs de notre gloire nationale, et la description des lieux les plus célèbres de l'ancienne Gaule, ont été heureusement placés dans le roman d'Honoré d'Urfé, surtout dans la partie épisodique.

Les épisodes de l'*Astrée* sont très-nombreux, et quelques-uns sont développés dans de grandes proportions. Ils se divisent naturellement en épisodes historiques et guerriers, et en épisodes romanesques et amoureux. Honoré d'Urfé a raconté dans les premiers les origines de notre monarchie. Nous y trouvons la description de la cour de Mérovée et de Childéric, dans les histoires de Lydias et de Lygdamon, et dans celle de Sylviane et d'Andrimarte. Les aventures d'Alcidon et de Daphnide, de Damon et de Madonthe, nous font connaître les principaux événements accomplis, dans le midi de la Gaule, dans les cours de Torrismond et d'Euric. Ursace, Olymbre et Olicarsis ont vécu à Byzance, à Rome, et dans la cour de Genséric, roi des Vandales. Leurs intrigues amoureuses se mêlent heureusement aux intrigues de la politique et aux événements de l'histoire. Les caractères de Théodose le jeune, de Genséric, d'Eudoxie, de Placidie, sont esquissés d'une manière habile et d'après les données des historiens les plus fidèles.

Mais l'histoire qu'Honoré d'Urfé a le plus développée est celle de Gondebaud, roi de Bourgogne, et de Sigismond et Clodomar, ses fils. Il était tout naturel que l'auteur fît la plus large part à la province qu'il avait longtemps habitée, et dans laquelle il avait soutenu, avec plus de constance que de succès, la cause peu nationale de la Ligue. Après Marcilly, séjour d'Amasis, la ville

dont il est le plus souvent question dans l'*Astrée* est Lyon, la ville de Plancus. Non-seulement Honoré y a placé la scène de l'épisode de Dorinde, mais il en a encore fait le théâtre des inconstantes amours d'Hylas.

Dans les épisodes romanesques et amoureux, l'auteur semble avoir voulu examiner toutes les questions qui peuvent se présenter en matière d'amour. Un jurisconsulte distingué, Court de Saint-Symphorien, a fait sérieusement un commentaire latin des *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne; il a résolu, d'après les principes du droit romain, les cas les plus difficiles de la jurisprudence amoureuse. Honoré d'Urfé a mis aussi à profit les souvenirs des anciennes cours d'amour. Les épisodes de Thamyre et Calydon, de Palémon et Adraste, et l'histoire si touchante de Sylvanire nous offrent un tableau de ces anciens tribunaux dans lesquels les amants comparaissaient devant la beauté, pour y être jugés d'après les principes de l'honneur et de la galanterie. Un berger expose l'état du procès; les deux amants parlent ensuite, et font valoir, en présence des parties intéressées, les motifs les plus secrets de leur conduite, et toutes les raisons qui plaident en leur faveur. Quand la chose est bien éclairée par ces débats contradictoires, le juge, qui est ordinairement Diane, Phyllis ou Sylvandre, recueille les opinions des bergères présentes, et prononce ensuite un arrêt motivé.

Ces épisodes, il faut en convenir, sont les moins intéressants du roman. Ces longues dissertations sur la jalousie, ces théories subtiles de tous les sentiments du cœur, sont un peu fades pour nous qui sommes accoutumés au mouvement précipité du drame moderne. Les événements ne se hâtent pas autant qu'ils pourraient le faire, si l'auteur appelait à son secours le vin de Syracuse ou les lames de Tolède. Mais pour le lecteur sérieux, pour celui qui cherche avant tout dans une lecture les nobles distractions de l'esprit, ces plaidoyers amoureux ont un intérêt qu'on ne saurait méconnaître. L'éloquence, il est vrai, y est le plus souvent subtile et maniérée; elle sent un peu les déclamations de l'école; mais il y a de la grâce et de l'esprit dans cette subtilité même, du mouvement et de la chaleur dans ces déclamations.

Honoré d'Urfé a donné un tel développement à un de ces épisodes amoureux, qu'il s'en faut de bien peu que l'action de son roman ne paraisse double, et par conséquent vicieuse. Nous voulons parler de l'épisode de Diane et Sylvandre. Quoique l'auteur ait voulu placer ces deux personnages sur le second plan, il les a peints d'une manière si intéressante, que le lecteur en suit les aventures avec plus d'intérêt peut-être que celles d'Astrée et de Céladon (1). La nais-

(1) Diane et Sylvandre avaient fait sur l'esprit de

sance mystérieuse de Sylvandre, l'éducation qu'il a reçue dans les écoles des Massiliens, la noblesse de son caractère et la chasteté de son ardent amour pour Diane, lui donnent une physionomie plus originale et plus vraie que celle de Céladon. Celui-ci ressemble un peu trop à tous les amoureux de roman. Cette obéissance absolue et passive à l'arrêt d'exil qu'Astrée a prononcé contre lui dans un moment de dépit, et, d'un autre côté, les compensations que reçoit son amour dans son intimité avec la prétendue Alexis, nous le font trouver à la fois trop timide et trop effronté, ou, pour me servir d'un terme très-souvent employé dans l'*Astrée*, trop outrecuidé. Diane elle-même a plus d'élévation dans le carac-

---

J.-J. Rousseau une impression plus forte qu'Astrée et Céladon. Voici ce qu'il raconte dans ses *Confessions :* « Je me rappelle qu'en approchant de Lyon, je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon; car, parmi les romans que j'avais lus avec mon père, l'*Astrée* n'avait pas été oubliée, et c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez; et, tout en causant avec une hôtesse, elle m'apprit que c'était un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges, et qu'on y travaillait fort bien en fer. Cet éloge calma tout à coup ma curiosité romanesque, et je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte, m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier. »

J.-J. Rousseau. — *Les Confessions*, Ire partie, liv. 4.

tère et plus de finesse dans l'esprit que la bergère Astrée. Ce serait là un défaut grave, contraire aux règles éternelles du goût et de la critique, si des personnages secondaires s'empareraient du principal intérêt du roman. Mais n'oublions pas qu'Honoré d'Urfé, ainsi qu'il le dit lui-même dans le titre de son livre, a voulu déduire, par diverses histoires, les effets de l'honnête amitié. Les deux héros de son roman sont donc les personnages dans lesquels l'honnête amitié, c'est-à-dire l'honnête amour, forme le fond même du caractère. Sylvandre n'est pas exclusivement amoureux; il est au besoin historien, métaphysicien, naturaliste. Diane a trop d'esprit pour être amoureuse autant qu'il est possible de l'être. Céladon et Astrée, au contraire, ne vivent que pour aimer. Dans le frontispice des anciennes éditions du roman, les deux amants sont représentés en habits de berger. Une pluie de cœurs tombe sur la tête de Céladon, une pluie de flammes sur celle d'Astrée. Ces deux emblèmes donnent une idée assez exacte des deux personnages. Céladon est une flamme, et Astrée un cœur.

Cette importance donnée dans les épisodes au développement du sentiment de l'amour, nous la retrouvons dans les caractères. Tous les bergers sont amoureux. Sylvandre est bien appelé *le berger sans affection*, dans le commencement du roman; mais à la fin il dispute à Céladon lui-

même le prix de la constance. Hylas, qui n'aime aucune bergère parce qu'il les a toutes aimées, expie ses fautes passées en s'unissant à Stelle, la plus inconstante de toutes. Les chevaliers, un peu distraits par la guerre de la poursuite de leurs amours, n'en sont pas moins les victimes des cruelles vengeances de ce dieu. Mais sur ce fond commun, qui donne à tous les caractères une apparente uniformité, Honoré d'Urfé a dessiné en traits vigoureux les autres passions qui tourmentent l'humanité : l'ambition dans Polémas, la jalousie dans Lycidas et Astrée, la générosité dans Léonide, la prudence dans Adamas, la tendresse maternelle dans Amasis, la piété et la sagesse dans Bellinde, l'affectueuse gaieté dans Phyllis, la perfidie dans Climanthe, l'amour uni à la générosité guerrière dans Euric, cette même passion rendue terrible par une espèce d'intempérance barbare dans Gondebaud, roi de Bourgogne, les remords dans Azahyde, l'inconstance dans Hylas, et l'inébranlable fidélité dans Sylvandre et dans Tyrcis. Il n'y a pas un sentiment humain qui ne soit décrit dans l'*Astrée*, pas une situation qui ne s'y trouve représentée. C'est, comme dans la Fontaine, une ample comédie à cent actes divers ; mais ici tout est sérieux, le fond comme la forme ; tandis que notre immortel fabuliste a caché l'enseignement le plus solide sous la forme en apparence la plus frivole. Nous pouvons remarquer aussi que la Fontaine a prodigué dans ses fables les carac-

tères méchants, tels que le loup, le renard, le serpent; tandis que l'auteur de l'*Astrée*, qui a décrit dans son roman plus de cent caractères, les a tous représentés vertueux, à l'exception de cinq ou six. Il n'y a guère, dans l'*Astrée*, d'autre loup que Polémas, d'autre renard que Climanthe, d'autre serpent que Sémire. Gondebaud, toutes les fois qu'il aperçoit une jeune beauté, veut bien se faire la part du lion au préjudice de ceux qui en ont déjà fait la conquête; mais il finit par écouter la voix de la raison et de la justice, et cette biche effarée qu'on appelle Dorinde, peut se sauver intacte de ses griffes royales.

En multipliant les caractères généreux, Honoré d'Urfé a donné à son œuvre un intérêt remarquable. Il y règne partout, même au milieu des agitations de la guerre et de l'amour, un calme heureux et paisible qui insensiblement porte l'âme à l'amour de la vertu. Les romans d'aujourd'hui nous agitent plus vivement sans doute; ils brisent notre cœur par les émotions les plus bizarres et les plus inattendues; la trahison, le fer, le poison, la calomnie, et toutes les tortures physiques et morales concourent à ce but que semblent se proposer les auteurs, qui est de surexciter la sensibilité et de donner, pour ainsi dire, des attaques de nerfs. Honoré d'Urfé avait conçu un dessein plus modeste, mais plus moral et plus sûr. Témoin des désordres que les règnes des quatre derniers Valois avaient introduits dans la haute société, et que les vertes ga-

lanteries de Henri IV étaient peu propres à guérir, il voulut réformer, par la peinture de l'honnête amour, les scandaleuses licences de la cour et de la ville. Nous verrons dans un chapitre subséquent quel fut le succès de cette morale entreprise. Les doctrines de l'*Astrée* furent d'abord reçues dans les salons de l'hôtel de Rambouillet, et de là elles se répandirent peu à peu dans la société polie. Le code amoureux ne fut plus, il est vrai, comme dans le moyen âge, assujetti à une espèce de jurisprudence qui avait ses cours et ses arrêts; mais il ne fut pas non plus déchiré impunément par les caprices des passions brutales. Le sentiment de l'amour retrouva toute sa dignité dans les doctrines de l'*Astrée*; il s'éleva même à une grande hauteur morale, et devint le plus doux attrait des vertus sociales.

CHAPITRE IV.

Du sentiment de l'amour dans l'Astrée; valeur morale de ce roman; le style.

De tous les sentiments que la nature a placés dans le cœur de l'homme, celui qui donne à la poésie le plus d'élan et d'inspiration, est sans contredit le sentiment de l'amour. Les spéculations de la raison, la contemplation de la nature extérieure, les mouvements des autres passions qui tourmentent l'humanité, peuvent bien être la matière de la poésie, et faire vibrer dans l'âme ces cordes harmonieuses qui résonnent au souffle de la pensée. Mais si l'amour ne vient pénétrer de ses feux sacrés les conceptions de notre intelligence, et remplir de sublimes aspirations la partie plus divine de notre âme, la poésie reste froide, décolorée, raisonneuse, spéculative. Une loi mystérieuse de la Providence veut que deux âmes s'élèvent plus haut quand elles se sentent attirées l'une vers l'autre par de nobles sympathies. Alors, semblables à ces flammes qui se dégagent de la terre pour aller s'éteindre dans les hautes régions du ciel, les âmes s'épurent et s'élancent pour aller se confondre dans le sein de cette lumière éternelle



dont elles se sont détachées comme deux rayons. Jamais Dante ne se serait élevé aux sublimes conceptions de son ardent et profond génie, s'il n'eût rencontré, dans sa jeunesse, un enfant, un ange trop tôt enlevé à la terre, dont l'image, couronnée d'une auréole divine, se montrait aux yeux de son intelligence, et lui faisait voir, dans une intuition réelle, les mystères de l'autre monde et les secrets de l'avenir.

Hâtons-nous cependant de dire que nous n'entendons point parler de cet amour terrestre et grossier qui provient moins de la sympathie des âmes que d'un instinct de nature qui tend à rapprocher les deux sexes. Nous voulons parler au contraire de cet amour chaste, noble et presque divin qui nous porte à aimer, à adorer presque, dans l'objet de notre affection, les perfections morales de l'âme, plutôt que la fragile beauté du corps. Ce n'est pas l'amour de Phèdre, en qui l'on voit Vénus tout entière attachée à sa proie; ce n'est pas l'amour de Didon, qui est dévorée jusqu'à la moelle des os par les feux d'une passion peu chaste. C'est l'amour que la philosophie antique avait entrevu, et dont la religion chrétienne a fait le plus beau de ses dogmes, la plus morale de ses lois. C'est ce sentiment qui prend au besoin le nom d'amour, d'amitié, de charité, et qui fait que deux âmes se confondent et s'unissent par des liens indissolubles. C'est l'amour de Cymodocée pour Eu-

dore; l'amour d'Héloïse pour Abailard, lorsque, vivant dans la solitude du Paraclet, elle a purifié son âme de toutes les souillures de sa passion terrestre, et qu'elle ne voit plus dans son époux que les attraits de l'âme et la beauté de l'intelligence.

Il y a donc deux espèces d'amour, dont l'un prend son origine dans une passion qui ne demande qu'à se satisfaire, tandis que l'autre, né des sympathies morales, se propose pour fin l'éternelle union de deux âmes sur cette terre et dans la vie future. Le premier, sans doute, peut inspirer le poëte, et élever son génie jusqu'à une grandeur et une beauté relatives; mais le second seul peut donner à son œuvre ce caractère de grandeur morale qui est la plus grande gloire du génie : car dans le monde des choses intelligibles, ces trois choses que nous distinguons par des mots, beauté, vérité, vertu, se confondent dans une trinité mystérieuse, et ne sont que les attributs divers d'une seule et unique substance. Assurément le poëte et le romancier ne peuvent aspirer à peindre cet idéal de l'amour, qui semble le partage des esprits célestes. Ils doivent tenir compte de la faiblesse de notre nature, peindre les hommes un peu comme ils sont, et beaucoup comme ils devraient être; et, tout en laissant un libre jeu aux passions humaines, faire sentir partout l'inspiration de la vertu. Ce n'est qu'à cette condition que leur

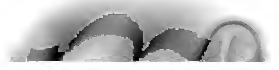
œuvre peut obtenir les suffrages et l'estime des honnêtes gens.

Considérée à ce point de vue, l'*Astrée* n'est pas une œuvre irréprochable. Nous voudrions en voir disparaître certains détails un peu libres qui tranchent vivement sur la couleur générale du roman. Quand Céladon, déguisé sous les habits d'Alexis, fille d'Adamas, trahit presque à tout moment l'ardeur de sa passion par la vivacité de ses transports et l'imprudence de ses brûlantes caresses; quand Thamyre, qui a d'ailleurs un caractère si noble et si généreux, fait connaître les moyens qu'il employait pour se faire aimer de Célidée encore enfant; quand l'auteur raconte les aventures d'Olympe et d'Ormante, qui ne peuvent sauver leur vertu dans le tumulte d'une passion effrénée, la nudité des tableaux fait rougir la modestie, et surprend l'imagination habituée à des peintures plus chastes et plus morales. Mais, hâtons-nous de le dire, ces licences sont extrêmement rares dans l'*Astrée*. Sur les six mille pages dont se compose ce roman, il n'y en a peut-être pas dix que l'on voulût effacer. Partout ailleurs l'amour des chevaliers, aussi bien que celui des bergers, s'épure dans les épreuves de la vertu et de la constance. Cet amour est toujours honnête et réservé, et ne cherche sa récompense que dans l'union légitime des amants, autorisée par le consentement des pères. Les bergers de l'*Astrée*

sont aussi bons fils et bons frères qu'ils sont amants fidèles et amis dévoués. La pureté de leurs sentiments donne une grande élévation à leur langage et à leurs idées. On ne s'étonne plus de voir des chevaliers illustres, et même des princes, venir passer quelque temps sur les rives du Lignon, pour y goûter le bonheur qu'inspirent la vue de la belle campagne et le spectacle des hommes vertueux.

Ce n'est pas dans Céladon que l'on trouve l'idéal de cet amour chaste et pur dont nous venons de parler. Céladon, malgré la constance de ses feux et son obéissance passive aux ordres de la bergère Astrée, se laisse trop souvent entraîner à des désirs qui ne sont que terrestres. L'amant véritable, celui qu'Honoré d'Urfé s'est plu à peindre des couleurs les plus aimables, c'est le berger Sylvandre. Celui-ci n'a aucune pensée qu'il ne puisse hautement publier. A ses yeux l'amour n'est pas un sentiment qui puisse dominer la raison et s'emparer de toutes les facultés de l'esprit. C'est un sentiment extrême sans doute, mais pur et réfléchi, qui donne du ressort à l'âme sans l'asservir à ses caprices. C'est l'union des intelligences encore plus que celle des corps. Nous allons trouver la preuve de ce que nous avançons dans le jugement qu'il porte dans la cause de Tyrcis et de Laonice.

Tyrcis a eu le malheur de perdre la bergère



Cléon, qui lui a été enlevée à Paris par la peste. Sa douleur inconsolable survit à la mort de l'objet aimé. Errant dans les prairies du Forez, il pleure sans cesse, et son âme, fidèle à la mémoire de Cléon, repousse l'amour que la bergère Laonice lui offre avec plus de constance que de succès. Tyrcis, fatigué enfin des importunités de la bergère, s'en remet au jugement de Sylvandre pour savoir s'il peut, sans offenser l'Amour, continuer à aimer Cléon, dont le corps est renfermé dans le tombeau. Celui-ci, après avoir entendu les deux parties, prononce le jugement suivant : « Des causes débatuës devant nous, le poinct principal est, de sçavoir si Amour peut mourir par la mort de la chose aimée; sur quoy nous disons, qu'une Amour périssable n'est pas vray Amour : car il doit suivre le sujet qui luy a donné naissance. C'est pourquoy ceux qui ont aimé le corps seulement, doivent enclorre toutes les amours du corps dans le mesme tombeau où il s'enserre; mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doivent, avec leur Amour, voler après cet esprit aimé jusques au plus haut ciel, sans que les distances les puissent séparer. Doncques toutes ces choses bien considérées, nous ordonnons que Tyrcis aime tousjours sa Cléon, et que des deux amours qui peuvent estre en nous, l'une suive le corps de Cléon au tombeau, et l'autre l'esprit dans les cieux. Et par ainsi, il soit d'or en là deffendu

aux recherches de Laonice, de tourmenter davantage le repos de Tyrcis : car telle est la volonté du dieu qui parle en moy (1). »

Quand un ouvrage est plein de pareilles doctrines, on peut dire hautement que c'est un ouvrage moral, dont la lecture, bien loin d'irriter les passions, ne peut que développer les sentiments vertueux. L'amour n'est pas d'ailleurs le seul sentiment honnête dépeint par Honoré d'Urfé. Toutes les vertus sociales et civiles sont honorablement décrites dans l'*Astrée*, avec des couleurs tellement aimables que peu à peu on se sent porté à les imiter. J'y admire surtout les caractères d'Adamas et d'Amasis. Quelle douceur, quelle bonté! et cependant quelle sagesse, quelle vertu! Pleins de tendresse pour leurs enfants, bienveillants pour tout le monde, ils répandent autour d'eux une douce sérénité, qui rend la jeunesse plus confiante et plus affectueuse. Faut-il donc s'étonner que deux évêques célèbres par leur savoir et par leur vertu, et dont l'un a été placé par l'Église au rang des saints, saint François de Sales, évêque de Genève, et Camus, évêque de Belley, aient loué l'honnêteté et la morale de l'*Astrée*? Nous en trouvons la preuve dans l'*Esprit de saint François de Salles*, ouvrage intéressant que l'évêque de Belley composa afin

---

(1) *Astrée*, Ire partie, liv. 7.

de faire revivre, pour ainsi dire, les sages conseils et les douces prédications de son saint ami. Le passage est assez curieux pour mériter d'être cité en entier :

« Messire Honoré d'Urfé, marquis de Valromey, autheur de ce fameux roman qui porte le nom d'Astrée, estoit un des plus braves et des plus vertueux cavaliers que j'aye jamais cognu. Sa naissance estoit de Forests, d'une maison fort illustre, du partage de laquelle lui estoit escheu le marquisat de Valromey et la comté de Chasteauneuf, qui estoient dans mon diocèse, et quoy que son sejour ordinaire fut aux cours de France et de Savoye, ses ancestres ayant eu alliance avec les princes des Allobroges, lorsqu'il venoit en ses terres y faire quelque demeure, et y respirer cette douce liberté qui ne se trouve point dans les cours, qui est un païs d'esclavage et de servitude, j'estois pasteur de cette ouaille, et outre cette amitié particulière dont il me favorisoit, j'avois le bonheur de sa fréquente conversation.

« Outre le conseil de notre bienheureux père (saint François), qui me donna, comme de la part de Dieu, la commission d'escrire des histoires dévotes, ce bon seigneur n'eut pas peu de pouvoir par ses persuasions d'y animer mon âme, me protestant que s'il n'eust point esté de la condition dont il estoit, pour une espèce de réparation de son Astrée, il se fut volontiers adonné à

aux recherches de Laonice, de tour
vantage le repos de Tyrcis : car tel
lonté du dieu qui parle en moy (

Quand un ouvrage est plein d'
trines, on peut dire hautement
vrage moral, dont la lecture,
les passions, ne peut que dé
ments vertueux. L'amour n
seul sentiment honnête d
d'Urfé. Toutes les vertus s
honorablement décrites d
couleurs tellement aima
se sent porté à les imite
caractères d'Adamas et
quelle bonté! et cepen
vertu! Pleins de ten
bienveillants pour t
autour d'eux une
jeunesse plus conf
il donc s'étonne
par leur savoir
a été placé par
François de Sa
évêque de Be
morale de l'
dans l'*Esprit*
intéressant

(1) *Astré*

usse
oit que
mort avec
luy donnoit
nerve, il réus-
ne et en l'autre
se, je veux dire en
e. Il estoit fort versé
l'histoire; il avoit les
haut point, avec la co-
latine, grecque, italienne,
Il a fait des Épîtres mo-
assez ce qu'il eust pû dans
s'il eust voulu s'y occu-
la cour ne luy sembloit pas pro-
ce ramage, comme le peuple de
chanter les cantiques du Sei-
les Babiloniens.
notre bienheureux père m'estant
à Belley, selon notre coustume an-
monsieur d'Urfé, estant alors en son
de Virieu, principale demeure de son
qui n'est esloigné de Belley que de
il prit la peine de nous venir voir.

"attraits, char-
· d'esprit
tretiens,
dignes de

.ques que nous
s, il me souvient
monsieur d'Urfé,
amitié qui estoit entre
nsieur le président Faure
des trois avoit peint pour
livre singulier et qui ne pé-
bienheureux, sa Philothée, qui
ous les dévots; monsieur Faure,
n, qui est le livre de tous les bar-
y l'Astrée, qui estoit le bréviaire de
urtisans. Nous nous entretinsmes fort
ement de cette généreuse remarque (1). »
torité de ces deux saints évêques n'a pas
ché Charles Perrault de condamner la mo-
de l'*Astrée* comme trop peu sévère et dan-
reuse pour les jeunes personnes: « Quoy que cet ouvrage, de mesme que tous ceux qui lui ressemblent, ne soit pas d'une fort grande solidité, et ne mérite guère d'être lu par ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire dans les sciences,

(1) *L'Esprit de saint François de Sales*, par Camus, évêque de Belley, 6 vol. in-8°, 1640. Voyez, pour la citation, t. VI, p. 119.

ce genre d'escrire auquel il avoit beaucoup de talent. Et certes qui considérera bien l'Astrée, et en jugera sans passion, recognoistra qu'entre les romans et livres d'amour, c'est possible l'un des plus honnestes et des plus chastes qui se voyent, l'autheur estant l'un des plus modestes et des plus accomplis gentilshommes que l'on se puisse figurer. Outre sa valeur, qui ne respiroit que Mars, dans les exercices duquel il est mort avec beaucoup d'honneur, quand la paix luy donnoit le loisir de vaquer à ceux de Minerve, il réussissoit merveilleusement en l'une et en l'autre éloquence, libre et nombreuse, je veux dire en l'art oratoire et en la poésie. Il estoit fort versé en la philosophie et en l'histoire; il avoit les mathématiques en un haut point, avec la cognoissance des langues latine, grecque, italienne, espagnole, allemande. Il a fait des Épîtres morales qui tesmoignent assez ce qu'il eust pû dans des sujets plus sérieux, s'il eust voulu s'y occuper; mais l'air de la cour ne luy sembloit pas propre à chanter ce ramage, comme le peuple de Dieu qui ne vouloit chanter les cantiques du Seigneur parmy les Babiloniens.

« Une fois notre bienheureux père m'estant venu visiter à Belley, selon notre coustume annuelle, monsieur d'Urfé, estant alors en son chasteau de Virieu, principale demeure de son marquisat, qui n'est esloigné de Belley que de trois lieues, il prit la peine de nous venir voir.

Sa conversation, toute pleine d'attraits, charmoit tous ceux qui avoient tant soit peu d'esprit pour en gouster la douceur; ses entretiens, pleins d'honneur et de civilité, estoient dignes de son génie.

« Entr'autres propos symposiaques que nous eusmes durant et après le repas, il me souvient d'une agréable remarque de monsieur d'Urfé, qui, parlant de l'ancienne amitié qui estoit entre notre bienheureux, monsieur le président Faure et luy, dit que chacun des trois avoit peint pour l'éternité, et fait un livre singulier et qui ne périroit point: notre bienheureux, sa Philothée, qui est le livre de tous les dévots; monsieur Faure, le code Fabrian, qui est le livre de tous les barreaux, et luy l'Astrée, qui estoit le bréviaire de tous les courtisans. Nous nous entretinsmes fort gracieusement de cette généreuse remarque (1). »

L'autorité de ces deux saints évêques n'a pas empêché Charles Perrault de condamner la morale de l'*Astrée* comme trop peu sévère et dangereuse pour les jeunes personnes: « Quoy que cet ouvrage, de mesme que tous ceux qui lui ressemblent, ne soit pas d'une fort grande solidité, et ne mérite guère d'être lu par ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire dans les sciences,

(1) *L'Esprit de saint François de Sales*, par Camus, évêque de Belley, 6 vol. in-8°, 1640. Voyez, pour la citation, t. VI, p. 119.

ou à remplir leur esprit des préceptes d'une exacte et sévère morale; quoy qu'on ne puisse pas mesme disconvenir que la lecture n'en soit dangereuse, particulièrement pour les jeunes personnes, qui déjà portées d'elles-mesmes à gouster les charmes de l'amour, y sont encore entraisnées par les exemples qu'elles y voyent de cette passion, d'autant plus dangereuse, qu'elle y est dégagée de toutes sortes d'impuretés; néanmoins comme les anciens se sont fait un très-grand honneur d'avoir eu des auteurs excellents dans ces sortes d'ouvrages, et que l'on prétend l'emporter beaucoup sur tous ceux des siècles suivans, j'ay cru pouvoir aussi regarder avec beaucoup d'estime ce que notre siècle a produit de plus beau dans ce genre d'écrire, estant vray que les mœurs et les caractères du roman de l'Astrée n'ont pas moins d'art et d'agrément que ceux de tous les anciens poëtes. Il ne lui manque qu'un certain respect qu'imprime l'antiquité, qui redouble toujours le prix des ouvrages qu'elle consacre (1). »

Ce jugement de Perrault sur l'*Astrée*, malgré la petite pointe lancée contre les anciens, ne manque ni de raison ni de solidité. La lecture pourrait en effet en être dangereuse pour les jeu-

---

(1) *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant le* XVIIe *siècle, par Perrault.* Paris, chez Dezallier, 1701, 2 vol. petit in-8°. Voyez, pour la citation, vol. II, p. 91.

nes personnes. Il vaut mieux les habituer de bonne heure aux lectures chastes et profitables, que leur permettre de chercher des distractions dans ces ouvrages frivoles, où la plus séduisante des passions est présentée sous des couleurs trompeuses qui ne permettent pas de voir le poison dont elle est infectée (1). Nous pensons néan-

---

(1) Le danger que la lecture de l'*Astrée* peut faire courir à la vertu des jeunes personnes avait alarmé la conscience de Louis de Lascaris d'Urfé, évêque de Limoges, petit-neveu d'Honoré. L'anecdote suivante, tirée des *Mémoires* de l'abbé Arnauld, est doublement piquante pour nous, puisqu'il y est fait mention de l'*Astrée*, et que le frère du saint évêque, père de l'Oratoire, fait plaisamment intervenir à ce propos un souvenir des vives disputes excitées à l'occasion du jansénisme.

« Je ne puis oublier ici un trait agréable du père d'Urfé, frère de Mgr. l'évêque de Limoges, mais qui n'est pas dans les mêmes sentiments que ce prélat. Celui-ci se plaignoit un jour à lui, dans l'amertume de son cœur, de ce que le nom d'Urfé sembloit ne devoir être connu que par l'*Astrée*. « C'est une étrange chose, lui disoit-il, qu'il faille que ce méchant livre déshonore d'autant plus notre nom qu'il est entre les mains de tout le monde. Pour moi, je voudrois que quelqu'un de nous s'appliquât à faire quelque bon ouvrage, qui effaçât la mémoire de celui-là, et qui empêchât de le lire ; et, comme vous avez de l'esprit et du loisir, il me semble que vous devriez vous y employer. » Le père d'Urfé, ayant fort loué le zèle de son frère: « — Je sais bien un meilleur moyen, lui dit-il, pour qu'on ne lise plus l'*Astrée*. — Et quel est-il? reprit avec chaleur Mgr. de Limoges. — C'est, ré-

moins que parmi les livres qui parlent d'amour, l'*Astrée* est un des moins dangereux, l'auteur ayant eu le soin de représenter toujours la fin malheureuse des amours coupables et désordonnés, tandis que les amants honnêtes, après les épreuves dont triomphe leur constance, jouissent du bonheur promis à la vertu. Ainsi donc, la lecture des romans étant devenue une nécessité de notre siècle efféminé, il serait à désirer que les productions des auteurs nos contemporains pussent, comme l'*Astrée*, inspirer le goût des affections honnêtes, et réhabiliter, au milieu de notre société corrompue, la dignité, la sainteté de l'amour. Non-seulement nos romanciers auraient la conscience d'avoir fait une bonne action, mais ils verraient encore les nobles facultés que la nature leur a données, se développer et grandir par l'habitude des pensées honnêtes. L'écrivain qui se complaît dans la peinture des vices et des crimes, celui qui, pour ébranler fortement les imaginations, présente au lecteur le tableau hideux de la perversité humaine; celui-là finit par se nuire à lui-même. Son intelligence, si souvent

---

pondit le père d'Urfé, de publier et d'assurer que les cinq propositions sont dans ce livre; il ne faut point douter, après cela, qu'il ne soit bientôt défendu et condamné à l'oubli éternel. »

Mémoires de l'abbé Arnauld, collect. Petitot, 2e série, t. XXXIV, p. 263.

salie par ces idées impures, se ternit enfin et perd tout son éclat. Nous ne concevons ni le véritable talent, ni le génie sans la vertu; et la vertu consiste surtout dans cet amour, dont les flammes épurent tous les sentiments terrestres. Rien ne rapproche autant l'homme de la divinité, et ne le rend plus capable de découvrir les mystères de sa propre nature et les secrets du monde extérieur. Dante, qui a tout dit, affirme que l'âme ne peut s'élever à certaines notions, que lorsqu'elle a grandi au milieu des flammes de l'amour (1).

Le style de l'*Astrée*, comparé à celui des *Épistres morales*, présente d'assez grandes différences. Il est moins nerveux, moins hardi, moins hérissé d'expressions et de tournures latines; mais aussi est-il plus doux, plus abondant, plus harmonieux. Nous ne voulons pas dire par là qu'il manque de force; seulement cette force est plus soutenue; elle ne procède plus par de brusques saccades; elle ne cherche pas à se montrer dans des expressions exagérées ou dans des comparaisons extraordinaires; elle sé soutient par un effort continu, sans que l'auteur ait besoin de

---

(1)

Questo decreto, frate, sta sepulto
Agli occhi di ciascuno, il cui ingegno
Nella fiamma d'amor non è adulto.
(*Paradiso*, cant. VII, terz. 20.)

guinder ses pensées sur de grands mots, pour les faire mieux remarquer. En un mot, il semble que le style du roman soit moins énergique, moins véhément que celui de l'ouvrage philosophique; mais, au fond, il a plus de puissance et plus de vérité. Ce progrès est dû à deux causes: premièrement, au genre même de l'*Astrée*, qui demandait un style plus souple et plus naturel; secondement, à l'expérience d'Honoré d'Urfé lui-même, dont une longue pratique et l'habitude d'écrire en vers avaient perfectionné le style. Sa phrase est quelquefois traînante, mais elle est soutenue par l'harmonie des périodes et la souplesse des articulations qui en unissent les différents membres. Nous en citerons un exemple pris au hasard. Sylvandre, en proie aux premiers feux d'un amour naissant, se retire, pendant la nuit, dans les bois les plus solitaires, pour rêver à son aise aux perfections infinies de la bergère Diane: « La lune alors, comme si c'eust esté pour le convier à demeurer davantage en ce lieu, sembla s'allumer d'une clarté nouvelle, et parce qu'avant que de partir, il avoit mis son troupeau avec celuy de Diane, et qu'il s'asseuroit bien que sa courtoisie luy en feroit avoir le soin nécessaire, il résolut de passer en ce lieu une partie de la nuict, suivant sa coustume: car bien souvent se retirant de toute compagnie, pour le plaisir qu'il avoit d'entretenir ses nouvelles pensées, il ne se donnoit garde que s'estant

sur le soir esgaré dans quelque vallon retiré, ou dans quelque bois solitaire, le jour le surprenoit avant que la volonté de dormir, rattachant ainsi le soir avec le matin, par ses longues et amoureuses pensées. Se laissant donc à ce coup emporter à ce mesme dessein, suivant sans plus le sentier, que ses pieds rencontroient par hazard, il s'esloigna tellement de son chemin, qu'après avoir formé mille chimères, il se trouva enfin dans le milieu du bois, sans se recognoistre. Et quoy qu'à tous les pas il choppast presque contre quelque chose, si ne se pouvoit-il distraire de ses agréables pensées. Tout ce qu'il voyoit, et tout ce qui se présentoit devant luy, ne servoit qu'à l'entretenir en ceste imagination..... Le lieu solitaire, le silence, et l'agréable lumière de ceste nuict, eussent été cause que le berger eut longuement continué, et son promenoir, et le doux entretien de ses pensées, sans que s'estant enfoncé dans le plus épais du bois, il perdit en partie la clarté de la lune, qui estoit empêchée par les branches et par les feuilles des arbres (1). »

Dans tout ce qui est récit et description, le style ressemble à celui du passage que nous venons de citer. On y remarque des tournures qui ont vieilli, et quelques constructions un peu embarrassées. Mais en général le sens est clair

(1) *Astrée*, IIe partie, liv. 2.

et l'expression facile. Il n'en est pas de même dans les dialogues. Les bergers, et surtout Sylvandre, sont quelquefois si subtils dans leurs raisonnements, que leur langage devient difficile et obscur. Hylas est le seul qui parle toujours d'une maniere très-claire; il se moque avec beaucoup d'esprit, et de temps en temps avec quelque raison, des subtilités de Sylvandre. L'opposition de ces deux caractères produit le meilleur effet, et soutient l'intérêt du lecteur même dans les conversations les plus longues. L'ennui est une chose inconnue quand Hylas est présent. Au lieu d'employer ces phrases savantes que le berger sans affection, c'est-à-dire Sylvandre, a apprises dans les écoles des Massiliens, le berger inconstant, c'est-à-dire Hylas, parle toujours sur le ton d'une conversation facile et enjouée. Ses paroles semblent un écho des salons que fréquentait l'auteur, et surtout de celui de l'hôtel de Rambouillet, où presque tous les jours étaient soutenues des thèses pour et contre, sur des questions proposées par la reine de la société, la célèbre Arthénice.

Le style de Baro, qui a écrit la conclusion du roman, est bien inférieur à celui d'Honoré d'Urfé. On voit bien que Baro a fait des efforts pour imiter la manière de son maître. Mais, comme tous les imitateurs, il a exagéré les défauts, et là où Honoré se serait contenté d'être prétentieux et peu naturel, il est boursouflé et ridi-

cule. Voici, par exemple, comment il dépeint la douleur d'Argire à la mort de Policandre. « Toutes les considérations qu'elle s'estoit représentées durant son voyage, pour se consoler sur un semblable malheur, furent alors entièrement oubliées, et ne s'en treuva pas une, quelque puissante qu'elle fust, qui ne cédast à son désespoir présent. On eust jugé qu'elle avoit envie de noyer sa raison dans ses larmes, et qu'elle espéroit de retrouver l'âme de Policandre dans la racine des cheveux qu'elle s'arrachoit (1). » Nous devons dire cependant que de pareilles extravagances sont rares dans l'œuvre de Baro; mais c'est déjà trop d'une de cette force. Afin de le réhabiliter aux yeux du lecteur, nous allons citer quelques vers de sa tragédie de *Parthénie*. Bien qu'ils n'aient aucun rapport au sujet qui nous occupe, ils sont tellement beaux, qu'on nous saura gré de les avoir reproduits. Dans cette tragédie, Alexandre devient amoureux de la reine de Perse, qui lui répond ainsi:

Sire, ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi
Est digne d'un tyran, mais indigne de toi;
Que ces lâches beautés devant toi prostituent
Leurs indignes appas, qui charment, mais qui tuent,
Qu'elles accordent tout de crainte de périr,
Elles savent flatter, et moi je sais mourir.
Use plus sagement des faveurs de Bellone.

---

(1) *Astrée*, V[e] et dernière partie, liv. 2.

Naguère je portois le sceptre et la couronne;
Et bien que désormais ces marques de grandeur
Ne soient plus dans ma main, elles sont dans mon cœur;
C'est là que méprisant les coups de la fortune
Et le fâcheux succès d'une guerre importune,
Malgré ma servitude, et malgré tes projets,
Ma vertu trouve encore un sceptre et des sujets.

De pareils vers seraient remarqués, même dans la plus belle tragédie du grand Corneille.

CHAPITRE V.

Les sources de l'*Astrée*.

Le roman d'Honoré d'Urfé ne ressemble pas à ces ouvrages frivoles que le premier venu peut écrire de nos jours, sans faire beaucoup de frais de science ou d'érudition. L'*Astrée* suppose au contraire des connaissances étendues et solides, une étude sérieuse de l'antiquité grecque et latine, des notions exactes sur les origines de notre monarchie, et de longues réflexions sur le cœur de l'homme et sur les passions qui le tourmentent. Honoré d'Urfé se prépara pendant toute sa vie à écrire le roman qui devait immortaliser son nom; et la mort le surprit avant qu'il eût achevé son œuvre : tant il était lent à la composer et à la polir! Aussi cette œuvre lui a-t-elle survécu, sinon dans le roman lui-même, qui ne trouve plus que de rares lecteurs, du moins dans cette influence incontestable qu'il a exercée sur la société polie en France, pendant tout le XVIIe siècle, et même pendant les siècles suivants. L'urbanité française date de l'*Astrée*, et la célèbre Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, semble avoir ouvert son salon, l'année même qui vit commencer le siècle, pour en faire une école de politesse

où l'on mettrait en pratique les doctrines de l'*Astrée*. Nous tâcherons, dans le chapitre suivant, d'apprécier cette influence, et de la suivre aussi loin que possible. Nous voulons, dans celui-ci, essayer de découvrir les sources de l'*Astrée*, c'est-à-dire, indiquer les matériaux et les ressources que l'imitation ou les études antérieuresfournirent à la riche imagination de l'auteur.

Pour mettre un peu d'ordre dans une matière si confuse et si difficile, nous rechercherons d'abord ce qu'Honoré d'Urfé a dû aux souvenirs de ses études classiques. Nous examinerons ensuite ce que l'auteur a emprunté à la poésie guerrière et chevaleresque du moyen âge, à la vieille littérature nationale, et aux littératures italienne et espagnole. Nous terminerons enfin par étudier la société au milieu de laquelle a vécu Honoré d'Urfé, et nous remarquerons combien fut vif le reflet que l'histoire contemporaine et les aventures personnelles de l'auteur firent briller au milieu d'un roman, où, au premier abord, tout semble né de l'imagination du poëte.

Nous avons vu, dans la biographie d'Honoré d'Urfé et dans l'examen des trois premiers ouvrages composés par lui, qui sont l'*Entrée triomphante*, les *Épistres morales*, et le *Sireine*, combien l'impression récente des fortes études qu'il avait faites au collége de Tournon, donnait à ses pensées et à son style une tournure sérieuse, et que nous pouvons proprement appeler classique.

A mesure que l'auteur avance dans la carrière de la vie, ces souvenirs des études de l'enfance deviennent plus vagues, plus indéterminés quant à la forme, mais ils sont au fond plus précis et plus durables. Les mots s'effacent et disparaissent, mais l'idée, le sentiment, la situation, restent toujours les mêmes. C'est ce qu'on peut remarquer surtout dans l'*Astrée*. On y trouve à chaque page l'inspiration plutôt que l'imitation directe des lettres grecques et latines. L'auteur se complaît, on le voit, dans les descriptions qui lui rappellent les auteurs qui furent les compagnons de son enfance. Céladon trouve dans le château d'Isoure des peintures mythologiques, dans lesquelles il n'est pas difficile de voir les scènes les plus brillantes des *Métamorphoses* d'Ovide. La description du temple des Vestales; la cérémonie du clou sacré, placé dans le temple de Jupiter par le prince Godomar, qu'Amasis a nommé dictateur à cet effet; la peinture des sacrifices et de l'immolation des victimes; les mystères de la bonne déesse profanés par la présence d'Hylas, qui se sauve du châtiment réservé à son audace, de la même manière que Clodius, surpris dans la maison de César: toutes ces citations directes et indirectes des historiens et des poëtes de l'antiquité donnent à l'*Astrée* une couleur savante, un caractère sérieux que ne présentent pas ordinairement les ouvrages de ce genre. Dans le XVIII[e] siècle, où la

manie des livres frivoles commença à se répandre, et où les romans à la mode ne furent plus que des récits destinés à distraire le lecteur sans rien lui apprendre d'utile, l'*Astrée* fut blâmée comme pleine de pédantisme. Notre siècle a eu là-dessus des idées plus vraies et plus raisonnables. Nous avons vu des romans, dans lesquels la vérité des scènes historiques se trouve admirablement mêlée avec la vérité de ces caractères généraux que le poëte décrit sous les traits d'un personnage créé dans son imagination. La cour de Jean sans Terre, et celle de Louis XI, est aussi bien représentée par la plume du romancier que par celle de l'historien. Ce n'est pas à dire pour cela que nous préférions, à la dignité de l'histoire proprement dite, les ingénieuses fictions que le roman encadre dans les annales d'une nation. Mais on ne saurait contester qu'il y a un avantage réel pour le lecteur à acquérir, même dans les lectures qu'il fait pour se distraire, des notions exactes sur l'histoire, qu'il pourra compléter et développer plus tard. Il est bon seulement que la fiction se sépare nettement de la vérité, afin que l'esprit du lecteur puisse facilement les reconnaître l'une et l'autre. C'est là un des mérites de l'*Astrée*. Tout ce qui est historiquement vrai se distingue sans peine de ce qui n'est que fiction. Le prodigieux succès de ce roman, au commencement du XVII[e] siècle, s'explique surtout par cette circonstance qu'il pouvait intéresser

les esprits sérieux, sans cesser pour cela de plaire aux esprits frivoles.

Si nous avions le temps de tout approfondir dans l'examen que nous faisons de l'*Astrée*, il nous serait facile de recueillir un certain nombre d'imitations classiques, surtout dans les nombreuses pièces de vers qu'Honoré d'Urfé a insérées dans son roman. Les sonnets, il est vrai, sont presque toujours imités de Pétrarque ou de quelque autre poëte italien ou espagnol; mais dans les *Chansons*, dans les *Stances*, dans les *Regrets*, où l'auteur n'est pas gêné par un cadre trop régulier, on trouve de fréquents souvenirs de Théocrite, de Virgile et d'Ovide. Quelquefois la citation est annoncée d'une manière directe. Telle est celle-ci, qui est faite par l'inconstant Hylas. Ce berger veut persuader à Clorian que l'amant ne doit pas être trop timide. « Ne scavez vous, Clorian, comme la femme est faicte? Escoutez ce qu'en dit ce grand oracle, qui de nostre temps a parlé de là les Alpes:

Elle fuit, et fuyant elle veut qu'on l'attaigne:
Refuse, et refusant veut qu'on l'ait par effort:
Combat, et combattant veut qu'on soit le plus fort:
Car ainsi son honneur ordonne qu'elle feigne (1).

Nous trouvons aussi la couleur antique dans le passage suivant, bien qu'il y soit question de

(1) *Astrée*, IIe partie, liv. 3.

Bélénus et du gui sacré. « Le matin donc estant venu, et trouvant toutes choses prestes pour le sacrifice, Cléontine met sur sa teste un chappeau de fleurs, se ceint de verveine, prend un rameau de guy en la main, fait allumer le feu, et après que les taureaux blancs eurent esté sacrifiez, elle en jetta du sang dessus, et puis sur la nymphe, et sur Damon, puis maschant du laurier, et jettant de la sabine, du guy, et de la verveine dans le feu, elle courut à l'ouverture de Bellenus, où touchant la serrure avec la branche de guy, les portes s'ouvrirent, faisant un grand esclat, et elle se panchant dans la caverne le plus qu'elle peust, tenant toutefois les pieds dehors, elle receust longuement à bouche ouverte le vent, qui avec un certain murmure comme de voix mal articulée, venoit du profond de l'antre, et puis ne le pouvant plus supporter, et comme enceinte presque de ce grand enthousiasme, s'en revint courant au lieu du sacrifice, qui estoit dans un petit bocage à l'entrée du temple, tenant encore en cela de leur ancienne coustume, de ne point sacrifier que soubs le ciel mesme : où elle trouva encores la nymphe et le chevalier, qui à genoux attendoient la response de Bellenus, et lors prenant l'un des coins de l'autel d'une main, et de l'autre tenant toujours le rameau de guy, les cheveux mal en ordre, et comme hérissés, et les yeux égarez remuant incessamment dans la teste, et le visage de cent couleurs, elle se leva sur le haut

des pieds, paroissant beaucoup plus grande qu'elle ne souloit estre, et toute tremblante et l'estomach pantelant, elle proféra d'une voix toute autre qu'elle ne souloit avoir, telles paroles (1). »

Nous n'avons pas assez d'espace pour multiplier les citations. Nous remarquerons seulement qu'Honoré d'Urfé ne s'était pas contenté de lire et d'étudier les auteurs latins, mais qu'il avait aussi consulté les auteurs grecs, et surtout les romanciers. Nous en trouvons une preuve évidente dans l'épisode si intéressant d'Ursace et d'Olymbre. Cette preuve n'est rien moins que la traduction assez fidèle d'un passage remarquable d'Achilles Tatius (2). Ursace, devenu amoureux de la princesse Eudoxe, guérit sa belle maîtresse de la piqûre d'une abeille, par le même moyen qu'emploie Clitophon pour guérir Leucippe. La comparaison des deux palmiers, mâle et femelle, employée pour faire comprendre combien est grande la puissance de l'amour, se trouve également dans les deux romanciers. Ce que nous remarquons pour Achilles Tatius, nous pourrions le remarquer aussi pour les autres romanciers grecs et latins, et même pour les grands

---

(1) *Astrée*, IIIe partie, liv. 2.

(2) Honoré d'Urfé pouvait d'autant plus connaître Achilles Tatius, que *les Amours de Leucippe et de Clitophon* avaient été traduites, en 1556, par Jacques de Rochemaure, et, en 1568, par Belleforêt.

poëtes de ces deux littératures. Nous avons vu d'ailleurs, surtout dans les *Épîtres morales*, Honoré d'Urfé citer les tragiques grecs et les auteurs qui firent la gloire du siècle d'Auguste, avec une facilité qui prouve une étude constante de ces beaux modèles.

On se prend bien souvent à regretter que l'auteur n'ait pas donné à son ouvrage une couleur un peu plus chrétienne. L'action de l'*Astrée* étant placée au ve siècle de notre ère, à une époque où le christianisme avait déjà pénétré dans la Gaule, il semble que l'opposition des deux cultes aurait pu produire de grandes et de faciles beautés. La religion chrétienne a reçu à peine deux ou trois souvenirs dans l'*Astrée*. Le nom du grand saint Augustin s'y trouve une fois dans l'épisode d'Ursace, et Céladon est pris pour un ange, quand, avec le secours d'Olymbre, il empêche Ursace de se tuer. L'auteur a pris plaisir aussi à faire ressortir les ressemblances que présentent les anciennes croyances des druides, et les dogmes de la religion chrétienne. Adamas explique à Céladon les secrets de la religion druidique, au milieu desquels on est tout étonné de voir que les Gaulois adoraient une mystérieuse trinité, Hésus, Tharamis et Bellenus; et que ces trois personnes n'étaient pourtant qu'un seul Dieu, adoré sous le nom de Theutatès. Ces trois personnes divines, d'après une interprétation du savant Samothès conservée par la tra-

dition, représentaient le Dieu fort, le Dieu homme, et le Dieu repurgeant. C'est à la mère du Dieu homme que les druides avaient dédié, dans le pays des Carnutes, un autel et la statue d'une vierge tenant un enfant entre ses bras, avec ces mots: *A la vierge qui enfantera* (1). Voilà à peu près toutes les allusions chrétiennes qu'on trouve dans l'*Astrée*. Quoique l'auteur ait laissé de côté la question chrétienne, et qu'il se soit par cela même privé de cette source de beautés à laquelle M. de Chateaubriand a si largement puisé, nous ne saurions l'en blâmer pour notre compte. Le sujet qu'il avait à traiter était trop exclusivement frivole et humain, pour qu'il pût y mêler sans inconvenance les dogmes terribles de notre religion.

C'est dans la partie héroïque et guerrière de l'*Astrée* qu'Honoré d'Urfé a imité, ou plutôt reproduit d'une manière originale, quelques aventures, quelques détails empruntés à la poésie chevaleresque du moyen âge, et surtout à ces poëmes nombreux que la traduction de l'*Amadis* fit naître au commencement du XVIe siècle. Alcidon, Lydias, Ligdamon, Rosiléon, Godomar, Andrimarte, sont de véritables chevaliers, faisant des prodiges de valeur, détruisant des armées entières, et poussant aussi vivement l'amour que

(1) *Astrée*, IIe partie, liv. 8.

la guerre. Le brave Damon se croit trahi par la belle Madonthe; il veut se tuer, et après avoir reçu quelques blessures dans un duel, il se précipite dans la Garonne. Quelques paysans et un sage druide le sauvent malgré lui. Le druide, après avoir guéri ses blessures, lui fait comprendre que l'homme n'est pas maître de sa vie, et qu'il doit un jour en rendre compte à la Providence. Touché de ces sages conseils, Damon achète un cheval et des armes, et, suivi d'un fidèle écuyer, il se met à parcourir le monde, pour chercher les aventures, et venger l'innocence opprimée Pendant quelques années, il devient un véritable chevalier errant, redresseur de torts et d'injures, et le hasard le conduit sur les rives du Lignon, pour défendre Galathée contre les audacieuses attaques de Polémas. Honoré d'Urfé n'a pas négligé, dans cette partie de son ouvrage, ce qui tient au costume de l'ancienne chevalerie. Devises, écuyers, tournois, chevaliers inconnus se présentant au moment du combat et disparaissant ensuite tout à coup; chevaliers désolés, pleurant à l'ombre des bois la perte de leurs amours, et brusquement surpris par quelque aventure sanglante; tous ces détails de la vie des hommes de guerre pendant le moyen âge, si bien exploités par les poëtes et surtout par le divin Arioste, se retrouvent dans les principaux épisodes de l'*Astrée*, et notamment dans la description du siége de Marcilly. Il y a plus de ressem-

blance qu'on ne pourrait le croire entre l'*Astrée* et le *Roland furieux*. Cette multiplicité d'aventures qui laissent toujours attendre la conclusion, cette exagération de la valeur personnelle d'un chevalier aux dépens de la bravoure de toute une armée, le siége de Paris dans l'Arioste et celui de Marcilly dans Honoré d'Urfé, donnent au poëme et au roman un certain air de ressemblance et d'imitation. A vrai dire, les chevaliers de l'*Astrée* sont une espèce d'anachronisme. Dans le siècle où l'auteur a placé l'action de son roman, et dans cette partie des Gaules qui n'avait pas encore été occupée par les barbares, la chevalerie n'existait pas encore. Elle ne tarda pas à naître au milieu des désordres de la société féodale; mais l'institution n'est complète dans les romanciers que vers le temps de Charlemagne. Faut-il donc reprocher à Honoré d'Urfé de n'avoir pas suivi l'ordre des temps? Non, sans doute. Le poëte, le romancier, ne sont pas de maigres historiens. Ils ne doivent pas assurément heurter de front les enseignements de l'histoire; mais ils peuvent se donner certaines libertés, parce que le principal objet qu'ils se proposent, n'est pas l'exactitude et la vérité de tel événement, de telle partie des annales d'une nation, mais la peinture fidèle de l'homme en général, de ses erreurs, de ses sentiments, de ses passions.

Honoré d'Urfé n'a rien pris, rien imité des poëtes français qui ont vécu avant Ronsard.

Formé à l'école de la Pléiade, qui était en grand honneur dans les établissements dirigés par les jésuites, il a dédaigné notre vieille école nationale. Il serait bien difficile de trouver dans son roman une seule page, une seule pièce de vers, ayant quelque rapport, même éloigné, avec nos anciens prosateurs, ou avec la poésie de Marot. Sans doute, on ne pourrait pas affirmer qu'Honoré d'Urfé n'avait pas même lu nos vieux poëtes; mais s'il les a lus, il a dédaigné de marcher sur leurs traces; et quelques madrigaux répandus çà et là, quelques chansons assez gaies, composées par Hylas, et dans lesquelles on retrouve peut-être un peu de cette douce gaieté, de cette malice sans fiel qui forment le fond du vieux caractère français, ne pourraient modifier notre jugement à cet égard. Honoré d'Urfé n'a lu les poëtes de l'école de Marot que par distraction et pour passer le temps, tandis qu'il a étudié les poëtes de l'école de Ronsard avec passion et avec amour. C'est une observation que nous avons déjà eu occasion de faire, quand nous avons examiné le premier ouvrage de sa jeunesse, l'*Entrée triomphante*.

S'il est difficile de saisir, dans l'*Astrée*, quelques souvenirs de notre ancienne littérature nationale, il l'est beaucoup moins de retrouver, presque à chaque page, l'imitation directe de quelque poëte italien ou espagnol. Les sonnets, répandus en si grand nombre dans le roman, sont

presque tous composés sur le modèle de ceux de Pétrarque. L'analyse subtile du sentiment de l'amour, et des effets qu'il produit dans le cœur; la peinture de ces désordres intérieurs que les regards, la présence, le souvenir même de la personne aimée peuvent produire dans l'âme; les douleurs produites par un refus ou un dédain, et le triomphe de l'amant quand il reçoit la plus légère faveur, tout cela se retrouve dans l'*Astrée*. Nous savons, au reste, que Pétrarque était en grand honneur auprès d'Honoré d'Urfé. Dans son roman il a monté, à grands frais d'imagination, une machine poétique, pour faire comme une apothéose du chantre de Laure. Honoré d'Urfé a d'ailleurs longtemps vécu en Italie, et c'est là qu'il a composé, sinon la totalité, au moins la plus grande partie de l'*Astrée*. Familier avec les poëtes italiens, qu'il lisait avec facilité, ainsi qu'on peut en juger par les nombreuses citations qu'il en fait dans les *Épistres morales*, il en a reproduit les grâces faciles, et, il faut bien l'avouer aussi, la subtilité et l'affectation. Il ne s'est pas contenté d'imiter le grand poëte du XIVe siècle, et les poëtes si peu nombreux mais si pleins de goût du XVe (1);

(1) Nous retrouvons dans l'*Astrée* une nouvelle imitation d'un passage de Politien, que nous avons déjà remarquée dans le *Sireine*. Il s'agit de l'inconstance des femmes:

Mais devais-je prétendre en cet esprit léger
Amour moins passagère?

il s'est encore laissé séduire par les grâces maniérées des *Seicentisti*, et la fadeur de l'école à laquelle Marini a donné son nom.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des poëtes dont Honoré d'Urfé a imité quelques passages, quelques pensées, quelques comparaisons. Nous allons maintenant nous occuper de ceux qui semblent lui avoir fourni, non-seulement des aventures et la peinture de quelques caractères, mais encore la forme de sa pastorale et les principales dispositions de l'action et du dénoûment. Nous commencerons d'abord par les poëtes italiens.

A l'époque où Honoré d'Urfé publia le roman de l'*Astrée*, l'Aminte du Tasse était en grand honneur parmi nos poëtes, et surtout à l'hôtel de Rambouillet. « J'ai souvent, dit Ménage, entendu dire à la fameuse marquise de Rambouillet, cette grande lumière, qui brille d'autant plus qu'elle est plus regardée, que notre Malherbe, aussi grand poëte que fameux connoisseur, ne cessoit de l'admirer. Il désiroit l'avoir composé. Pour moi, j'ai toujours lu ce poëme avec le

---

Car puisqu'elle etoit femme, il falloit bien juger
Qu'elle seroit légère.

L'onde est moins agitée, et moins léger le vent,
Moins volage la flamme,
Moins prompt est le penser que l'on va concevant,
Que le cœur d'une femme.
(*Astrée*, part. III, liv. 6.)

plus grand plaisir, à cause de la manière claire, noble et agréable avec laquelle il est écrit (1). » Honoré d'Urfé dut céder à l'entraînement général, et faire une étude particulière de ce poëme, que le Tasse appelait son œuvre de prédilection. Le caractère d'Aminte a fourni plus d'un trait à celui de Céladon. Les deux bergers sont également amoureux, également malheureux. Des circonstances imprévues leur permettent de contempler à loisir les chastes attraits de leurs bergères, et celles-ci, indignées d'un hasard qui fait rougir leur pudeur, bannissent sans aucune pitié leurs amants innocents. Sylvie est même plus cruelle qu'Astrée, car elle maltraite Aminte, au moment où celui-ci vient de la sauver des attaques brutales d'un satyre. La résignation est la même dans les deux bergers. Pour expier une faute involontaire, ils veulent mourir l'un et l'autre. Mais l'amitié vient à leur aide; Tyrcis et Daphné, dans le poëme du Tasse; Adamas, Léonide et Phyllis, dans le roman d'Ho-

---

(1) *Ho più volte inteso dall' Illustrissima signora Marchesa di Rambugliet; quel gran lume Romano, che quanto'l miro più, tanto più luce; ch'l Malerba nostro, non men famosa giudice della poesia, che poeta, non cessava d'ammirar quella favola; e che sopra modo desiderava d'averla composta. Io, quanto a me, l'ho sempre ammirata, per la maniera chiara, nobile, e dolce con che è spiegata.* Mescolanze d'Egidio Menagio, sec. ediz. Rotterdam. 1692, p. 67.



noré d'Urfé, viennent au secours de l'amour, et rendent le bonheur aux bergers désolés.

Céladon a des traits de ressemblance avec Aminte ; Sylvandre de son côté ressemble à Mirtille, le berger fidèle du Guarini. On dirait qu'Honoré d'Urfé a voulu fondre dans son ouvrage les deux célèbres pastorales italiennes. La double action, que nous avons remarquée dans l'*Astrée*, n'a pas d'autre but. Mirtille, amoureux de la bergère Amarillis, est sur le point d'être immolé par Montanus, prêtre de Diane, lorsqu'il est soudainement reconnu comme fils de celui qui allait le frapper. Rien ne s'oppose alors à l'accomplissement de l'oracle qui avait annoncé la fin des malheurs de l'Arcadie, lorsque l'amour aurait uni deux rejetons des dieux. Or Mirtille descend d'Hercule par son père Montanus, et Amarillis descend de Pan par son père Tityre. N'est-ce pas là l'histoire de Sylvandre, reconnu comme fils d'Adamas, au moment où le grand druide va le frapper? Silvio, fils de Montanus, ne ressemble-t-il pas à Pâris, fils d'Adamas? Nous trouvons même dans le *Pastor Fido* le caractère odieux de Laonice, dans la bergère Corisca, qui se venge par la calomnie des mépris de Mirtille. Mais Laonice du moins est chaste et réservée dans ses paroles, tandis que la bergère Corisca, par la hardiesse de ses propos, est dignement associée au satyre qui lui sert d'interlocuteur.

Nous ne serions pas éloigné de croire qu'Honoré d'Urfé avait lu aussi la plupart des pastorales qui furent composées en Italie à l'imitation de l'*Aminte* et du *Pastor Fido*. La plus connue de toutes, et la plus digne de l'être, est la *Filli di Sciro* du comte Guidubaldo Bonarelli. Le cardinal de Richelieu la mettait au-dessus de toutes les autres (1). Du Cros nous apprend dans la préface de l'imitation qu'il en a donnée sur la scène française, que longtemps avant l'année 1629, époque de la représentation de sa pièce, la pastorale du comte Guidubaldo avait été mise en vers français, et que cette copie avait eu à Paris, dans les cabinets et dans les ruelles, une partie de l'honneur que l'original avait reçu sur les théâtres de l'Italie. Il n'y a pas, entre la Phyllis de Guidubaldo et l'*Astrée*, des rapports aussi directs que ceux que nous venons de signaler entre l'*Astrée*, l'*Aminte* et le *Pastor Fido*. Mais

(1) Ce jugement de Richelieu, qui ne lui fait pas plus d'honneur que l'opinion qu'il avait du mérite de Corneille, nous est connu par ce qu'en dit le sieur d'Isnard, dans la préface de la *Filis de Scire*, de Pichon. « Ce grand cardinal, au sentiment duquel tous les nôtres se doivent assujettir, ne l'a-t-il pas honoré (Pichon) de son assistance et de son approbation? et ne lui a-t-il pas, de sa propre bouche, donné ce glorieux éloge, que c'étoit la pastorale la plus juste et la mieux travaillée qu'on eût encore vue? » (Voyez l'*Histoire du Théâtre français*, des frères Parfait, tom. IV, p. 502.)

il y a dans l'ordonnance générale du poëme, dans la couleur du style, dans l'expression des sentiments amoureux, et surtout dans les déguisements des principaux personnages, qui ne sont pas connus sous leur véritable nom, des traits de ressemblance, qui me feraient croire qu'Honoré d'Urfé a pu lire, pendant qu'il travaillait à l'*Astrée*, une pastorale que l'Italie entière applaudissait alors.

Nous aurions dû compter, au nombre des poëtes italiens imités par Honoré d'Urfé, le célèbre Sannazar, dont l'*Arcadie* avait dans le quinzième siècle donné une si vigoureuse impulsion à la poésie pastorale. Les fréquentes relations de l'Italie et de l'Espagne avaient provoqué entre les deux peuples un échange réciproque de communications littéraires. Mais l'Italie, plus riche et plus avancée dans la culture des lettres, avait pour ainsi dire conquis l'Espagne par la poésie, après avoir été elle-même soumise par les armes des Espagnols. Les deux poëtes que l'on peut regarder comme ayant atteint la perfection du genre pastoral, sont Saa de Mirande et Garcilaso de la Vega. Ce dernier surtout est remarquable par la pureté exquise et la douce harmonie de ses tableaux champêtres. Il a peu écrit, mais tous ses poëmes, et surtout sa première églogue, intitulée *Salicio y Nemoroso*, sont regardés à juste titre comme des chefs-d'œuvre, non-seulement par les Espa-

gnols, mais aussi par les hommes de goût de tous les pays. Honoré d'Urfé avait étudié avec soin cette poésie pastorale du quinzième siècle, que les Espagnols honorent encore aujourd'hui du nom de classique. Il avait pu retrouver dans Boscan une imitation à la fois fidèle et originale des sonnets de Pétrarque. Mais le livre qu'il avait lu avec le plus de goût et de fruit, c'est la célèbre Diane de Montemayor. Il en fit passer les principales situations dans son roman.

En comparant entre elles les deux célèbres pastorales de Montemayor et d'Honoré d'Urfé, nous ne pouvons nous empêcher de proclamer tout d'abord, que, sous le rapport du plan, de la conduite des événements, et de la peinture des caractères, l'*Astrée* nous semble très-supérieure à la *Diane*. Dans le roman espagnol, il y a une singulière confusion d'intrigues amoureuses. Le merveilleux est à moitié païen, à moitié chrétien. Les bergers dansent tous les dimanches, en invoquant Apollon, Diane, les Nymphes, les Faunes. La bergère Félismène est élevée chez sa tante, abbesse d'un monastère, et cependant elle est toujours en proie à la colère de Vénus. Il n'y a pas plus de vérité dans les détails d'histoire et de géographie, qu'il n'y en a dans l'emploi de ce merveilleux hybride. Mais ce qui nous choque surtout, ce qui nous révolte, c'est que l'amour des bergers et des bergères paraît et disparaît, d'après la nature des breuvages don-

nes par la pretresse Felicie. On voit dans l'*Astrée* les sentiments naître et se développer d'une maniere naturelle. Les bergers fidèles persévèrent dans leur amour; les bergers inconstants oublient peu à peu. Dans la Diane, au contraire, nous voyons Syrene, subitement guéri de son amour pour Diane, grâce au breuvage qu'il reçoit de la prêtresse; et Sylvain qui aimait la même bergère, guéri par le même moyen, va se consoler dans les bras de la bergère Selvagie. L'*Astrée* est donc à la fois plus raisonnable et mieux ordonnée. Les épisodes du roman français sont aussi plus variés, plus intéressants. Nous ne trouvons guère dans Montemayor que celui d'Abindarraés et de Xarifa, qui puisse être comparé aux histoires touchantes répandues dans l'*Astrée.*

Si l'œuvre d'Honoré d'Urfé est supérieure à celle de Montemayor sous le rapport du plan et du caractère, elle lui est très-inférieure sous le rapport de la forme et surtout de la poésie. Malherbe conseillait à notre auteur de ne pas faire de vers; le conseil était dur, sévère, outré; mais il faut reconnaître que la poésie d'Honoré D'Urfé est bien inférieure à sa prose. Aussi l'auteur espagnol prend-il sa revanche dans les vers. d'Urfé est dur, guindé, prétentieux; Montemayor est facile, naturel, gracieux. Les vers du premier, flétris par le jugement de Malherbe, sont aujourd'hui presque entièrement oubliés;

ceux du second sont placés sur le même rang que les poésies les plus estimées de Boscan et de Garcilaso. Les défauts de Montemayor ont été imités par son continuateur Alonzo Perez, qui les a reproduits sans hériter de son génie. Gil Polo a été plus heureux. Sa continuation de la *Diane* a plus de régularité et de sagesse dans le plan; le style en est excellent et la poésie pure et délicate. Aussi n'est-il pas rare de trouver des critiques, des hommes de goût qui préfèrent l'œuvre de Gil Polo à celle même de Montemayor.

Il nous reste maintenant à rechercher l'influence que la société au milieu de laquelle a vécu Honoré d'Urfé, ainsi que les principales aventures de sa vie, ont eue sur l'invention du roman et sur le développement des principaux caractères. L'*Astrée* est-elle une peinture allégorique, mais fidèle, de la vie et des sentiments de l'auteur? N'est-elle, pour employer une expression de Patru, que son histoire *romancée?* Faut-il admettre comme légitimes les clefs de l'*Astrée* qui ont été publiées du vivant même d'Honoré d'Urfé, et auxquelles l'auteur a donné une sorte d'autorité par la manière dont il répondit aux demandes pressantes de Patru, qui alla le visiter à Turin quelque temps avant sa mort? Ces questions sont difficiles sans doute, mais elles ne sont pas insolubles.

On ne pourrait d'abord affirmer qu'en pla-

çant l'action de son roman dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, l'auteur a renoncé pour cela à peindre la société et les hommes de son temps. Si puissante que soit dans un homme la faculté de l'abstraction, si féconde que soit son imagination, il ne saurait entièrement sortir de son temps, et du milieu où il se trouve placé, pour se transporter dans un monde entièrement idéal. Les événements qui éclatent autour de lui, les fortes émotions qu'il en ressent, les idées qui le frappent le plus souvent, finissent par exercer sur ses ouvrages une influence inaperçue peut-être, mais incontestable. D'Urfé en serait au besoin une preuve puissante. La société qu'il décrit, malgré l'antiquité des costumes, ressemble à la société du commencement du XVIIe siècle. Les chevaliers sont les nobles et la cour; les bergers sont les roturiers et les paysans; les vestales de Bonlieu sont les religieuses de l'ordre de Cîteaux, qui habitaient le couvent fondé dans cet endroit par Guy II, comte du Forez (1). Le clergé y est représenté par un seul personnage, le grand druide Adamas. La cause de cette réserve est

---

(1) Le couvent de Bonlieu ayant été brûlé, fut restauré en 1223 par Arnault d'Urfé. Les tombeaux de la famille d'Urfé étaient placés au milieu du chœur de l'église. (Voyez la *Description du Forez*, par Anne d'Urfé, dans *les d'Urfé* de M. Bernard, p. 455.)

facile à saisir. L'*Astrée* a été composée dans un temps où la France, fatiguée des guerres de religion qui avaient fini par amener la guerre civile, commençait à respirer sous le règne réparateur de Henri IV. Les esprits, naguère émus par les désordres de la Ligue, ne désiraient plus que le calme et le repos. Aussi le rétablissement de la paix donna-t-il une grande faveur à la poésie qui chante le paisible bonheur des habitants de la campagne, ainsi que cela s'était déjà vu au siècle d'Auguste. Honoré d'Urfé a donc évité de faire entrer dans son roman tout ce qui aurait pu rappeler ces guerres de religion, auxquelles le clergé avait pris une part si active. Adamas suffit d'ailleurs pour la sage économie du roman. Il représente dignement la sagesse, la douceur, la dignité des ministres de la religion.

Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui pensent qu'Honoré d'Urfé a écrit l'*Astrée* pour avoir l'occasion de raconter l'histoire de sa vie. Nous trouvons dans une clef de l'*Astrée*, imprimée à la fin du travestissement que l'abbé Souchay a fait subir à l'œuvre d'Honoré d'Urfé, que le désespoir de Céladon qui se noie dans le Lignon, n'est autre chose que son voyage de Malte, et que ses vœux de chevalier sont représentés sous le nom d'Alexis, qui est un druide. C'est pousser un peu loin la fureur des interprétations. Outre que ce voyage de Malte est une

pure invention des biographes d'Honoré d'Urfé, il nous semble difficile d'admettre que la robe d'un jeune druide puisse représenter les vœux que faisaient les chevaliers de Malte. Remarquons d'ailleurs que la principale interprétation de l'*Astrée* repose sur une assertion fausse, sur l'amour prétendu qu'Honoré d'Urfé aurait conçu pour la belle Diane de Châteaumorand, avant qu'elle fût mariée à Anne son frère. Honoré d'Urfé avait à peine neuf ans à cette époque. Pouvons-nous admettre dans un âge si tendre une passion si vive et si constante?

Cependant, en refusant d'admettre comme vraies la plupart des interprétations qui ont été données de l'*Astrée*, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'Honoré d'Urfé a fait dans son roman quelques allusions aux événements contemporains. Il est difficile de croire, par exemple, qu'il n'ait pas pensé à sa captivité dans le château d'Usson auprès de la reine Marguerite, en parlant du séjour de Céladon auprès de Galathée, dans le château d'Isoure. Nous croyons aussi que les qualités brillantes et la galanterie d'Euric, roi des Visigoths, représentent assez bien le caractère de Henri IV. Nous admettrons encore, si l'on veut, qu'Adamas n'est autre que le lieutenant général de Montbrison, Hylas le maréchal de Créqui ou de Bassompierre, Calydon et Célidée le prince et la princesse de Condé; et que la fontaine de Vérité d'Amour est le ma-

riage, qui est la dernière épreuve de l'amour. Mais en admettant ces explications raisonnables, nous ne suivrons pas les interprètes subtils, qui mettent un nom propre sous chaque personnage, et qui prétendent que l'auteur a mis dans son roman beaucoup de garçons et de filles déguisés, pour marquer d'une manière qui ne blesse point la pudeur, la cause qui fit rompre le mariage de son frère aîné (1).

Ainsi Honoré d'Urfé a pris ses modèles autour de lui, *ex noto fictum;* mais il ne s'est pas assujetti à cette rigoureuse exactitude que supposent les curieux interprètes de son livre. L'imagination, plutôt que l'observation, lui a fourni la plus grande partie des matériaux de son roman. Riche des souvenirs de l'antiquité, soutenu par l'imitation des poëtes italiens et espagnols qu'il avait choisis pour modèles, il a pris dans la société qui l'entourait la peinture générale des caractères plutôt que des portraits. L'*Astrée* est, comme toutes les œuvres de l'imagination, un

(1) Honoré d'Urfé a protesté lui-même contre ces interprétations, dans la préface du premier volume de l'*Astrée:* « Si tu te trouves parmy ceux qui font profession d'interpréter les songes et de descouvrir les pensées plus secrettes d'autruy (dit-il à sa bergère), et qu'ils asseurent que Céladon est un tel homme et Astrée une telle femme, ne leur responds rien, car ils sçavent assez qu'ils ne sçavent ce qu'ils disent. »

livre où la fiction se mêle à la réalité. N'y voir qu'une histoire, vraie dans tous les détails, présentée sous la forme allégorique, serait une erreur grave, qui tendrait à diminuer la majesté de l'art et de la poésie.

—

CHAPITRE VI.

Histoire de l'*Astrée*.

L'*Astrée* a eu, dès la première moitié du XVIIe siècle, une influence si grande et si durable sur la société française, qu'on peut affirmer sans exagération que ce livre a modifié profondément les relations des diverses classes de la société, régularisé les mœurs et les habitudes, et créé, pour ainsi dire, la politesse et l'urbanité de notre nation. Un des effets les plus remarquables de ce roman fut de rapprocher les hommes de lettres de la haute société et même de la cour. Les grands seigneurs n'exigèrent plus de preuves de noblesse de la part de ceux qu'ils admettaient dans leurs salons. Les seules conditions exigées pour prétendre à cet honneur furent la pratique de ces vertus douces et délicates qui éclairent le roman de l'*Astrée* d'une lumière si calme et si pure, et la connaissance de ces formules d'une politesse exquise, dont les bergers du Lignon et les chevaliers de Marcilly devinrent les gracieux modèles. Voyons d'abord l'état des mœurs et de la société lorsque Honoré d'Urfé commença la publication de son roman; nous comprendrons mieux la puissante et salutaire influence de ce livre.

Les désordres de la cour sous le règne des derniers Valois avaient donné à la noblesse française l'exemple d'une profonde immoralité. Les aventures de la reine Marguerite et les galanteries de Henri IV n'étaient pas faites pour ramener dans cette société corrompue la décence et la vertu qui en avaient été bannies. Ce fut dans ces circonstances, l'année même du second mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, que Catherine de Vivonne s'unit à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet. Cette jeune femme, belle, bonne et spirituelle, fuyant le spectacle odieux de la corruption de la cour, se retira dans sa maison pour y vivre entourée d'une société choisie, élégante, vertueuse. Les premiers habitués de l'hôtel de Rambouillet furent Gombault, Vaugelas, Malherbe et Racan. La conversation sur des sujets nobles et décents était le plaisir le plus doux de cette société d'élite. Les habitués étaient unis entre eux par une affectueuse intimité qui accordait heureusement la familiarité et les convenances. La maîtresse de la maison y régnait sous le nom d'Arthenice, anagramme du nom de Catherine, inventé par Malherbe.

Quelques critiques moroses ont fait un crime à la marquise de Rambouillet d'avoir consenti à ce changement de nom. Si elle avait été galante et infidèle à son mari; si elle s'était fait un nom par les désordres de sa conduite; si elle s'était

lancée avec fureur dans les intrigues politiques, on aurait à peine trouvé là de quoi la blâmer; on aurait loué ses grâces, son esprit, son amabilité. Mais elle avait changé de nom, ne fallait-il pas la couvrir de ridicule, et faire à Molière l'outrage de croire qu'il avait eu en vue cette femme célèbre, quand il avait parlé de Cathos et de Madelon dans les *Précieuses ridicules?* Eh quoi! une femme pleine de grâces et de vertus arrête, par son exemple et par l'empire qu'elle exerce autour d'elle, ce débordement de mœurs au milieu duquel avaient fait naufrage les vertus de la famille, et même les vertus sociales; et au lieu de lui savoir gré de l'immense bienfait dont elle est la source, vous ne voyez dans sa vie que le ridicule d'un changement de nom, dont elle n'est pas même responsable! Vous vous indignez que des poëtes aient pensé que le nom d'Arthénice était plus harmonieux, plus noble que celui de Catherine! Mais la Fontaine n'a-t-il pas donné le nom de Sylvie à madame Fouquet! Boileau, Racine, Voltaire lui-même n'ont-ils pas donné des *noms du Parnasse* aux femmes qu'ils ont chantées!

Soyons plus justes et plus reconnaissants. N'oublions pas que c'est du salon de l'hôtel de Rambouillet que sortit, comme une heureuse exception au milieu d'un siècle perverti, une société nouvelle qui devait remettre en honneur les principes de la morale depuis longtemps

méconnus, et ces rapports de bienveillance et d'affection qui s'établissent entre les deux sexes, sans faire rougir la modestie. L'amour brutal, effronté, du siècle précédent céda vite la place à un sentiment plus noble et plus moral. Honoré d'Urfé comprit cette heureuse réforme commencée à l'hôtel de Rambouillet, et il voulut s'associer à cette œuvre si honorable par la publication d'un roman, où le sentiment de l'amour serait presque élevé à la dignité de la vertu. La première et la seconde partie de l'*Astrée* parurent en 1610, dédiées au roi Henri IV (1). Jamais livre ne fut accueilli avec plus de faveur, on pourrait dire plus d'enthousiasme. Henri IV en faisait sa lecture favorite. Le succès des premières parties fut si grand, si universel, qu'il fallut en multiplier les éditions. La cour, bien qu'elle

(1) On rapporte généralement la publication de la seconde partie de l'*Astrée* à l'année 1616. C'est une erreur que M. Bernard a le premier soupçonnée avec sa sagacité ordinaire. La bibliothèque publique de Marseille possède un exemplaire de la seconde partie, imprimée en 1610 chez Toussaint du Bray. C'est un volume in-8°, dans un état déplorable, en tête duquel se trouve la dédicace à Henri IV, et une lettre de l'auteur au berger Céladon. Cette date me porte à croire que la première partie avait été publiée avant l'année 1610, ce qui s'accorderait d'ailleurs avec le passage des *Mémoires* de Bassompierre, où il est dit que Henri IV, en 1609, pendant une attaque de goutte, se faisait lire l'*Astrée*.

ne pût guère comprendre l'amour platonique, suivit l'entraînement général, et les hommes de lettres proclamèrent à l'envi Honoré d'Urfé un des plus beaux esprits qui eussent jamais paru. Il serait trop long d'énumérer les auteurs du XVII[e] et du XVIII[e] siècle qui ont fait l'éloge de l'*Astrée*. « Cet ouvrage, dit Huet, fut reçu du public avec un applaudissement infini, et principalement de ceux qui se distinguaient par la politesse et par la beauté de l'esprit. » « J'étais presque enfant, quand je lus ce roman la première fois, et j'en fus si pénétré, que j'évitais depuis de le rencontrer et de l'ouvrir, craignant de me trouver forcé de le relire, par le plaisir que j'y prévoyais, comme par une espèce d'enchantement (1). » Boileau y reconnaît « une narration également vive et fleurie, des fictions très-ingénieuses, des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis..... Il fut fort en estime, même des gens du goût le plus exquis (2). » La Fontaine, qui a tiré de l'*Astrée* un assez mauvais opéra, mis en musique par Colasse, lisait ce roman avec prédilection, et disait, dans une charmante ballade :

Non que monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise;

(1) Lettre de M. Huet à Mlle de Scudéry, touchant Honoré d'Urfé et Diane de Châteaumorand.

(2) Discours sur les héros de roman.



Étant petit garçon je lisois son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise (1).

Ce n'était pas seulement auprès des hommes de goût et d'esprit que l'*Astrée* avait trouvé un accueil si empressé. La multitude et même les étrangers rendaient hommage au mérite d'Honoré d'Urfé. Nous avons déjà parlé, dans la partie biographique de notre travail, de la fameuse lettre adressée à Honoré par vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne, qui, ayant pris les noms des personnages de l'*Astrée*, avaient formé, sous le nom d'*Académie des vrais amants*, une réunion pastorale à l'imitation de celles de ce roman. Nous trouvons aussi, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, un passage curieux qui prouve com-

---

(1) Dom Rivet mettait une grande différence entre l'*Astrée* et les romans français du moyen âge. Voici comment il s'exprime : « Que contiennent-ils en effet ces romans ? Des fables, des sornettes, des faits controuvés, des aventures purement imaginaires, où souvent on n'a gardé ni ordre ni vraisemblance, surtout s'il s'agit de nos vieux romans, qui ont précédé l'*Astrée* de M. d'Urfé. De façon, remarque judicieusement Amyot, dans sa préface sur la traduction d'Héliodore, qu'on les prendroit pour les songes de quelque malade en délire, plutôt que pour des inventions d'un homme sensé et judicieux. »

(*Histoire littéraire de la France*, tome IX, *État des lettres en France*, XIIe *siècle* (article de dom Rivet), p. 19.)

bien, quarante ans après son apparition, l'*Astrée* occupait encore les esprits : « Dans la société du cardinal de Retz, on se divertissoit à s'écrire des questions sur l'*Astrée*, et qui ne répondoit pas bien payoit pour chaque faute une paire de gants de frangipane. On envoyoit sur un papier deux ou trois questions à une personne, par exemple à quelle main étoit Bonlieu, au sortir du pont de la Bouteresse, et autres questions, soit pour l'histoire, soit pour la géographie, pour prouver qu'on savoit bien son *Astrée*. Il y eut tant de paires de gants perdues de part et d'autre, que quand on vint à compter, car on marquoit soigneusement, il se trouvoit qu'on ne se devoit quasi rien. D'Ecquevilly prit un autre parti. Il alla lire l'*Astrée* chez d'Urfé lui-même, et, à mesure qu'il avoit lu, il se fesoit mener dans les lieux où chaque aventure étoit arrivée. »

Fontenelle, qui trouvait que les bergers de l'*Astrée* étaient des *sophistes trop pointilleux*, réflexion assez singulière de la part d'un poëte qui n'a jamais eu le sentiment des grâces naïves de la pastorale ; Fontenelle, dis-je, a composé en l'honneur de l'*Astrée* quelques vers élégants qui ne seront pas déplacés en cet endroit :

Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soit là des fables.

Mais quand je lis l'*Astrée*, où, dans un doux repos,
L'amour occupe seul de plus charmants héros,
Où l'amour seul de leurs destins décide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
Jusque dans Adamas, le souverain druide,
Dieux! que je suis fâché que ce soit un roman!

J'irois vous habiter, agréable contrée,
Où je croirois que les esprits
Et de Céladon et d'Astrée
Iroient encore errants, des mêmes feux épris;
Où le charme secret que produit leur présence
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs
Et les plaisirs de l'innocence!

O rives du Lignon! ô plaines du Forez!
Lieux consacrés aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilly, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hylas et de Sylvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Sylvandres et ces Hylas,
Remplissons nos esprits de ces douces chimères,
Faisons-nous des bergers propres à nous charmer,
Et puisque dans les champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des bergères.

La Harpe disait qu'il n'avait jamais pu achever la lecture de l'*Astrée*. Cette déclaration fait aussi peu d'honneur à son goût qu'à son courage. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, si bon juge en pareille matière, en faisait encore ses délices, quelques années avant sa mort, et au moment où il

se sentait le plus accablé d'ennuis. Nous concevons ce goût, cette passion qu'inspire la lecture de ce roman, une fois qu'on a commencé à faire la connaissance des principaux personnages. Il y règne partout un intérêt réel, qui n'est pas seulement produit par les satisfactions de l'esprit, mais qui vient en partie des nobles jouissances du cœur. On se sent devenir meilleur en lisant l'*Astrée*, et on éprouve pour tout ce qui nous entoure une bienveillance générale, qui est une des marques les plus sûres de la vertu et de la paix de l'âme. Aussi ne sommes-nous pas étonnés que l'évêque de Mâcon, Lingendes, ait dit que les trois livres qu'il aimait le mieux étaient la Bible, Érasme, et l'*Astrée*. Nous avons déjà vu la haute estime qu'avaient de ce roman le saint évêque de Genève, François de Sales, et Camus, évêque de Belley. Les détails un peu libres que l'on trouve dans l'*Astrée* sont amplement rachetés par l'honnêteté qui y règne presque partout.

Un livre si souvent loué par les hommes qui font le plus d'honneur aux lettres françaises, ne pouvait manquer de laisser une trace profonde dans la société, et d'obtenir un de ces succès populaires qui, de main en main, font parvenir un ouvrage jusqu'aux provinces les plus reculées. L'*Astrée* eut un pareil honneur. Répandue dans toutes les parties de la France, elle aida partout à la réforme des mœurs, et à la diffusion de cette noble politesse qu'elle avait contribué à faire

adopter à Paris. Mais on vit alors ce qu'on a pu remarquer bien souvent. La province exagéra le bien et tomba dans le ridicule. Au lieu des précieuses véritables qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet, on vit naître les précieuses ridicules, qui substituèrent au bon goût et à l'urbanité de la société polie les travers et l'affectation d'un style alambiqué et d'une conversation extravagante. Il importe de bien distinguer ces deux espèces de précieuses, ainsi que l'a fait avec beaucoup de goût et de savoir M. Rœderer, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France. On ne s'imaginera plus alors que Molière ait voulu, ainsi que l'ont avancé presque tous les biographes, jouer l'hôtel de Rambouillet dans sa comédie des *Précieuses ridicules*. En effet, la première représentation de cette comédie à Paris n'eut lieu que onze ans après le mariage de Julie d'Angennes avec M. de Montausier, qui l'emmena dans son gouvernement de l'Angoumois, et par conséquent onze ans après que le salon de Rambouillet, ayant perdu son plus bel éclat, ne fut plus fréquenté que par un petit nombre d'amis restés fidèles à la marquise sa mère. On vit alors s'ouvrir quelques salons, dans lesquels les traditions de l'hôtel de Rambouillet, conservées un moment, s'effacèrent peu à peu et finirent par disparaître. Les principaux furent ceux des hôtels d'Estrées et de Richelieu. En même temps, les précieuses, grandes et petites,

ainsi que les précieuses ridicules, qui ne sont autre chose que les *Pecques* ou *Pécores* provinciales, commencèrent à mettre en honneur les alcôves, les réduits, les ruelles. Le goût et la politesse de l'hôtel de Rambouillet ne furent bientôt plus qu'une tradition conservée dans la société peu nombreuse qui continuait à voir la célèbre Arthenice, accablée alors de vieillesse et de chagrins. Mais l'exemple, parti de cet illustre salon, ne devait pas se perdre au milieu des ridicules d'une imitation outrée. D'un côté, la cour, devenue plus décente au début d'un règne qui avait déjà tant de grandeur et tant de gloire; de l'autre, la bourgeoisie s'élevant peu à peu à la hauteur de la société élégante et polie, finirent par établir un certain niveau de bon goût et d'urbanité, auquel atteignit enfin la majorité de la nation.

Mais à quelle école s'étaient formées ces précieuses ridicules, ces pecques provinciales, dont Molière a fouetté les ridicules avec tant de vigueur? Elles s'étaient formées à l'école de ces romans ridicules qui furent composés à l'imitation de l'*Astrée*. Les plus beaux ouvrages se dénaturent et se perdent entre les mains des imitateurs, qui ne voient jamais dans un livre que ce qu'il y a d'exagéré et de blâmable. L'*Astrée* a eu le malheur de faire école. La Calprenède, Gomberville, et mademoiselle de Scudéri, devinrent les auteurs favoris des précieuses ridicules. La *Cléopâtre* du premier, le *Polexandre* du second,

présentent les défauts qu'on peut reprocher à l'*Astrée*, sans reproduire ce qui en fait le mérite et l'intérêt. Le *Polexandre*, par exemple, dans lequel Gomberville se félicitait de n'avoir jamais employé le mot *car*, quoiqu'on l'y ait trouvé jusqu'à trois fois, le *Polexandre*, dis-je, se compose d'un tissu d'intrigues tellement embrouillées, qu'il est impossible de s'y reconnaître. Les romans de mademoiselle de Scudéri, *Ibrahim*, *Artamène* ou le *Grand Cyrus*, *Clélie*, *Almahide*, sans mériter les éloges outrés que leur ont accordés Huet, Godeau, Mascaron et Fléchier, ont cependant plus de valeur réelle. Le style en est ingénieux et pur; la morale irréprochable, malgré toute la fadeur de la carte du Tendre; et le voile transparent sous lequel on découvre aisément les événements contemporains et les personnages les plus distingués de l'époque, donne à ces romans un intérêt qui peut faire surmonter l'ennui d'une si longue lecture. Ces histoires nous paraissent aujourd'hui d'une longueur insupportable; mais si nous nous reportons au temps où ils furent écrits, si nous étudions la société pour laquelle ils furent faits, nous serons peut-être de l'avis de madame de Genlis, dont nous allons rapporter les paroles : « Il y avait alors peu de spectacles...... Peu d'auteurs écrivaient, et par conséquent les nouveautés étaient rares. Les femmes menaient un genre de vie réglé, sédentaire; au lieu de chanter, de jouer des ins-

truments, de préparer et de donner des concerts, elles passaient une grande partie de leurs journées à leurs métiers, occupées à broder ou à faire de la tapisserie : pendant ce temps une demoiselle de compagnie lisait tout haut..... Quand les femmes entreprenaient, comme une chose fort simple, de remeubler à neuf, de leurs mains, une grande maison ou un vaste château, les longues lectures ne les effrayaient pas. Ces éternelles conversations, qui, dans les ouvrages de mademoiselle de Scudéri, suspendant la marche du roman, nous paraissent insoutenables, étaient loin de déplaire. On avait alors le goût des entretiens ingénieux et solides, non-seulement à l'hôtel de Rambouillet, mais à la cour, chez Madame, chez mademoiselle de Montpensier, chez la duchesse de Longueville, chez mesdames de la Fayette, de Sévigné, de Coulanges, de la Sablière, chez le duc de la Rochefoucauld, et dans toutes les maisons où se rassemblaient les gens d'esprit (1). »

Ainsi nous trouvons dans le xviie siècle deux écoles distinctes de la société élégante et polie. La première, la seule louable, part de l'hôtel de Rambouillet, et se résume dans l'*Astrée*, qui en est pour ainsi dire le manifeste. La seconde, née de la lecture des romans de Gomberville et de

---

(1) *De l'influence des femmes sur la littérature française.* Paris, 1811, t. I, p. 196, in-12.

la Calprenède, anime les réduits, les alcôves, les ruelles des précieuses. Mademoiselle de Scudéri, élevée dans les salons de l'hôtel de Rambouillet, à côté de Julie d'Angennes, qui avait à peu près le même âge qu'elle, appartient à la première par la dignité des manières et la délicatesse des sentiments; elle se rapproche de la seconde par l'affectation d'un style trop raffiné, et le choix étrange des personnages, qui descendent des hauteurs de l'histoire, pour devenir citoyens du pays de Tendre, et soupirer éternellement après l'amour de quelque Mandane dédaigneuse. Nous mettons donc mademoiselle de Scudéri bien au-dessus de Gomberville, de la Calprenède, de la Serre et de tous ceux qui suivirent leurs traces, jusqu'au jour où madame la Fayette vint rendre au roman son naturel et ses grâces faciles. Nous ne l'appellerons pas Sapho; mais quand nous aurons lu quelques vers gracieux échappés à sa plume, et surtout ceux qu'elle fit sur la prison du prince de Condé, nous consentirons à l'admettre dans la troupe nombreuse des dixièmes muses.

Nous avons dit que l'*Astrée* avait fourni une matière inépuisable aux poëtes dramatiques de la première moitié du XVIIe siècle. Il serait inutile de présenter une liste complète de toutes les pastorales et tragi-comédies dont le sujet a été pris dans le roman d'Honoré d'Urfé. Nous nous contenterons d'indiquer les principales. Les aventures d'Astrée et de Céladon furent représentées en

1630, sous la forme d'une tragi-comédie pastorale, composée par le sieur de Rayssiguier, poëte médiocre natif d'Albi, qui donna plus tard, en 1635, une autre pastorale imitée de l'*Astrée*, sous le nom de *Célidée* ou la *Générosité d'amour*. On sait que la Fontaine essaya sans beaucoup de succès de faire une tragédie lyrique de l'action principale de l'*Astrée*. Mayret développa deux épisodes intéressants dans ses deux pastorales intitulées *Chriséide et Arimant*, et *Silvanire* ou la *Morte vive*, dont nous avons déjà longuement parlé. Le secrétaire et le continuateur d'Honoré d'Urfé, Balthazar Baro, fit de l'histoire de Célinde, un poëme héroïque en cinq actes et en prose, qui fut représenté en 1629. Deux des héroïnes les plus intéressantes de notre roman inspirèrent à Jean Auvray les pièces de *Madonthe* et de *Dorinde*, dont la première seule fut représentée. Maréchal, avocat au parlement, s'empara sans aucun succès du caractère si aimable d'Hylas, et en fit une pastorale sous le nom de l'*Inconstance d'Hylas*. Pichou ne fut pas plus heureux en mettant sur la scène les aventures de Rosiléon.

Nous terminerons cette liste déjà trop longue par le nom de Scudéri, qui n'a pas dédaigné d'emprunter à l'*Astrée* deux pièces qui eurent un assez grand succès, *Lygdamon et Lydias ou la ressemblance*, et *Eudoxe*. C'est dans la préface de la première que Scudéri, alors au début de sa carrière poétique, s'adresse au lecteur avec ces

façons cavalières qui ne l'ont jamais quitté. «Tu couleras aisément, lui dit-il, par-dessus les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre qu'on m'a vu employer la plus longue partie du peu d'âge que j'ai, à voir la plus belle et la plus grande cour de l'Europe; et que j'ai passé plus d'années parmi les armes, que d'heures dans mon cabinet, et usé beaucoup plus de mèches en arquebuse qu'en chandelle : de sorte que je sçais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux quarrer les bataillons que les périodes (1). » Scudéri se montra plus tard un peu plus modeste, ce que nous pouvons remarquer, seulement pour la rareté. Voici comment il s'exprime sur le succès de *Lygdamon :* « Si les applaudissements et les acclamations universelles sont des marques infaillibles de la bonté des poëmes, j'ai droit de croire que les miens ne sont pas mauvais. *Lygdamon*, que je fis en sortant du régiment des gardes, et dans ma première jeunesse, eut un succès qui surpassa mes espérances, aussi bien que son mérite. Toute la cour le vit trois fois de suite à Fontainebleau; et soit qu'elle excusât les fautes d'un soldat, soit qu'elle mît ces fautes au nombre des péchés agréables, il est certain que ses pointes touchèrent cent il-

---

(1) Cité par les frères Parfait, *Histoire du Théâtre français*, t. IV, p. 433.

lustres cœurs, et que chacun loua beaucoup une chose qui était peu digne de l'être (1). »

La vogue dont jouit le roman de l'*Astrée* fut telle, que les pièces dont il fournit le sujet, formèrent le genre le plus en crédit et le plus à la mode dans la première moitié du XVIIe siècle. « Pendant près de quarante ans, dit Segrais, on a tiré presque tous les sujets des pièces de théâtre de l'*Astrée*, et les poëtes se contentoient ordinairement de mettre en vers ce que M. d'Urfé y fait dire aux personnages de son roman. Ces pièces-là s'appeloient des pastorales, auxquelles les comédies succédèrent. J'ay connu une dame qui ne pouvoit s'empêcher d'appeler les comédies des pastorales, longtemps après qu'il n'en étoit plus question (2). »

Dans le XVIIIe siècle, l'abbé Souchay, qui s'est fait connaître par quelques ouvrages estimables, publia une édition de l'*Astrée*, dans la préface de laquelle il se vantait d'avoir abrégé quelques conversations trop longues, et par conséquent ennuyeuses, et d'avoir *retouché l'expression* dans les endroits où il avait jugé qu'elle en avait besoin. Étrange aveuglement d'un homme de goût, sacrifiant aux désirs frivoles de son siècle un des monuments les plus curieux de notre ancienne

---

(1) Scuderi, *Préface d'Arminius.*

(2) *Segraisiana*, Paris, 1721, in-8°, p. 145.

littérature ! L'abbé Souchay ne comprit pas qu'il enlevait à l'*Astrée* ses plus belles fleurs ; ces conversations érudites et polies qui forment la substance du livre, et ce style à la fois savant et facile, qui nous charme encore aujourd'hui. Nous ne savons, pour notre compte, aucun gré à l'abbé Souchay de la peine qu'il a prise de rendre, ainsi qu'il s'en flatte, la lecture de l'*Astrée* plus agréable au public. Nous avons voulu lire cette œuvre ainsi défigurée. Mais notre courage opiniâtre n'a pu aller au delà du troisième des dix volumes de l'édition de 1733, tandis que nous avons lu deux fois de suite le véritable roman d'Honoré d'Urfé, sans éprouver d'autre ennui que celui de le voir finir trop tôt.

Il ne nous reste plus, pour compléter les études que nous venons de faire sur Honoré d'Urfé, qu'à fixer la place qu'il occupe dans notre littérature.

CONCLUSION.

CONCLUSION.

Dans la première partie de ces *Études*, nous avons raconté les principaux événements politiques et littéraires de la vie d'Honoré d'Urfé. Mettant à profit les travaux de Moréri et de l'abbé d'Artigny, qui avaient commencé à faire justice de ce qu'il y avait de faux et de romanesque dans la biographie de notre auteur, et nous aidant surtout du livre estimable que M. Bernard a consacré à la famille d'Urfé, nous avons présenté un tableau fidèle de cette vie aventureuse, tourmentée d'abord par les guerres civiles, et attristée ensuite par des infortunes domestiques. Nous avons eu soin surtout de rattacher l'histoire des ouvrages d'Honoré d'Urfé aux événements qui lui en inspirèrent l'idée. Cette première partie de notre travail n'enrichit guère notre histoire littéraire de résultats nouveaux ou de découvertes curieuses. Toute notre ambition a été de présen-

senter les faits dans un ordre meilleur qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent. Nous avons cependant mis en lumière quelques points obscurs, et rectifié quelques erreurs de détail qui ont pu échapper à l'attention des biographes, sans qu'on puisse pour cela les accuser de négligence ou de mauvaise foi.

Dans la seconde partie, nous avons examiné les œuvres diverses d'Honoré d'Urfé ; et tout en reconnaissant que certaines productions de l'auteur de l'*Astrée* méritaient le profond oubli dans lequel elles sont tombées, nous avons essayé de réclamer, sinon un peu de gloire, au moins un peu d'estime pour quelques-uns de ses ouvrages, dont on ne parle plus aujourd'hui, et qui sont dignes cependant d'être connus. Nous serions heureux surtout d'avoir appelé sur les *Épistres morales* d'Honoré d'Urfé l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre langue et de notre littérature. D'ailleurs, nos prétentions à cet égard sont assez modestes. Nous nous contentons de supplier ceux qui ont assez de patience pour lire Charron, de sacrifier à la lecture des *Épistres morales* celle de quelques pages de *la Sagesse*. Elles y trouveront plus de profit et moins d'ennui.

Nous avons étudié ensuite dans les plus grands détails le célèbre roman de l'*Astrée*. Après avoir présenté l'analyse de l'action principale, afin de donner une idée de ce livre à ceux qui n'ont

plus le temps de le lire, nous avons examiné, dans ce roman, les épisodes, les caractères, le style. Nous avons tâché d'en faire ressortir la valeur morale, et d'apprécier l'influence qu'il a eue sur les lettres et sur les mœurs pendant tout le XVIIe siècle. Nous avons enfin voulu nous expliquer les singulières destinées d'un ouvrage qui, après avoir rempli tout un siècle du bruit de sa glorieuse renommée, et donné à la société polie ses distractions les plus nobles et les plus honnêtes, tombe tout à coup dans un profond discrédit, et ne conserve plus que de rares admirateurs, assez puissants pour le faire admirer sur parole, mais non pour le faire lire.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à tirer les conclusions de ces *Études,* et à réclamer pour Honoré d'Urfé un peu plus de justice qu'on ne lui en accorde aujourd'hui. Ses contemporains ont loué outre mesure en lui le poëte et le prosateur, et ils ont placé son nom à côté des noms les plus illustres. Est-ce une raison suffisante pour que nous devions appeler de ce jugement, et condamner à un oubli éternel la mémoire d'un écrivain dont le plus grand tort est d'avoir été trop vanté de son temps? Nous ne le pensons pas. L'histoire n'est ni partiale, ni exclusive, ni injuste; et si le siècle d'Honoré d'Urfé a eu pour ses écrits un enthousiasme qu'ils sont loin de justifier, le nôtre ne poussera pas l'indifférence jusqu'à l'injustice, en lui refusant

la petite place qu'il mérite dans notre histoire littéraire.

Voilà donc quel a été l'objet de notre travail. Il nous a paru qu'Honoré d'Urfé avait été injustement dépossédé, au moins d'une certaine partie de sa gloire, et nous avons voulu essayer de la lui rendre. Au reste, ce que nous réclamons pour lui, on nous l'accordera sans doute. Peut-on refuser une obole à celui qui a été dépouillé d'un grand héritage?

Honoré d'Urfé peut être considéré comme poëte, comme moraliste, comme romancier. Voici comment nous apprécions son mérite sous ce triple rapport. Nous en ferons l'objet de trois paragraphes distincts.

§ I. — Honoré d'Urfé poëte.

Nous souscrivons bien volontiers à l'arrêt sévère, mais juste, que Malherbe a prononcé contre les poésies d'Honoré d'Urfé. Nous pensons que les vers de notre auteur, bien mieux encore que ceux de Desportes, auraient mérité l'outrageante comparaison qui alluma la colère de Régnier, et lui inspira une éloquente satire. En effet, Honoré d'Urfé, comme tous les poëtes sortis de l'école de Ronsard, confond l'emphase avec la grandeur, l'affectation avec la grâce et le naturel. Ses vers, assez harmonieux quelquefois, sont le plus souvent hérissés de constructions forcées et d'expressions bizarres. Une érudition

inopportune, et l'affectation qu'il met toujours à se servir du mot le plus savant et le moins connu, tous les défauts enfin si justement reprochés à la Pléiade, contribuent à faire remarquer ce qu'il y a de vide ou de faux sous la boursouflure de ce style pédantesque. Ce n'est pas que l'on ne trouve de temps en temps, dans les poésies d'Honoré d'Urfé, quelques passages gracieux, où le naturel éclate, pour ainsi dire, à l'insu du poëte. Dans les descriptions surtout, il rencontre assez souvent des couleurs vraies, dont il sait alors heureusement fondre les nuances. Mais, il faut bien le reconnaître, les passages dans lesquels notre poëte écrit avec goût et mesure sont très-rares, et pour les découvrir, il faut se décider à parcourir des pages entières où l'on ne trouve que des vers médiocres, faibles de pensée et d'expression, qui ne méritent pas d'être retirés de l'obscurité qui les enveloppe.

Cependant les poésies d'Honoré d'Urfé, malgré leur peu de valeur, ne sont pas inférieures à celles de la plupart des poëtes ses contemporains. Nous mettrions même Honoré d'Urfé audessus de Duperron, de des Yveteaux, de Méziriac, de Coulomby, et de tous ceux qu'on appelait alors *les plus beaux esprits du siècle*, si nous pensions qu'on pût assigner un rang à des poëtes si obscurs. La lecture de tous ces auteurs, aujourd'hui oubliés, ne peut avoir un peu d'intérêt que pour ceux qui veulent étudier avec soin les pro-

grès ou les transformations de la langue. On chercherait en vain, dans ces poésies de la fin du xvie siècle et du commencement du xviie, de quoi satisfaire les nobles jouissances de l'esprit, qui ne se complaît que dans le vrai et dans le beau. Trois noms méritent seuls d'être exceptés de cette proscription générale. Tout le monde comprend que nous voulons parler de Régnier, de Malherbe et de Racan. Nous y joindrions volontiers les poëtes de la satire Ménippée.

§ II. — Honoré d'Urfé moraliste.

Si la seconde moitié du xvie siècle n'avait pas vu naître un des plus grands écrivains moralistes dont puisse s'honorer l'esprit humain, les *Épistres morales* d'Honoré d'Urfé auraient peut-être conservé plus longtemps la célébrité dont elles jouirent d'abord. Mais les *Essais* de Montaigne atteignirent tout à coup à une élévation si extraordinaire, qu'il ne fallut rien moins que le génie des grands écrivains du siècle de Louis XIV pour lutter contre une si grande renommée. Le modeste éclat dont brillèrent un moment les ouvrages de Charron, d'Honoré d'Urfé et de quelques autres écrivains estimables qui essayèrent de peindre l'homme et les passions qui l'agitent, ne pouvait tarder à pâlir et à s'effacer entièrement devant la gloire de Montaigne et celle de Pascal et de la Bruyère.

Ce n'est pas que nous prétendions établir au-

cune espèce de comparaison entre les *Essais* et les *Épistres morales*. Ce rapprochement serait imprudent et déplacé. Honoré d'Urfé, écrasé par un parallèle dont il ne pourrait soutenir le poids, perdrait peut-être par notre faute la part d'estime qui lui revient. D'ailleurs, nous devons l'avouer, les deux écrivains ne se ressemblent en rien. Montaigne est un esprit créateur qui a su garder, malgré son immense érudition, une originalité vigoureuse et piquante. Honoré, au contraire, n'a presque rien inventé dans ses *Épistres morales*, il n'a fait que se souvenir. Placé par le malheur dans cette situation d'esprit qui éveille la réflexion, il a demandé à la philosophie antique des consolations et du courage. Aussi son livre est-il presque sans intérêt pour le philosophe qui voudrait y découvrir des vérités nouvelles ou un nouveau système de morale. Mais pour le critique, pour le philologue, pour l'historien de la langue et de la littérature, les *Épistres morales* d'Honoré d'Urfé sont un livre intéressant et dont il faut tenir quelque compte. Après la préface de l'*Institution chrétienne* de Calvin, et la harangue de d'Aubray dans la *Satire Ménippée*, il n'y a pas de livre dans tout le XVI[e] siècle qui soit écrit avec une noblesse plus soutenue. Il ne serait pas difficile sans doute de trouver dans les écrits des historiens ou des magistrats qui, par leur caractère et la gravité de leur esprit, honorèrent alors les lettres fran-

çaises, quelques pages, quelques harangues supérieures à tout ce que nous pourrions trouver de mieux dans les *Epistres morales*. Mais n'oublions pas que ce dernier ouvrage est, depuis le commencement jusqu'à la fin, noble, grave, majestueux. Il est vrai que la construction latine y domine un peu trop, et que la phrase française n'y a plus les libres allures qu'avaient su lui conserver Amyot et Montaigne. Mais dans cette contrainte même il y a de la grandeur et de la dignité. Ce n'est donc pas comme philosophe moraliste, mais comme écrivain et surtout comme prosateur, que l'auteur des *Épistres morales* se recommande à l'attention de tous ceux qui veulent approfondir les annales de notre histoire littéraire.

§ III. — Honoré d'Urfé romancier.

Le roman français, qui avait jeté un si vif éclat pendant le moyen âge, était bien déchu de son antique splendeur au commencement du XVII[e] siècle. La tentative de François I[er], qui voulut remettre en honneur les romans de chevalerie, n'avait abouti qu'à donner une vogue éphémère aux plates imitations des chefs-d'œuvre du XII[e] et du XIII[e] siècle. L'indifférence publique fit bientôt justice de tous ces livres insipides, que la traduction de l'*Amadis des Gaules* par d'Herberai des Essarts avait mis à la mode parmi nous, et le roman, réduit à une condition plus

modeste, devint vers la fin du XVIe siècle un genre d'ouvrage assez difficile à définir, dans lequel, sous le voile de l'allégorie, les auteurs prétendaient enseigner la pratique de quelque vertu morale. On peut se faire une idée de ce que valaient ces romans, en lisant un des auteurs les plus en crédit de l'époque, Nicolas de Montreux, plus connu sous le nom d'Ollénix de Mont-Sacré, qui était l'anagramme de son véritable nom. Nous ne connaissons pas de livre plus insipide, plus mortellement ennuyeux que *les Bergeries de Juliette*, ou *les Amours de Cléandre et de Domiphille,* qui furent regardés cependant comme de véritables titres de gloire pour ce bon gentilhomme du Maine.

Ce fut alors que parut l'*Astrée.* Jamais livre n'avait été publié dans des conditions plus favorables pour un grand et durable succès. Les romans du moyen âge étaient presque entièrement oubliés ou même inconnus; ceux du règne de François Ier étaient discrédités, et ceux qui avaient été publiés sous les derniers Valois étaient dénués de toute espèce d'intérêt. Les traductions des romans étrangers ne pouvaient suffire à l'empressement, à l'avidité des lecteurs. Tout à coup paraît un livre, offrant le double mérite d'une action régulière et d'un style ingénieux. Aux descriptions gracieuses de la vie champêtre et à la chaste peinture d'une des plus nobles passions qui puissent faire battre le cœur

de l'homme, l'auteur a su mêler, sans pédantisme et sans affectation, les sages conseils d'une morale honnête, aimable, et à la portée de tout le monde. La société, fatiguée des désordres qui s'étaient introduits dans les mœurs à la faveur de la guerre civile et du mauvais exemple de la cour, désirait depuis longtemps l'heureuse réforme qui devait remettre en honneur la pratique des vertus civiles et sociales. Le roman de l'*Astrée*, par la pureté de la morale qu'il renferme, semblait répondre au vœu public qui réclamait cette réforme, et devoir contribuer pour sa part à répandre, du moins au milieu de la société polie, cette élégance de manières, cet amour de l'honnêteté qui régnaient déjà à l'hôtel de Rambouillet. C'est là surtout ce qui explique le prodigieux succès de l'*Astrée*.

Mais ce roman n'est pas seulement honnête et moral, il est intéressant; il réunit l'agréable à l'utile. L'action en est bien conduite, et les péripéties, heureusement ménagées, réveillent l'intérêt toutes les fois qu'il commence à languir. Les épisodes y sont nombreux, il est vrai, et quelques-uns arrivent à des proportions extraordinaires. Mais outre que ces épisodes se rattachent plus ou moins aux amours de Céladon et de Sylvandre, et que les nouveaux personnages qu'ils introduisent, ne disparaissent plus une fois qu'ils nous ont été montrés, nous pouvons dire que ces historiettes, par leur variété et leur mé-



rite propre, embellissent l'action principale et lui donnent du relief et de la saillie. Elles servent à prouver la perfection des deux personnages que nous venons de nommer, en faisant voir qu'ils possèdent l'ensemble des qualités morales disséminées dans les autres. Les conversations y sont quelquefois trop longues, nous dira-t-on, et les subtiles discussions dans lesquelles s'engagent à tout moment Hylas et Sylvandre, arrêtent la marche des événements et suspendent l'intérêt du récit. Nous ne saurions admettre un pareil reproche, tout en reconnaissant qu'il semble légitime au premier abord. Ces longues disputes sont toujours ingénieuses, et quelquefois profondes. Elles sont animées par la haute raison de Sylvandre, l'esprit d'Hylas, la prudence du grand druide, la douce gaieté de Phyllys. Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que ce roman a été écrit pour la société élégante et polie du xvii[e] siècle, qui avait le bon esprit d'agiter dans les salons où elle se réunissait, des questions d'histoire, de philosophie et de littérature, au lieu de se mêler aux ardentes discussions de la politique, ou aux froides spéculations de l'industrie et du commerce. Dans le salon de madame de Rambouillet, et dans ceux qui s'ouvrirent dans les premières années du règne de Louis XIV, on traitait bien souvent, sur la proposition d'une des personnes présentes, quelque point contesté de morale ou de critique. Une société ainsi pré-

parée devait admirer surtout l'esprit aimable, les grâces faciles, la politesse élégante et même un peu raffinée de ces conversations et de ces disputes qui nous semblent aujourd'hui longues et ennuyeuses. Dans un siècle où l'on a trop peu de temps à consacrer aux choses sérieuses, ces longs développements donnés à des œuvres d'imagination dont nous n'apprécions plus aujourd'hui suffisamment le caractère moral, peuvent paraître oiseux et inutiles. Mais il n'en était pas de même au XVIIe siècle. Le roman de l'*Astrée* était pris au sérieux, et nous avons vu le salon du coadjuteur se préoccuper des questions obscures de la géographie du Forez, et des lieux où se passe la scène de l'*Astrée ;* et cela, au milieu des agitations de la Fronde, et dans la société la plus remuante et la plus affairée qui fut jamais. L'*Astrée* avait donc, pour la société du XVIIe siècle, un intérêt qu'on ne saurait contester ; et cet intérêt, elle l'a conservé en partie pour ceux qui préfèrent, au mouvement désordonné et aux sombres tableaux de ce qu'il y a de plus pervers et de plus corrompu dans la société, la peinture calme et gracieuse qui ne nous présente que des sentiments honnêtes et des situations naturelles.

L'*Astrée* est donc un roman moral et intéressant. Nous pouvons ajouter qu'il est bien écrit. Honoré d'Urfé y répandit avec profusion, mais sans excès, les grâces séduisantes d'un style élégant et harmonieux. Ces ornements, auxquels

nous sommes accoutumés aujourd'hui, avaient alors toute la fraîcheur, tout le parfum d'une fleur nouvellement éclose. Tout se réunissait donc pour faire de ce roman le livre de prédilection de la société honnête et polie. Aussi la faveur dont il jouit pendant longtemps n'a-t-elle rien qui doive nous étonner. Nous devons plutôt être surpris de l'indifférence, nous pourrions dire de l'oubli dans lequel est venue se perdre une des plus belles renommées du commencement du xviie siècle.

TABLE

DES MATIÈRES.

CONCLUSION.

